Application de la philosophie positive au gouvernement des sociétés et en

Émile Littré

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

positive, faisant ainsi cesser le partage provisoire entre la philosophie (théologie ou métaphysique) et les sciences particulières; untel trtvail 9 dis-je, contient nécessairement une application directe au gouvernement des soeiétés. Aussi , dans un récent ouvrage (1), M. Comte a-t-il commencé sa nouvelle tâche. Comme ici il n^y a rien d'arbitraire, et comme il s^agit mûintenant d'une vraie science, mon adhésion aux principes a entraîné mon adhésion aux conséquences essentielles; et, seccmdé, cette fois comme la première, par la libérale impartialité du National^ je me suis empr66sé de mettre 90us les yeux du public des résultats qui , à mon jugement , sont définitife. La philosophie positive ^ satisfaisant simuitanément aux impérieux be-

(1) Discours sur l'ensemble du positivisme, par Auguste l'Omte, auteur du Système de la pIiUos0$^i€ positive. Paris, juillet I8/18, chezL. Mathias, 15, quai Malaquais.

soins de l'ordre et aux énergiques instincts de larëvoluliou moderne, fait à la fois justice de la réaction rétrograde qui ne sait que réparer des ruines pour les laisser bientôt retomber avec un nouveau et plus grand fracas, et des impulsions anarchiques que les rénovations sociales , en raison de leur côté négatif, favorisent immanquablement.

DE LA

AU GOUVERNEAffiNT DES SOCIÉTÉS ET EN PARTICULIER A LA CRISE ACTUELLE.

Fl«tfTiSt««« (1).

M. Auguste Comte , six ans avant la chute do Louis-Philippe, disait en son livre capital de la Philosophie positive : c Dans les douloureuses collisions que nous prépare nécessairement Tanarchie actuelle , les vrais philosophes , qui les auront prévues , seront déjà préparés à y fah*c convenablement ressortir les grandes leçons sociales qu'elles doivent offrir à tous , en montrant ainsi aux uns et aux autres l'insuflBsauce înévita-

(i) mtioml^ 16 juiUet i8à9. '

blc des mesures purement politiques pour la juste destination qu'ils ont respectivement en vue , les uns quant âu progrès, les âutreâ quant à l'ordre (T. VI, p. 613). /

Ainsi , pendant que de prétendus politiques croyaient à la stabilité de la quasi-légitimité , un pbiloiapke^olitaire, ne se méprenant pas sur les contradictions essentielles et les incompatibilités flagrantes de là sâtoation, quiaiiflait d'anarchie un pareil régime, et prévoyait formellement les collisions futures. Lequel s'est trompé , lequel a eu raison , ou celui qui a pris pour de l'ordre une anarchie réelle, ou celui ^ui, d'un ferme regard, a vu l'anarchie sous un ordre apparent ? Où pouvait mener la politique qui se trompait si grossièrement, sinon à des catastrophes? Elle y a conduit, en effet ; et une politique qui «ompterait , comme son aînée , sur les mesures rétrogrades , sur la répression et sur des lois de septembre , préparerait au vrai philosophe de nouvelles

confirma* tîons de ses prévisions , et de Douvelles leçons au public» qui en profitera un jour ou l'auh'e pour reinot^ en de meilleures mains le soin des desti"* Bées comnauneSé

La royauté de Louis-Philippe, abrs àams tout son éclat (en 1842) , n'a &it aucune illusion à M« Comte* € Le mouvement rétrograder jdont Na^^ poléon se fit le chef, était incompatible avec les plus intimes dispositions populaires, qui, par leur

énergique antipathie, obligèrent à prendre tant de longs et pénibles circuits pour restaurer, sous un vain déguisement impérial, une mon^chie qu'une seule inipide secousse avait d'abord suffi à renver» SGv entièrement : si tant est même qu'une stricte exactitude historique permette maintenant d'envisager comme vraiment rétablie une royauté qui n'a jamais pu encore passer avec sécurité de ses divers possesseurs à leurs successeurs domestiques. Et pourtant une telle transmission hérédi* taire constitue certainement le principal caractèi^ delà royauté (T.YI,p.583). >

Ce jugement si clairvoyant porté sur la royauté reçut , six ans plus tard , une nouvelle confirmation » par le détrônement de Louis-Philippe. Au vrai^ la royauté, depuis qu'elle fut solennellenoent abolie par notre immortelle Convention , n'a jamais pu être rétablie. L^empereur, le roi légitime et le roi quasi-légitime n'ont jamais été que des présidents d'une République, avec des révolutions au lieu des changements réguliers qu'aurait comportés l'ordre républicain, s'il n'eût été si déloyalement et» disons-le en vue du résultat et de Ste- Hélène , si stupidement violé par Napoléon. Et réellement , cette vieille monarchie, glorieuse et bienfaisante dans le passé, parasite et malfaisante dans le préseul , se-

rait-elle tombée au premier choc, si tous les appuis moraux ne lui eussent été dès longtemps retirés , si elle n'eût été en l'air au

milieu d'une société qui se régénérait , si elle n'eût cessé d'avoff une véritable raison d'être ? Le même changement d'idées qui s'était j^oduit en France, se produisant aujourd'hui dans l'Europe , toutes les monarchies sont ébranlées, et toutes dii^paraîtront devant les incompatibilités insurmontables qui croissent constamment entre la monarchie et l'esprit moderne»

Car il ne faut pas regarder comme appartenant à l'esprit moderne le régime constitutionnel qu'on a essayé d'introduire chez nous . Ce régime est un cas tout particulier de la grande rénovation occidentale; il est spécial à l'Angleterre; c'est une halte entre l'éruption protestante au XVI« siècle, et la révolution bien plus décisive de la fin du XVIII*, Aussi n'a-t-il eu une véritable consistance et de la stabilité que dans son pays natal. Partout ailleurs , il a été incapable de marcher ; court en France, il sei'a encore plus court dans le reste du continent. Aussi, en plein régime constitutionnel, et au fort de la quasi-légitimité , M. Comte a-t-il écrit : < La stérile obstination de la réaction rétrograde tendit toujours à reproduire , autant que le permettait l'état général des esprits , une aveugle imitation delà Constitution anglaise; imitation caractérisée par une chimérique pondération des diverses fractions du pouvoir temporei.C'estdans ce type que d'irrationnelles conceptions ne cessaient de montrer la réorganisation inale, malgré

Texpérionee du peu de stabilité que pouvait avdir eu France l'importation d'une telle anomalie poli* tique (T. VI, p. 385). >

Pour qui jugeait la situation avec tant de sûreté, la révolution de février était un Êiit prévu et Filtrant dfois la succession de nos phases révolution* Daires. Mais cette révolution même a été Focca* sion d'événements prodigieux qui ont suipris les esprits les plus préparés. La propagation de l'ébranlement à Vienne et à Berlin, à Milan et à Rome a été un phénomène inattendu , et les plus confiants dans le progrès ne pensaient pas que Tidce rénovatrice eût déjà pénétré si loin. M. Comte avait, il y a longtemps , reconnu cette inévitable extension et déterminé la solidarité ^itimequi unit les membres de la République européenne. On lit dans son ouvrage : c Les résultats effectifs de la période extrême {Restauration et commencement de Louis-Philippe) ont surtout consisté jusqu'ici dans l'inévitable extension de la crise fondamentale à l'ensemble de la grande République européenne, dont la France devait être seulement l'avant-garde. Cette propagation naturelle ne pouvait, sans doute, acquérir une importance vraiment décisive tant que la crise générale avait dû sembler dissipée dans son foyer principal. C'est doue seulement depuis qu'une dernière commotion {la révolution de juillet) a pleinement démontré l'inanité d'une telle illusion , que cette

eirtension nécessaire a pu snffismiinefit 8*acoom« pHr(tome YI, p. 415). »

Savoir , c'est prévoir. Le critérium de toute véritable science est la prévision. Certes, on n'y a Jamais mieux satisfait qu'ici ; et, entre les mains de M. Comte , la science hktorique s'est montfée aussi prévoyante qu'il est possible. Les crises révolutionnaires , l'incapacité de la royauté à se maintenir, enflu la solidarité révolutionnaire de l'Europe , tout cela est déterminé et prédit plu-

sieurs années à Tavance. Si quelqu'un de ceux qu'on a nommés hommes d'état durant cette période et qui, ne sachant rien, ne prévoyant rien, ne méritent que le nom de teneurs de portefeuilles, si, dis-je , quelqu'un de ces faux hommes d'état eût eu cette clairvoyance, il aurait fait, apercevant recueil, éviter le choc. Mais dans ce qu'on est convenu d'appeler les hautes régions de la politi*> que , et ce que Paul-Louis Courier appelait déj4 si sagement les basses régions , il n'y a plus , depuis longtemps , que confusion , désarroi et aveuglement.

Qu'on se reporte aux années où cela s'écrivait, et qu'on se rappelle ce qui préoccupait alors les politiques de profession. L'un proposait des dotations prîncièresque repoussait une assemblée assee inconséquente pour vouloir une royauté sans les conditions de la royauté. Un second , brouillant tout, levait de nombreux soldats et projetait une

DE U raniÉMNIIft rOSITIYE. 7

oftmficigne en AUemagnepoar se veoger de ee que TAngleterre Tûvait ftché. Un trokiènw, looaMi du moins en ceci, rengainait cette étrange fimlas* magorie militaire, mais, se perdant en des ^moximes toajeurs ehaugetntes et en des eorobinaii inflnkneût petites, se croyait solide parce que i collée lui avait arrangé une majorité* Un qna** tri^e, se proclan^ut dyns^tique, contramitpeiv tout la dynastie, et, triste exemple de l'absence de toute vraie conviction, était destiné à servir de cause occasionnelle au renversement de la monaiv chie en soutenant les banquets; et de chef à le réaction en mutilant le droit de réunion.

Voilà à qui appartenait la direction ! et qu'09 s'étonne, si Ton veut, du résultat ! Lynx pour dee fotilités sans nom, mais taupes

pour tout ce qm était réd et imminent , ils ne voyaient pas la royauté vacillante , l'Italie prête à se soulever, l'Allemagne profondément irritée contre ses souverains , rAuiricbe môme compromise dans ses conditions d'existence. Aussi , tout oe travail de fourmis a*t«il disparu au premier coup de vent^ et, de février 1848 à mars de la même année, il a été fait mille fois plus pour la cause commune des peuples qu'il n'avait été &it contre elle en dixhuit ans à force de petits moyens, et que)a réaction n'en déferait en dix^huit autres années, ai un tel laps ée temps lui était encore accordé pour le gaspiller , et si les phases ne devaient pas

s ÀPFIiiGAlidll

se pMMer nusotensail bien dattiiiwge* Que de ttîbs d'Araignée ont été dispii*8ée6 eo un iés* tam!

La préyiaion ne serait qu'une stérile divination, antécédent ni conséquent , si elle ne reposait des règles fixes et si elle n'était régidièreinent tcattsmissible aur esprits suffisamment pr^rés. Tonte science comporte (et c'en est un àes carac* tères fondamentaux) des prévisions d'autant plus assurées et lointaines, qu'elle est plus simjde, et, partant, plus perfectionnée. Ainsi l'astronomie possède, à cet égard, plus de puissance que la physique, qui en possède plus que la chimie , qui en ipos&ède plus que la biologie ; et celle-ci , à son tour, est supérieure à la sociologie. Mais cela B^empôche pas que la sociologie, ou histoire, ou science sociale , comme on voudra l'appeler , ne 9»ii; déjà, grâce aux lumineuses conceptions de M. Auguste Comte , douée d'une prévision trèsnotable • J'en viens de donner une preuve empirique, en rapportant avec quelle sûreté M. Comte a détaminé les cas principaux de notre évolution la plus prochaine. La preuve par \e raisonnement n'est pas moins concluante.

Toute science suppose que les phénomènes qu'elle étudie sont soustraits à des^'olontésquel^ conques et obéissent uniquement à des conditions d'existence que nous nommons des lois. Tant que cda n'est pas nettement opei çii , il y a lieu aux

ooneepti<tt)8 théologiques et métaphysiifues , il n y a pas lieu aux conc^tions scientifiques. Mais dès que ce pas est firanchi , la science se constitue et la prévisiim commence. Ainsi est-il amvé de l'astronomie , de la physique , de la chimie et de la biologie, dans Tordre où je viens de les énumérer ; ainsi arrive-t^il de la sociologie , qui dut être k d^mième de toutes en date> attendu que là aussi est une filiation , et que la science sociale ne put pas plus venir au monde avant la biologie , qye l'astpcnomie avant les mathématiques. Les phénomènes sociaux sont des phénomènes naturels qui sont soumis à un ordre; mais quel est cet ordre? Âristote , un des esprits les plus puissants dont l'humanité s^honore, combinant la courte expérience historique qu'il avait derrière lui , représenta , dans un livre immortel , cet ordre comn^ immobile. Erreur que le plus prochain avenir devait manifester. Longtemps après, l'histoire s'étant prolongée, on imagina un ordre circulaire ; autre erreur que la grande démolition, commencée eu 89, a mise dans tout son jour. Enfin a surgi l'idée de progrès; mais dans quel sens? C'est ce qui a été déterminé par M. Comte dans la formule : Toutes nos conceptions sont, nécessairement^ ^ d'abord théologiques, puis métaphysiques, et finalement positives.

Ainsi l'ot'dre social est mobile, et il Test suivant une progression'qui, pour le vrai , s'écarte iuces-

fanment de rinmgfaiflitien yen ia ttiwm ; qm, pow le bon j ùAt préraknr rfaoïuiiité sur ranimaMté; qui , pour le beau , approprie des idéaliaatîoDS de plus en plus complètes à un public de plus eo plus nombreux; qui, pour l'utile, exploite ayec me perfection croissante le domaine terrestre. À Taîde de la formule de M. Comte, on explique le pasaé (j'allais dire on le prédit, tttit uae saine théorie jette de lumière sur ce qui, sans elle, n*est qm'un chaos) ; et l'on prévoit l'avenir, dn moins dans ses caractères essentiels. Tous les temps historiques apparaissent ccnnme un long enchaînement de causes et d'effets : et la même théorie qui les Êiit comprendre permet à la fois de plonger le regard, et au^^delà en arrière et au-delà en avant, construisant dans leurs linéaments essentiels et un certain passé que nous ne voyons plus et un certain avenir que nous ne voyons pas encore. La contemplation de cette vaste humanité est une des satisfactions les plus salutaires et les plus splen» dides que l'esprit puisse se procurer.

C'est du déchirement entre les croyances anciennes, cohérentes il est vrai, mais tombant en désuétude, et les nouvelles croyances, croissant il est vrai, mais encore incohérentes, qu'est né l'état révolutionnaire qui embrasse aujourd'htti toute l'Europe. « Le cours général des événements propres au dernier demi-siècle ; disait M. Comte en 1842, démontre que les conditions de l'ordre.

autant que celles du progrès, ne peuvent déaopmai» obtenir une réalisation suffisante que par Tessor direct d'une véritable réorganisaition* Jusqu'à cet indispensable avènement, Tentenible de la situation politique flottera nécessairenmit entre la tendance plus ou moins rétrograde d'un pouvoir qui ne peut

concevoir l'ordre que dans le type ancien, et l'instinct plus ou moins anarchique d'une société qui n'imagine encore qu'un progrès purement négatif (T. VI, p. 516). >

Depuis lors, la révolution de février et l'avéne* ment de la République ont fait faire un pas vers la solution finale, pas que M. Comte caractérise ainsi , dans un ouvrage subséquent : < En écartant à jamais le mensonge officiel par lequel la monaiw chie constitutionnelle prétendait s'ériger en dé» nouement final de la grande révolution, notro i*épub]ique ne peut proclamer comme inévocable que son seul principe moral, l'entière prépondérance du sentiment social , vouant directement au bien commun toutes les forces réelles. Telle est aujourd'hui l'unique maxime vraiment définitive, sans qu'on ait aucun besoin de l'imposer parce qu'elle résulte spontanément des tendances universelles, qui ne permettent è personne de la contester, depuis que tous les préjugés contraires sont radicalement détruits. Mais quant aux doctrines , et, par suite , aux institutions , propres à organiser ce règne direct de la sociabilité univer-

selle, notre république reste essentiellement iudéterminée, et comporte beaucoup de régimes difTérents. Il n'y a de politiquenient irrévocable que rentière abolition de la royauté, qui, sous une forme quelconque , constituait depuis longtemps en France et même, à de moindres degrés, dans tout rOccident, le symbole de la rétrogradation {Discours sur l'ensemble du positivisme, page 114), >

Cet amendement moral de la société française, dû au triomphe du principe républicain , vaudrait à lui seul la crise qu'il nous a coûté; car, on ne doit cesser de le répéter, les améliorations morales priment tout. Mais reste toujours le grand pro« blême de la

rénovation totale et définitive qui doit clore la révolution. Quiconque examinera les conditions de stabilité des sociétés à une époque donnée, se convaincra que cette stabilité dépend nécessairement d'une communauté de croyances fondamentales entre les hommes , et, réciproquement, que la révolution commence quand, par le progr^ spontané des sciences et d^ notions qui en dérivent, cette communauté se dissout- Ainsi fut stable le polythéisme, et ainsi il devint instable. Ainsi fut stable le catholicisme, et ainsi il est devenu instable à son tour. Supposons que rien n'eût changé dans nos croyances , il n'y aurait dans l'Occident pas plus de révolutions sociales qu'il n'y en a eu dans l'Inde depuis l'établissement

du polythéisme brahmanique. Si là est la cause de la révolution présente, comme là fut la cause de la révolution passée qui mit à bas le paganisme, évidemment la stabilité ne sera rétablie qu'avec la convergence des esprits. Le passé a épuise toutes les combinaisons théologiques ; il est à peine besoin de faire mention des combinaisons métaphysiques trop peu consistantes et trop passagères pour avoir aujourd'hui une véritable importance politique. Il ne reste donc plus que les combinaisons positives ; et ce sont celles que j'examinerai dans l'article prochain.

Tout ordre social suppose et a en effet, ainsi qu'en témoigne l'histoire universelle, une certaine base intellectuelle, faute de quoi, la convergence des esprits n'existant pas à un degré suffisant , il y aurait des familles isolées et des hordes , mais point de société véritable. Le fétichisme , le polythéisme , le monothéisme , ont successivement fourni une telle base nécessaire. Mais ces conceptions préliminaires , suggérées au début des choses par la nature même de l'esprit humain, ont disparu ou disparaissent; et

au fur et à mesure de cette disparition ont grandi les conceptions positives ou sciences, qui, enfin, de nos jours, réduites en une seule science ou philosophie par M. Auguste Comte, remplacent ce qui s'en va , suppléent à ce qui s'écroule, et sont destinées à clore l'ère de la révolution moderne.

Sans doute , au premier abord, ou s'étonnera qu'une telle et si laborieuse construction soit né*

(1) National, 23 juillet 18Zi9.

cessaire pour arriver à la conception de l'ordre social tel qu'il doit émaner du passé historique. D'ordinaire on s'imagine en ôtre quitte à meilleur marché ; et tout autre est le point de Tue où le public est placé. En quoi la politique peut-elle dépendre de l'astronomie , de la physique , de la chimie ou de la biologie ? Les savants de profession ne sont-ils pas communément étrangers aux notions politiques ? Et , réciproquement, les politiques de profession ne sont-ils pas fournis par les littérateurs et les avocats étrangers communément aux notions scientifiques? Tout cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que les sciences positives ont progressivement modifié l'ordre social, et amené, par leur intervention spontanée, l'état révolutionnaire où nous sommes, et qu'il leur appartient de poser la base solide de notre réorganisation. Elles seules peuvent, par les convictions fermes et stables qu'elles inspirent , terminer la longue insurrecti(ui de Tesprit , qui , à chaque pas qu'il faisait dans la découverte du monde réel, reconnaissant la Êiusseté des conceptions primitives ou théologiques, se soulevait con*^ tre l'établissement contemporain et le ruinait peu à peu; elles seules , en lui donnant la juste satisfaction qu'il réclame, peuvent l'incorporer dans le système

social , le subordonner définitivement aux besoins de la sociabilité, et, de la sorte, sans compromettre l'ordre, assurer le progrès*

GoQ^k

L'ordre social se modèlera inévitablement sur la philosophie positive ou système général de la science ; car toujours il s'est modelé sur une conception quelconque du monde et des choses. Parcourons la suite des temps en partant de l'époque présente. Ce n'est pas seulement la France , c'est l'Europe entière qui se trouve partagée entre trois écoles politiques : l'école rétrograde , l'école révolutionnaire et l'école stationnaire ou conservatrice. Tout est rangé sous l'un de ces trois drapeaux , et chacun ou s'attache aux institutions du passée ou en poursuit la destruction , ou cherche un équilibre impossible, un arrêt, dans le conflit des deux forces opposées. L'école stationnaire n'a pas, à proprement parler, une doctrine. Elle procède en acceptant les principes de la révolution , dont elle repousse les conséquences, et en acceptant les conséquences de l'école rétrograde, dont elle repousse les principes. C'est, non pas un système , mais un expédient né de l'impuissance où les deux autres se sont plus d'une fois réduites. Cela est tellement vi'ai que, par un brusque revirement, sous l'influence de la peur, elle vient de disparaître tout entière dans l'école rétrograde. On peut donc sans injustice, au point de vue purement scientifique^ lui appliquer le sévère langage de Dante :

Non ragioniam di lor, ma gtutrda e passa»

L'école rétrograde , elle , a , ou du moins croit avoir une doctrine. Je dis croit avoir. En effet, ses organes les plus éclairés et les plus consciencieux ont perdu le sentiment intime des conditions qui élevèrent et maintinrent le régime catholico-féodal, et

leur esprit est, en dépit d'euxmêmes, tellement imprégné d'idées modernes, que leur prétendue doctrine n'est plus qu'un perpétuel compromis. Mais , laissant tout examen de ce genre , il suffit , pour la discussion présente, d'en appeler à Tempirisme. Or, l'empirisme, depuis plus de trois siècles, dépose contre elle avec une redoutable continuité. Ni elle n'a relevé la convergence religieuse, brisée par le protestantisme; ni elle n*a rendu sa force au vieux pouvoir spirituel; ni elle na maintenu la position de son clergé ; ni elle n'a sauvé sa féodalité; ni elle n'a gardé sa royauté, qui, lougtemps appuyée par elle , l'appuyait a son tour dans cette décadence; ni enfin, ce qui, au fond , était le tout , elle n'a pu reconstituer sur un seul point cette conception théologique du monde que la science moderne a irrévocablement dissipée.

Autre, il n'est pas besoin de le dire, est la situation de l'école révolutionnaire ou progressive. Sans doute, il faut une analyse éclairée et déjà guidée par la théorie positive dfe l'évolution des sociétés pour reconnaître , au milieu des ruines amoncelées, ce qui s'est reconstruit sous son in-

Goog k

fliience; mais, pour reconnatire ce qu'tlie a détruit, il suffit d'ourrir les yeux. Sa première explosion décisive fut le protestantisme, al^rs qu'elle rompit l'unité catholique. Depuis t s^ conquêtes furent continues. Elle ne cessa , dans l'ordre intellectuel , de minei* les étais du régime catholico-féodal. Â chaque succès de ce tiavail souleri'ain , un de ces étais manquait, et tout ce qu'il suportait venait joncher le sol de débris. Clergé, noblesse, royauté,, tout s'ébranle, tout s'amoindrit, tout s'écroule en France et hors de France. Â ces mutations, saluées par l'enthousiasme des uns, par la stupéfactiou des autres, mais sur lesquelles nul ne

se méprend, a ces mu* tations si profondes dira-t-on que ne correspond aucun changement dans la conception générale que l'on se fait du monde? L'homme moderne a4<il, de ce monde, la même idée que l'homoie du moyen-âge? Poser la question, c'est là résoudre* Depuis que le système social de cette grande époque marche vers son déclin , le système scientifique s'est renouvelé presque eu entier. La terre recolinue par la circumnavigation, la position de la planète assignée dans l'espace, la physique et la chimie créées, la biologie rattachée par la chimie à la série des sciences, l'histoire éclairée et étendue par la critique, l'élude des langues devenue par la comparaison une source de lumières, voilà, en bien peu de mots, comment s'explique la ruine de ce

qui tombe, et le progrès de ce qui s'awooe. Que pouvaîeiit faire» au milieu de DOlions si posilives et ù nottvâlles, ke yietlles^ Mtcobérenles nations (fui avaient eu leur âge de grandeur et de foiioue , aIoi*s qu'elles satisfaisaient a toutes lesc6xi§eneat de rioteUigenee Humaine? Il fmt teur dirf ce que, dans s» oélàbpe Oraison , Boscuet dit aux moHa qu'il suppose rêrenus sur terre : Hàtez**vous de rentrer dans tos tombeaux poor ne voir pus ce que vos héritiers ont Êiit de vous et de vos pro«« jels. En effet elles y rentrent sans rey^che et aam veloiu*; et simultanément tombent les institutions qu elles eatretenaient.

Ce catholicisme» aujomdliui complètement ré« ti'ograde, et perdant de plus eoplus les sympa* tliies des populations» à tel point qu'il n'a fallu rieo moins que les baïonnettes» Jes canons et les mortiers d'une armée d'ailleurs fort peu dévote» pour le jréinataUtr dans sa capitale; ce catbolicisiiiie^ difr'je» eut» eu plein moyen*-âge, son règne incontesté ; et phss ki saine philosophie

bisloriqtib» qui ie condamm pour le f^ésent et pour L'avenir» ira se profiageant., plus bi'eeoiinaîssanee de l'humanité croîtra pour cette phase d'un pro^t grès ^ déeisîCentiicie tnondf aneien et le monde madenmc.. Alors Ie:49KKiothéisme^ pour lequel avait trimiilléla philosophie de l'antiquité, emplissait les intelligences'; atevs le pourvoir spirituel , dmiid cette. méMpot^abbélmuc^..» 90 iDOHtrafift tutélatre;

GooQk

20 APPUGATIOIK

aloi's la loi noiiTelle était, aux yeux de tous , supérieure à Tancienfie; et, daus oe mmide rajeuni, ie chevalier et le moine, le roi et le serf, sovmis à même morale, aceeptaient sans eonteste leur destination sodale.

Bien plus , ce catbolicisnie que nous voyons dans sa ruine , que nos aSeux ont vu <kns sa proiH périté, faisons un pas de plus , et nous allons le voir lévolutienuairc. Une vieille et immense société, le paganisme, était entiée en décadence spontanément et par le jeu de ses propres éléments; exactement comme le catholicisme entra en décadence longtemps après. Du sein de cette décomposition , sortait une doctrine nouvelle qui entreprenait une grande et salutaire réformation. Elle allouait révolutionnairem^it et était traitée comme le sont les révolutionnaires qui ont raison, c'est-à-dire par la calomnie, Toutrage et la persécution. Les réai^onnaires du temps lui reprochaient de détruire la société , d'amSantir la morale, et d'amener le règne des barbares. Nos réactionnaires d'aujourd^bui n'ont rien inventé. Âh! les vrais barbares sont ceux qui n'ont que la répression et la impression pour combattre les doctrines, entendent perpétua la miaère mentale et

matérielle, répandent le sang pour un ei^mce rétrograde , et voieot le safait de l'Ëurqpe dans le tiiomphe du Goiaque , comme les bar* bar^ étaient cmx qui défendaient Xupitar, te-

naient pom* TescUvage^ et repoossai^t me iné* vitaUe réorgamsation. Il est curieux de roir, dMt les documents du temps » combien la poléonque des prenûers siècles contre le pagamsme ressema ble à la polémiqua du dix-huitième siècle contre le catholicisme. L'argumentation, qui, des doux parts, est souvent sophistique et superficielle, ne cesse jamais d'être victorieuse, parce que le parti novateur a non-seulement pour lui la raison au fond, mak encore Topportunité et Tirrésislible courant de ropinion.

Justement tombé, le polythéisme n'en eut pas moins, en son temps , sa juste prédominance et n'en a pas moins droit à la reconnaissance et à Tadmiration de k postérité. Pendant des milliers d'annés il a régi d innombrables populations dans une «âge et puissante stabilité, régularisant Teselavage, (Nréparant l'industrie , jetant un éclat immortel dans les beaux arts, ébauclmnt les sciences, donnant à la guerre et à la conquête un caractère d'assimilation et de civilisation qu'elle n'a jamais eu depuis, et semant les germes de ce que nous récoltons. Vu à sa place dans l'histoire , te polythé^me est un ordre social plein de vigueur, qui protège et facilite tous les développements; vn pli:^ tard , c'est une dissolution , une ruine , un chaos, où les instincts aveugles et rétrogrades s'efforcent vainement d'étouffer la jeune société ; vu plus tôt, c'<«tofierévolution, un progrès (pii eHace

el ronylaloe le fétîofaiftim) primitif; néfoidtkiii » progrès doftt om pgem la diffioalté si Ton tM^ngê ait £tible9so initiale de Tet-prit humain , H dont il iieste quelques trueefi « quelques figuves ém^ lee ¥agues traditions sur la diute et)e f emplaoemMit des die«x et des titâoB«

Remontons de oette proloodo antiquité » et Mif notre dieipin nous allons reneonbrer, d'wppee en espaeei tous les éléments dont le ooncours détail* mine aujourd'hui Timmensd et orageuse transi* tion appelée révolution. Tout oela fut ^ôBlané 4 indépendant d'une volonté ,queloônque , aussi bien el^E «ux qui en étaient les promoteurs , que chez oeux qui doTaieui , dans le ebura des choses, en étie blessés; aus^i. tout eels n!eu témoi^iie-t*a que plus péremptoirement pour la régularité irrésistible de la loi hlMorique* Le plus ancien de ces éléments (le plus ancien parce qu'il est le plus simple) est la mathématique* Le» nombres et les%ur6sont fouitii un exercice salutaire; qui, attirant l'esprit par d'ingénieuses œndiina^ons^ le fortifia graduellement» et bientét servit de marehe-pied è une science ucuvelle et plus com^)[)liquée^ l'astronomie. Quoique (bas Tantiquité 1 astronomie n'ait pas dépassé les conditions sta»iiqqes ou géométriques, et qu'il &ille arriver jusqu'aux tra^ps modernes pour trouver la oon*naissance <1se conditions dynamiques, toutefois elle eut une influence décisive sur la ruine Jq-

telleetuelle du polythéisme. Il faut voir chez les Iiommes éminents d'alors de quel mépris, appuyés sur Vinterpràution de la nature, ils traitent les febies mythologiques. Elle s'acoorda aussi parfiii-* tément) dans cet état rudimeiitaire , arec tout le régime du moyen^àge , contre lequel elle ne um^ lerait encore aucun grare disseotimeot. Mais ran* tiquité par les mains d'Archimède,

le iBoyeii»ftge par les mains des alchimistea, avaient ébauché Tune la physique, l'autre la chimie ; et ces deux sciences, qui pénètrent si avant dans la connaissance des phénomènes et qui étendent si loin le domaine positif, venant l'une après l'autre , eoïDcidkent avec l'ébranlement politique dont elles furent un des auxiliaires esswticls. Enfin, ce ftit au milieu de la commotion la plus décisive que la biologie, cotuiue seulement jusqu'alors dans ses conditions statiques ou anatomiques, commença , prioeipalement par les immortelles découvertes de Biehat^ à passer à sa période dynamique.

Le génie èe M. Comte (pourquoi ne me servi* rais^ pas de cetAe éipression , mène à l'égard d'un contemporain ^ s'il est vi*ai que la sioiplieité et k fécondité sont les marques des conceptions du génie ?) a saisi l'eachatiiement et k subordination de ces seknces. U est évident que l'astronomie dépend de la mathématique, que la physique dé-> pend de l'astronomie, que la chimie dépend de la physique , et que la bk)logte dépend (k k cfai*

mie ; uolian leliement simple que, quaod on Ta entendue , on y donne aussitôt son assentiment , et qu'on croirait avoir pu la découvrir sans effort ; mais, en même temps, tellement transcendante que les esprits les plus émioeots avaient jusqu'alors échoué à établir une hiérarchie ^pportable des sciences ; et tellement féconde qu'elle ' fournit à Tesprit qui s'en empare le moyen de renouveler à la fois la philosophie et l'enseignement.

On voit j sans que j'entre dans aucun détail , la série naturelle et la gradation de ces sciences; d'abord les nombres et les figures géométriques; puis le système céleste ; puis les phénomènes de

pesanteur, d'électricité , de chaleur, de magnétisme, de lumière et de son ; puis les combinaisons moléculaires; puis enfin les conditions de la vie tant végétale qu'animale; vaste ensemble véritablen^ent philosophique , où Tesprit, pleinement satisfait , et abandonnant sans retour toutes les hypothèses ou théologiques ou métaphy^ques , nK)nte de degié en degré et de complication en cmnpUcation. Mais du même coup on voit la lacune essentielle que présente cette coordination : une classe de phénomènes, celle des phénomènes sociaux, reste en dehors; et, tant-qu'elle échappe, l'œuvre est inachevée, on peut continuer à considérer la société soh comme régie par des volontés surnaturelles, par une providence quelconque.

scHt comme livrée aux chancee du hasard ou aux expérienees arbitraires des législateurs. Cette lacune , c'est encore M. Comte qui Ta comUée. A priori^ les phénomènes sociaux ne doivoDt pas être moins réglés que les autres ; tout le reste eat gouverné par des lois naturelles ; Thonmie luimême, dans sa vie et dans son intelligence, est soumis aux conditions biologiques. Tout cela étant, comment les sociétés ne tomberaient-dles pas dans la commune catégorie ? Au re^, la dé« couverte de la loi sociologique ne pouvait tarder beaucoup après la constitution de la biol<^e ; et quiconque a étudié l'histoire des sciences sait qu'il vient toujours un moment où une notion cajMtale ne peut plus échapper. M. Comte a lui-même signalé cette circonstance : c La vraie science sociale et la vraie philosophie ne pouvaient surgir que quand une jeune intelligence, imbue de Tar* deur révolutionnaire , pourrait s'approprier l'explication historique de l'ensemble du moyen-âge. C'est seulement alors qu'a pu naître le véritable esprit de l'histoire, l'instinct général de la continuité humaine, auparavant inconnu même à mon principal précurseur, l'illustre et malheureux

Condorcet. A la même époque, le génie de Gall complétait la récente ébauche de la biologie, en créant l'étude scientifique des fonctions intérieures du cerveau , autant du moins que l'évolution pure* meut individuelie permet de les apprécier. On

m AP9LIQATIoII

achète ainsi dé comprendre rensemble de condi* tions sociales et mentales qui dut placer la déoou«terte des kris sociologiques^ et, par suite» la fonda*» tîoii du positivisme , au temps précis ou je conn aaençai à i^ilosopher (en 1833) , une génératioti apnès la dictature progressive de la Gpnyentioa , ou presque dès la chute de la tyrannie rétrograde de Bonaparte^ >

A ce point la philosophie nouvelle est complète i elle embrasse tous les phénomènes dont Themme peut avoir connaissance. Les sciences particulières, rues de la sorte , sont des affluents qui viennent formel* la grande science de l'humanité , la véii» table science universelle. Dans son état préliminaire , et encore plus dans son état définitif^ cette philosophie remplit un double office, lun négatif, l'autre positif; négatif, en démolissant rédifice ancien, en faisant la révoUition^ et en rendait impossible toute rétrogradation essentielle, car elle crée des habitudes intellectuelles absolument incompatibles avec les idées et les institutions du passé ; positif, en fournissant la base solide où le ralliement des esprits doit s'opérer. C'est l'ordre de l'univers connu et dès lors accepté dans toutes ses parties. Quoique cet ordre ait été longtemps Ignoré , son inévitable empii*e n'en a pas moins tendu toujours à régler , è notre insu » toute notre existence. A mesure quenousTavons mieux connu, nos cinceptions sont devenues moins vagues, nos

inclinations moins capricieuses, et notre conduite moins arbitraire. La science ainsi généralisée et régénérée , ainsi réduite fn une philosophie, est Taboutissant inévitable de la révolution, le point de d^avt de toute saine spécglatiou. polUi^uâi U fondement d^ tout vérili^ «^gnoraftnt yopulaire.

AWilGATiOll

r r# g gA » immllèle #» lu «••Itfitf et #» to

Le peuple est directement intéressé au triomphe de la philosophie positive ; ou , pour mieux dire, ee triomphe et le sien c'est tout un. Ce qui fait que nouB sommes en révolution , c'est le progrès des sciences positives détruisant peu à peu toutes les bases de la conception monotbéistique du monde. Ce qui fit jadis la longue révolution chargée de préparer et d'établir le christianisme , ce fut le progrès des mêmes notions minant la conception polythéistique, qui avait longtemps rallié les intelligences. Ce qui transforma en polythéisme le fétichisme primitif, ce fut un développement analogue. Enfin, ce qui doit, toutes lescombinaisons théologiques étant épuisées , remplacer l'antique lien aujourd'hui définitivement usé, c'est encorele système des mêmes notions positives, ai^urant Tordre et le progrès; et il les assure en montrant, dans la vie des sociétés, dans la vie des individus, dans les combi-

(1) National, 13 août 18^9.

attisons ehimiques , dans les phénomènes physi* ques, dans l'arrangement des corps célestes, dans les conditions numériques et géométriques, des lois régulatrices où Tinterrention humaine a

d'au» tsuit moins de prise, que ces lois sont plus simples, d'autant plus de puissance, que ces lois sont plus compliquées. Cette considératicm, pour le dire ea passant, écarte à la fois le fatalisme et Toplimisme. Ainsi, rbist(Hre témoigne qu'au fur et à mesure de la croissance des notions positives, la base in*teilectuelle de la société s'est modifiée. Il importe de voir si^ parallèlen^nt à cette modification, la condiiion sociale n'a pas aussi changé. Les choses sociologiques sont tellement compliquées, M la U^orie en est si nouvelle et par conséquent si peu avancée, qu'on a toujours bewin des vérificatioDS emfnriques. A beaucoup d'esprits, il paraltva pos* sible que le progrès sdratifique eût coïncidé avec l'asservissMuent de plus en plus dur, l'exploitation de flm en plus rigoweuse des classes populaires. A ces esprits, il est bon de représenter la progressioG réelle, la liaison inévitable , et de leur faire veir dans l'histoire du passé l'htstoire de l'avemré La réaction actuelle, conme toutes les réactkms aatécédenten, n'est rien , rien qu'une d^fradatton inteUectuelte ou morale pour ceux qui renient leurs pvéeédents et donnent un démenti k leur vie, décinrant par là ou tme iMKeale incapacité qtri leur a permis # se méprendre si gravement et ù I<h^*

APrLICAWÔN

tomps, ou le hux et mensonger semblant dont ils 8'étaicnt couverts en vue*de Ifcr ambition. Mais ees moments, si couris et d'un effet si illusoire dans la t:éi*ie historique , sont longs pour les gén^ lotions qui les travei*sent; et, dans les anxiéféis joiiriialtères qui nous assaillent , nous ressemblons aesesBà un médecin qui, assis au chevet de |on ma-* lade, noterait , seconde par seconde, les (di«nge« meBt&du mal, perdant ainsi, dans une contemplation trop assidue, la notion de l'ensemble et de In ter-

minaison. Aussi, tout en conservant un iodomp* table attachement à notre grande eause^ et la ferme i^éaolution de la servir, an prix de tous les sacrifiées, dans chacune des péripéties qui se présenteront , il est faon de se pbnger dans les eaux vivifiantes du fleuve bistoriquCé Rien n'est meilleur pour TafilBrw misseiMnt de Tesprit et pour Tamendeomit en OQSor que desesentirt par Finiennédiaife de l'hu*^ mattité de teaa les âges, eo^ômmunitatiou et aved l^ hoinmes €|ai ftireoS nos pères et avec les hom^ mes qui seront nos enfants*

C'est une illusion née de la manière anti-seienli*- Oqœ dont on a jnaqu'ici traité Thistoire^ e'ait ium îtibsion de orwe qu il soit imposdiiUe <te m m-« ivrâseiiter les temps qui oint précédé Ic^polythéisna M qui appartiennent au fôliebîsmele plue raèulfi» Ç«iiis deiutQ la série directe de» popiiiKlieiis le* fiiiia kv^Mées va du BMBde modei^ne m.mafeà.

ù^ d^lfi à Ymk\âmiH&= rootatae ot greei|uât dd ià

atix Juifs , aux Phénieiens, aux Assyt*iess, de là aux Égyptiens, et arrête à ce terme , sans (|tt'oii ait aucune notion authentique sur les aïeux de ceux-ci. Mais le globe terrestre est, en Âfri<|ue, en Amérique, dans l'Océanie, parsemé de nombreux ses peuplade féticliiques qui nousoffi^nt l'image de ces aïeux perdus dans les ténèbres séculaires ; et une étude exacte de telles peuplades , de leurs mceui^s, de leurs arts, de leur gradation, doit four^ ttir dès à présent le préambule indispensable de tout^ bii^toire positive. Or, en cet état social , que voyons*nous, à des degrés divers et suivant que l'on s'approche davantage de la phase subsé* quente?Des populations chasseresses vivanl misé« rablement, la guerre puren^nt destructive et ne servant qu'à alimenter le cannibalisme; le fétiche et son prôtre , ébauche du pou-

voir spirituel i la tribu et ses chefs, ébaudie du pouvoir temporel * quelques constructions, armes et outils, ébauche de l'industrio ; quelques chants et quelque danses, ébauche de l'art fiitur ; enfin, une morale d'instinct qui n'oppoiie que de faibles barrières aux passions soudaines et dbangeantes. Vhomme est alors aussi près que sa mtvre le comporte de l'animal. Tous les rudiments de la civilisation la plus développée souttlà> prés^ts. Mais ces faibles sociétés, en guerre avec les granete animaux , en guerre avee uaa puissante nature, en guen^e les unes contre les uiitr^ , fie sont qu'une élape dont Tfaiiltoire a

hâte de sortir, comme , de fiiit, en sortirent l66 populations uos aïeules. Des wtions très bornées sur le monde et Thomme coïncident, on le voit, avec la condition la plus précaire et la plus chétive.

Peu à peu ces notions s agrandissent , et un nou« vei âge commence. Gest Uâgedes castes sacerdotales, c'est rage des castes guerrières , fondant les u nés et les autres leur droitsociai sur les rapports surnaturels qui les lient aux êtres célestes ; c'est l'âge de k guerre conquérante et civilisatrice ; c'est4'âge de l'esdaTage , alors que , les castes supérieures se livrant aux armes et à la politique , les castes inférieures font, sous cette discipline, l'appi^entissage du travail; le travail si antipathique au vagabondage et à la fainéantise des peuplades sauvages; le tra« vail , fondement de toute notre civilisation ; le travail, récompense et orgueil de l'homme moderne. Autant l'esclavage importé aux colonies est odieux dans son principe et malfaisant pour le noir et pour le blanc, autant l'esclavage antique fut nécessaire comme chaînon intermédHaii*e entre la barbs^ie sans frein et l'éimncipation

commune. Profitant aux maîtres et aux esclaves, il p^mtt le développement politique des uns , le développement in» dustriel des autres. C'est une déclamation vaine et sophistique que de reporter aux temps antiques la juste réprobation qui flétrit la servitude dm>derae. Quand on considère le t«*œe<fe départ (la

barbarie) et le terme actuel d'arrivée (BOtre dvtli*' sation laborieuse) , conçoit-on que Tappi^eutissaga intermédiaire ait pu se faire autrement? La rnéta* physique, qui, en l'absence de toute conception positivera nécessairement eu l'emploi de irnîter de l'organisation sociale , est l'auteur de ces idées anti-scientifiques touchant l'explication du passé* Ainsi que,' dans l'ignorance de la loi de pesanteur^ elle imagina l'horreur du vide pour rendre raisoa de l'asoension de l'eau dans les pompes, de même, méconnaissant la loi historique de la filiation, elle importe à tort et à travei*s le présent dans le passée le passé dans le présent. Aussi n'y a-t-il rien à en attendre dans la solution des questions actuelles. Toute théorie incapable d'expliquer la série historique est frappée d'impuissance, l'avenir &o-> cial ne pouvant être que le prolongement du passé. L'école catholique, qui condamne à la fois le pa« ganisme et la révolution, et qui n'a d'autre inter« prétation de ce qui la précède et de ce qui la suit qu'une vague incrimination de la nature humaine se précipitant, par de mystiques raisons, jadis dans l'idolâtrie, aujourd hui dans Fimpiété^ l'école ca« thplique^ dis-je, est pour cela seul mise hoi*s de cause par la science conune elle Test incessamment par la succession des faits. De son côté. Fécale révolutionnaire, qui, pleine de haine et.de dédain pour le nioyen ^e, rejette sob admiration sur l'an^ tiquité gréco-romaine , ne peut sortir de son état

négotif (]u'ea hoûorant, comme il coDvîMt, h pé^ tjotto catholioo-féodale, et elle fa^en soi't, m effet, que dans la philoftophie positite ioaugurée psr M. Goiiite.

La ti«âditiôfi historique est le remède autôi bîim cootre 1 utopie anarchique que contre la ûdn môitm anarehique conservation. La société obéit à deuit tendances aussi impérieuses Tune que ftulre t Tordre et te progrès. On est anarchique (puand on trouble le progrès tout comme qmiâé on trouble Tordre ; et nos prétendus conserrateurs ne sont pas moins pernicieux h la paix commune que les ftnteurs des doctrines les plus désordonnéeSà A quoi ont servi depuis soixante ans , eri France et hofs ^e France, les efforts conservateurs , si ce n'est il préparer des révolutions et des ruines ? Le» - sociétés ne sont point une cire molle qu'un gouvernement feçonne à son gré. Les tentatîVe* échouent également soit h foire passer prématuré* mentun'peuple sous une cîvHisôtIon trop avancée^ soit h le repousser intempestivemeni vera tiue eiviUsaiion abandonnée; et, comnie« dans toute c^ tégorie de phénomènes (et la société en son orApé et en son progrès est un pliénomène naturel) , fffltervetilion humaine n'est efiBeace qae fiot« te condiâon dé connattre la loi , il n y a de gMveme^ ment véritablement puissant que celui qtii Sâtisfhit h l'or*e tt au progrès; tous les autred^ mttmte dç« xîhevaux tournant dans un manège^ «'agitent

Digitizfd.by

smiâ aramer. L'histoire nous o{ft*d trois persoiiiia* g^ rétrogrades dont le pouvoir a été immeiAe, JaUen TapMtat , Philippe II et Nafpoléon. L'un , si hiilldtit â^ailletim^ di8[»arut eomme

un météore^ tMiâ atoir eimiyé ravéïiement du christianisme « y antre eonsuma une longtrs vie , les trésors du Nonteau^onde^ les forces de TEspagnc, alors prépondérante^ & exterminer le protestantisme; étbouant ^ comme cela devait être , il laissa TEspagne dans une décadence qui se prolongea loin derrière luii Enfin, le troisième, qui est incontestal)lement le plus cotrpable, alla périr sur une lie lointaine : juste châtiment de la vie la plus mal etnpioyée, mais châtiment qui , par une solidarité fiitale, enti*atna Tenvahissement et la désolation de k Franco.

(kï ne donnera jamais le titre d'homme de gé-^ aie ail physieieu qui s'obstinerait à construire ses appareils eu conti'ariété des (ois de la pesanteur oti éi calorique, quelque ingénieuses que fiissent ses combii^isons. Une saine appréciation de l^htetoire ne permettra pas non plus d'attribner le nom de grandàdiBS poM tiques qui se sont fourvoyés du tout au toirt, et le réservera podr ceux qui ont noble» fiH^tsem le dévelêppément derhumanité. G^est de la aorte que tous ceux qui , honf^mes d*état on peoseuii», cOAtribuàrent à la fondation du catbolicisme^ mériteut radmimtion dfê la postérifê. I^e résultat , dédsîf dans Foi'dre iDteli^ctlièl $ De le fut

pa3 moios dans Tordre ftocial. L'esclavage antique, frappé de réprobation par la nouvelle morale, dis* parut de TOccident. IMbis, comme rien , dans des phénomènes asaujélis à la loi de la filiation , ne peut procéder que par voie de progression, il fut remplacé par le servage. Il faut voir, dans les livres des érudits, combien cette grande opération, qui coïncide avec la fin de notre première race royale et Tavénement de la seconde , améliora la condition des travailleurs, consolida l'établissement des indivi-

dus sur le sol cultivé par eux , et perfectionna la Êtmille popidaire. L'antiquité avait vigoureusement fondé la morale individuelle ; le moyen âge fonda non moins vigoureusement la morale domestique, et, par sa séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, ébaucha la moi*ale sociale, qui consiste à vouer sciemment au bien commun toutes les forces réelhs de la société.

Pour quiconque a conçu Tidée de la série historique, il devient évident que la progression, pfirtic du vagabondage primitif, et passant par Fesdavage et puis par le servage, doit abouth* à TémancipatioB générale. Mais une telle révolution sociale ne pouvait se consolider qu^autant que la doctrine q«i avait fondé et maintenu Tordre catholico-féodal s^en irait en dissolution. C'est ce qui arriva sous le pr(^ès continu des sciences positives; et progrestivemant aussi sur la plus grande pmtion de

FEurope; led prolétaires sortirent du servage comme Tiusecte accompli sort de la elirysalide.

Cest là le point où Févolutimi bumaim est par* venue. On a dit (et cela est vrai) qu'un mathéraatiei^i qui connaîtrait la loi de la gravitation» m sadiaiit rim autre chose de notre planète sinon que le pendule y bat plus lentement à Féquateur, en eimclurait toute les conditions essentieOes de la terre. De même un philosophe » qui connaltnut la loi sociologique de l'humanité , et à qui on dirait les phases de sauvagerie, d'esclavage , de servage et de profêtariat, en conclurait tout le développe* ment scientifique qui s'est opéré; ou réciproque* ment , connaissant le développement scientifique , en concluerait les phases successives de la condition sociale. Les esprits accoutumés à la métaphysique du jour

concernant les choses sociales, trouveront étrange qu'il y ait une correspondance nécessaire entre l'état des croyances ou des notions positives^ (c'est au fond une même chose) et 1 état politique. Mais la vraie théorie de l'histoire enseigne que, dans une civilisation donnée, toutes les conceptions se tiennent et que le présent y est toujours déterminé par le passé immédiatement précédent. Supposez que, dans le prolétariat moderne, tout ce qui est acquis s'efface, et que, perdant en un moment l'héritage de milliers d'années, nous nous retrouvions avec les croyances ou les notions des populations fétichiques ; et aussitôt la

ai 4WLiG4fiaii

eifiMMlion ictudié l'abimeni ; tme véfitaMe rérolutioQ rétrogrtdt l'uceompliMi» et les hoimmt retourperonC à leur point de départ. Supposeï eneore , pwr iulMMent représaotdv l'enchatnenient wM^ qm les «lolav^i cooduits par Spirtacu^ «iait triimpli^ croya^-¥Ms qu'il y aurait an quat(|a« okosa de changé eaaentMleafient ? Pas le moiiia ^a ioonde. Lea eaoiavea se aéraient inalaUés à k plaee des maîtres i ils auraient possédé des eselaves à leur tour. C^aût été une substitution de persomieat or, ce qui importe à la eiyilisatipn commune, c^est non pas une substitution de pemonnes, mais «ne substHniion de doctrines.

Le prolétaire moderne , outre la jeoiasance infl^ nie attachée à la possession corqplète de soi et de sa flimiile , a gagné la ferme consoiénee qu*il a y droit à Téducation commune quelqu'élevée qu'elle puisse être, et que tout, dans la société dont il fiiit la plus nombreuse partie, doit être voué au bienêtre général. C'est là ce qu'il faut entendre quand on parle de l'avènement de la démocratie. Oui, la démocratie arrive, mais elle arrive pour consolider et perfectionner les fonctions du grand corp^ de ^~rhumanité, ne

supprimant que ce que le temps a rendu parasite, royautés, noblesses et clergés, « effaçant k tout jamais les nécessités sociales qui voulurent que révolution universelle se ftt par l'ascension graduelle des masses prolétaires. Le juste respect de toutes les supériorités, soit tem-

DE LÀ P1|IL0^0»W« rOSITlTE. fS$

m\m tmti hmà^ixia cooditioDi^ ai-()&fi9ii9 à«#a«éwi ipais^fMK»*^. 9i Y m veut bieo r^cbir à r^tettai tfml ^ aipHte , qn verpa qu*U m pwt déiMrniM Atr« obiwu 4«i à oe prix.

«air» opr^ k ruptorq 4e Tui^té iwtbplMim 9 éUl rputensK^ progr^siva de o«t iqiQiewe pf*aIét«rUi| fOùà^rM. Plw I9 utuation a'est nettatt^wt dcmî» »ée, pl<i9 M wm^ prononcées \w tenilaDces prolét iKÎrifi îp sortir 44 I a^irien syfitèoie. Partout ell^ éhi'aol^nt les instîtfttioos du p^ssé; partout M travail da r0i)O7S)||oq devieot ploa rmnîfaste el plus actif» E(mn m peut dorénavaut fiiiro reooqff cer les prolétaires à Tinstinct qui les poussa. Leu» SQU9iisaie& d'autrefois dépeadait de leur aait^ili^- ^ ceaiaQt à l'ordre étalili » c'est à dire de la eoine plèteaec^^tiea que leur iAteUi(j;wee et iew owil^ îlÛPeiMit de la foi religieuse. Or, la révolution a josteuietit eoqeîsté dans l'ébranlement pragresëC et la destfuctian de ces eroyaneest De jour en Jour TéinancipatiQnthéologiqua s'étend davaptage 1 le boaabardemeot catholique de Romo nmntre où cette (wnaneipatioQ en est dans Vl^ilm elle-QiéHii et au cbefrUeu de Ja papauté. Ajoute» qu'à la YUd de Tincapacité radicale et chaque fois attestée par de désastreuses expériences de ceux qui entrer prennerU de noua gouverner , les prolétai^s ne peuvent plus croire h la supériorité politique des

ckarnsB qoi sont daus l'habitude de fournir ces tristes gouye-mauts. Ajoutez encore ()u^ commencent à ne pas moins sentir loHr supériorité mo* nie ; indépendamment de ces misérables palinodies atteignant tour à tour les prétendus hommes d'état et témoignanlque toute conviction est éteinte dans leurs cœurs , il est un contraste qui frappe les yeux ; depuis la terrible bataille de 95 , où le peuple ne ménagea pas des classes qui ne Tavaient pas ménagé, où, comme dit Byron, il sentit sa force et la fit sentir {mankind havefeit their strength and made it Jelt) ^ depuis lors, dis-je, les rétolutioQÉ ont été clémentes et magnanimes ; mais les contre-i*évolutions n'ont pas encore cessé d'é* tre sanguinaires.

A la vue de l'armée populaire , toujours croissante et toujours plus déterminée , les classes , dites supérieures , se sont écriées : Voilà les barbares! et volontiers, dans leur effroi rétrograde ^ elles invoqueraient le secours des vrais barbares, des serfs septentrionaux ; ce que, du reste, en Autriche, elles n'ont pas manqué de faire* Mais les Cosaques sont loin , et l'armée populaire est partout pré^nte. L'inévitable problème i*este toujours le même : rétablir entre les esprits une convergence analog4ie à celle qui , jadis , assura la durée des institutions passées. Comment y réussii^a-t-on, si ce n'est par une doctrine commune, librement discotée et librement acceptée ?

DE LA PHILOeOraiE POSITIVR» 4t

Le socialisme a sui^ peu d'années avant la fin de la Restauration. Trop vague pour exprimer une doctrine, assez significatif pour caractériser une tendance, un sentiment, une situation, il

sert de drapeau, et ne peut pas, pour le moment, servira autre chose. Tous ceux qui veulent que la révolution s'arrête ou recule sont contraires au socialisme, tous ceux qui veulent que la révolution arrive h son terme lui sont favorables.

Quand la grande révolution de 89 éclata, les rapides démolitions montrèrent combien l'ancienne institution était profondcrilent ruinée dans les esprits, mais elles montrèrent aussi que Tefiicacité négative des nouvelles idées était, dans cette première phase, bien plus grande que leur efficacité ftoshive. Le renversement procédait avec une facilité et une sûreté sans exemple ; mais rien n^était prêt pour la reconstruction. Aussi ne sut-on alors qu'importer chez nous une imitation du régime

(i) iVoetona/, 20 août 18^9.

anglais. A la vérité, tout d'abord, ce mécaniâine, véritabiement arriéré pour la France et même pour le reste du continent, refusa de fonctionner; et la Convention dans le sens progressif. Napoléon dans le sens rétrograde, gouvernèrent dictatorialement. A peine encore peut*on compter à ce régime la Restauration avec sa Charte octroyée et ses ordonnances de juillet potir commentaire. UWk dès ce mtment, la p^il si éiDinamiMQl; &voi^able au progrès des idées révdutionnaii^eft, ^ comprendre que la grande rénovation de 89 n'étiiU encore qu'à sa première moitié, à sa ^loitiélii plHp &cile, celle ou il s'était agi de se déllirffissap 4'Mfi pftssé devenu oppresseur; et alors snrgii, le socit^ff li^me, sa dopnant pour tâche de dét^Inin^r 1#9 conditions organiques du régime futqr. {^ période vraiment constitutionnelle fut celle de h qupsi* légitimité, où Ton s'efforça de reprendre en sousoeuvre le

fragile édifice à l'aide d'uoe espàçfi de bourgeoisie privilégi|| ; mais la chute fipontaiiâtf, qui ne tarda pas beaucoup, confirma l'impuisQwce de telles instituiâons et les aspirations du loçtar lisme»

Par me autre voie encore, lesoeialittinç p4aéfi« dans les mœurs. Le progrès des sciences et le changement intellectuel qui s'en était suivi s ^ d'autres termes, la révolution avait eu pour effet nécessaire rnfiranchi^sement des classes inférieures et leur avènement à une vie de plus eu plus

coo)p]èto. A mesura que ce pbéiiom^ iooial $'<h pérait paral)èip6Qt ^u phénomène meatal, ce« clas^en prenaieni à la fois conficienoe de leur oai-i s^e M^tellectuelle et matérielle et de leur ioipor» taoce ilans TÊtit. Il deyeoait peu à peu évidant quo les privilèges, qui jadis avaient servi à l'évolu^ tion d# rbuBfianité, ne pouvaient subsister davam tl^e» et qu'il n'y avait plus aucune raison pour ne pas epniacferau service de tous les forces de tous. Ce. fut doue la prépondérance croissante des classes inférieures qui donna une tendance morale à la politique et amena, par une nécessité manifeste, les idées socialistes. Je laisse de côté l'exaioen de ce qu'elles valent scientifiquement et comme sOp lution positive ; je constate que le sentiment qui les suscite non seulement est le prolongement di« rect delà révolution inaugurée par nos pères, mais aussi est, comme cela devait être, l'expression des besoins populaires, et inspiré par une morale su<» périeure à la morale des ie^jj^ passés.

Mon intention n'est pas de faire ici la revue des divers systèmes qui ont pris naissance ; j'aime mieui(exposer comment un

esprit a été conduit à se ranger sous la discipline de la philosophie posi^ tive, Cette histoire, tout individuelle qu'elle parait, n'en est pas moins d'une application gén^mie, étant l'histoire du groupe déjà consistant qui adhère h]a nouvelle doctrine et de ceux qui y ad^ hèreront dans l'avenii'. Quoique des assentiments

isolés puissent émaner de toutes les écoles qui présentement se partagent la politique, néanmoins il est vrai que la meilleure préparation est la préparation révolutionnaire. Il importe qu'on ait pensé comme les philosophes du xviii^ siècle sur rafi&anchissement mental, comme TAssemblée constituante sur raffranchissement des classés , comme la Convention sur l'héroïque défense du territoire et la dictature progressive. A la vérité, une telle disposition crée de graves préjugés dont il faudra se dépouiller en passant h la philosophie positivo; mais, tout compensé, elle est, du mdns en France , incomparablement la plus &vorable.

C'était la mienne. L'étude des sciences m'avait montré l'incompatibilité absolue de la conception du monde telle qu'elle résulte des faits observés, avec la conception théologique. En outre Tavénement manifeste de l'immense prolétariat ne permettait plus d'accepter pour l'homme moderne les conditions sociales qui avaient été suffisantes pour l'homme du moyen âge ou pour ceîui de l'antiquité. De la sorte, l'esprit et le cœur s'accordaient pleinement pour sanctionner la marche révolutionnaire des choses et se ranger sans réserve parmi le grand parti qui travaillait avec ardeur et travailla avec succès à empêcher toute rétrogradation essentielle. Mais à ce point le terrain manque et l'on perd la route qui doit conduire

plus avaut, La révolution n'est pas ûoie , la chose est bien évidente, soit que l'on consulte l'empirisme et les faits, soit que l'on consulte la raison. L'empirisme nous déroule incessamment sous les yeux les agitations de la France, qui fut le foyer primitif, et la propagation de l'ébranlement à toute la communauté européenne. La raison enseigne que la révolution ne sera close qu'à la condition d'établir un ordre analogue mais supérieur à l'ordre contre lequel les populations modernes s'insurgent depuis tantôt trois cents ans. Laissons de côté, comme de juste, les tentatives de l'école rétrograde proposant, à chaque occasion, des restaurations plus anarchiques que tout ce qui peut s'imaginer. Laissons de côté aussi le régime constitutionnel, jugé insuifisant encore plus peut-être par les fruits qu'il porte en Angleterre, son pays natal, que par son insuccès sur le continent. Âloi'S on reconnaît que la révolution apporte comme élé- ^ ments de réorganisation la liberté de la presse, la liberté de conscience , la libre concurrence , la souveraineté populaire, le suffrage universel, le droit d'association et de club; conditions dont les unes sont déjà ou seront définitivement incorporées à la sociabilité moderne, dont les autres sont destinées à subir des modifications, et qui, toutes, ont pour efficacité d'ôter les obstacles devant les tendances naturelles de la société, mais qui, par conséquent, ne peuvent prétendre à être ces ten-^

dsinees mêmes. Pi cndrc ces très importantes ga^ rauties pour la solution, c'est prendre le moyen pour le but.

Cette situation , qui, dans Tordre général, avait amené la naissance du socialisme, devait, daoft Tofdie particulier, déterminer tm esprit isolé h consulter ce même socialisme , Mais , ici encore

, la difficulté fondamentale se représentait sotis tin^ auti'e forme. Les systèmes socialistes sont divers } comment opter? Et, n'y en eût-il ou qu'un seul^à quel signe reconnaître qu'il avait la vérité pour soi? L'opinion commune est que les phénomènei^ sociaux ne sont pas soumis à une loi naturelle qui en détermine tout le cours. Dès lors , tenu qui étudient ces phénomènes se trouvent placés à peti près dans la situation des physiciens de l'atitiquité étudiant les phénomènes physiques; ils établis* sent à priori des principes, et , d'après ces prin- ' eipes, ils donnent k solution du problème pendant. Accepter un principe ainsi trouvé ou clioisîr entre les principes divers qu'une pareille méthode devait nécessairement fournir, est chose impossible; car une telle détermination serait arbitraire, et, par conséquent , il n^y aurait aucune chance de Id rendre communicable et générale. La froide rai-^ son serait toujours autorisée à s'abstenir. A la vérité , le sentiment, dont plus haut j'ai apprécié h justesse et la force. Vient en aide, mais c'est <^ tort, et ici i<m rdie est intetirerti t le sentttifent

douce de k chaleut^ et de la vi^ à ce que la rai^bn a trouvé » mais il ne peul jamais fonder les théo* i'tes scieDtiftjues. Il fout francUîr le pas entre les croyances surnaturelles qui s'épuisent et les croyinces naturelles qui vont croissant. Celles-ci, qui embi'afsotit déjà un si grand domaine, seront omnplètes quand, prouvant que la société a une évolution propre et indépen<}ante de tout arbitraire humain , ^es auront définitivement soustrait Tensemble des choses aussi bien à la métaphysique qy'à la théologie. Ainsi , k science seule, ou déjà trouvée ou à trouver, est IVme par laquelle le socialisme slntrônisera dans le monde modei*ne«

Entre les divers sytèmes auxquels ce nom est dû, il en est un qui satisfait pleinement à k con* dition voulue.*La philosophie positive commence par placer les sciences dans leur rapport de subor^ dinalion et montrer comment elles tiennent Tune à Tautre. J'avouerai même que c'est cette lumi^^ neuse conception qui , s'imposant de prime*abord à ma eoitvictkm , a frayé le chemin à tout le reste. Puis, ee qui n'est pas plus contestable, elle en* sêigne que la théorie de la société est étroitement dépendante de la biologie ou connaissance des êtres vivants ; et, comme k biologie , à son tour > dépend de toutes les sciences antécédentes, il en résulte que la sociologie a pour base le système déjà inébranlable de k biologie, de k chimie, de k physiqtie, de l'astronomie et de k niathémati*

que. Restait à trouver la loi de la sociologie ellemême; soit qu'elle ait éié suggérée par la hiérarchie des sciencei^, soit qu'au contraire elle l'ait suggérée, toujours est-il qu'elle se met sous cette formule : toutes nos conceptions sont d'aboi'd théologiques, puis métaphysiques, enfin positives. Si Ton veut une expression moins abstraite , on peut se la représenter comme une morale de plus en plus universelle et pure , fondée sur une science de plus en plus exacte et étendue. Qu'on analyse cette expression^ et l'on reconnaîtra qu'elle répond à toutes les phases de l'histoire. La découverte de la loi sociologique sera comptée par k postérité comme une des plus difficiles et des plus grandes qui aient signalé la force de Tesprit humain.

Avoir assujéti les phénomènes sociaux au régime scientifique est capital. Car , maintenant , dans la décadence de toute théologie et de toute métaphysique, c'est Tunique condition du ralliement des intelligences. Quiconque voudra suivre la route, labo-

rieuse sans doute, que j'ai indiquée, quiconque voudra ne passer aux conceptions les plus compliquées qu'après avoir fortifié sa raison par l'étude des plus simples, quiconque prétendra ne parvenir aux choses sociales qu'après s'être abreuvé aux sources élémentaires du savoir, sem inévitablement saisi par la conviction scientifique^ par cet acquiescement, absolument involontaire, de l'esprit aux vérités démontrées ; et quiconque

au«ai, se représentant le désordre actuel des inlel« lig6nc€^> comprend qu'il n'y a d'anarchie dans les £aits que parce qu'il y en a dans les idées, appréciera le bienfiiit d'une doctrine toujours et partool âémonti*able.

Reconnaissable à la sérieuse préparation qu'elle exige, la philosophie positire ne Test pas moins k la manière dont elle conçoit la fin de la révolu» tion. Le problème éranomique, en d'autres termes l'oii^anisation du travail, est ce qui a partie eulièrement appelé les préoccupations du puMio dans ces derniers temps. Ce problème d'tme si grande importance^ en effet, pour les prolétaires qui forment la plus grande n^sse des travailleurs, la philosophie poâtive le déclare insoluble yav la méthode directe; mais elle le résout indirectement. Elle enseigne que la réformation, si eHe veut n'être ni anardnque ni illusoire, doit coro« mencer {mr être intellectuelle et morale. En un mot, prétendant qu^on n'arrivera à rien dans l'orére tem|K)rel qu'aies avoir renom^elé l'ordre spîikupl, h rien (tons les institutions sans avoir réglé tes mceurs, die indique cmome l'objet prép(Midérant l'éducation, dont le reste découkra. ^

En ceci c'est Fbistoire même qui k goMe.

Quand il se &it un changement dans les con^ tions Maatérielles de la société, sans changenieiit préalable dans les idées, il en résulte des suinta totiomï q^^eoiiques, mwÊS jamais une révolution.

m APPU€ATIOI«

Or^ que noim iinp(irt€»^ieht des substitutions? G tst d'une révolution^ et d'une réyolutiou pro*< fonde, qu'il s'agit aujourd'hui pour rhumanité. Au ééolin du paganisme et avant l'avénenieot du chris>* tlanisme^ la position du problème soeitl était la id^e qu'aujourà'huii Si l'on eût essayé de réAli- «m* par la voie écKMiomique , {riur la voie tempo« ^ relie, les grtads bienfaits que devait apporter Id dootrine cbrétienne, on n'aurait oerlsûdeoient i^ttssi à ïim. Les teritatîveB eussebt été profonde* ment anârchiques, à cause que personne ne pou*» Irait alors se figui'er les institutions qui convieal" diraient à b nouvelle sociabilité; et eela èeUl eût suffi pour aiseiter d'insurmontables résistaudesi Tow leé intérêts lésés par ce qui allait forliier le futur ùràte social auraient été intraitabksi n'ayant été préalablement disciplinés par aucuâë. morale qui les fit entrer paisiblenient et sans murmure dans les combinaisons oéôessaires» Au 1^ de cette jnéthode directe et impraticable pour la solution du problème , le progrès spôntaiié de I)§voltitklli llumaine employa la métiiode indireote*et râwei|. Som la eonv^gence naentale inspttée par wm (to4trine committie , sous k nieilleure itiorale qui ra élait le ftiiit^ on vit tomber lés ebatnes serviles , ^ leeeif^eur féodal tenu à des obligatiotis «nvens •le eei^^etidre la plMe du maître r<m^in sens eUi' ^k» ^ vers l'esclave.

.1 Avàm e&emple c h sotte des éventimn te mm"

tve qu'à la sortie du moyen âge devait s'établir l'égalité civile et politique des citoyeusi ce qai est la Bituatioil dô Tàge moderûe; et cela « afio que , le grand nombre étant détenu prépondérant, la iibuvdto momie puisse s'installi^r . Eh bien ! admettoâs que l'égalité dvile et politique» idée qui 11^ fut aucunement éti*angère h la hardie assemblée eiégeaût à PaiIs dans le milieu du quatorzième siècle et au sôulèveoient des Jacques^ admettons , di»je» que Cette idée eût voulu s établir alors dans la société et fiiire table rase conmie elle fit en 1789. Des résistances infîmes auraient aceueilli une telle tentative» Âutôi n'est-ce pas ainsi que procéda la logique cachée mais irrésistible de Ibistoire. Le pro-Mème fut euoore tourné et attaqué par le côté qui seul en permettait la solution » par le côté intelle<$tuiel et morak Les sciences ^ dans leur progrès GtmtiDu , ruinèrent l'ordre théologique^ l>ase deJ^otHire politique ; à mesure que les croyances se. dissi{)aieRt V les institutions devenaient vacillââ^; et à la fin, quand le travi^il intellectuel eut éié suffisamtnent prolongé ce fut a^ez du déchet d'une assemblée ponr iaire passer dans le gouvernament ce qui était d^à dans les esprits et dans les ceeursé

Tal BSt l'enseignemieat empirique de TbistoiT^e. L'enseigneimnt théorique n'est pas autre* En effet I ce qui décide le développement de Thuniatiilé, c'est le dévcloppemeiit de k science L'une stiwl éternellement immobile si l'autre était étcr-

nelleroent rudimcntaire. De même que la hauteur de la colonoe de mercure détermine exactement la pesanteur de la colonne atmosphérique correspondante, de même le baromètre scienti-

fique indique très précisément Téléyation de la civilisation . commune. Ce n'est pas Tétat social qui &it marcher la science , c'est la science qui fait marcher l'état social. Cette subordination est irréfragable. Aussi , ceux du parti révolutionnaire qui prétendent promouvoir les réformes sociales tout en (conservant les croyances théologiques sont impliqués dans une entreprise contradictoire. Les réformes sociales ne peuvent être obtenues que par Textinction des croyances théologiques, devenues incompatibles avec tout le système scientifique. N'espérez donc pas , avant d'avoir perfectionné ce régime et de Tavoir fait pénétrer dans les intelligences , n'espérez pas réaliser dans les faits les améliorations que vous poursuivez ; et la philosophie positive , qui est un immense petfecfionnement de la science ^ signale en même temps remploi qu'il font faire de ce perfectionnement pour passer , comme il ne peut être autrement, de la réforme des esprits à celle des institutions. Le même raisonnement s'applique sans restriction à la morale, dont révdution^ dépendant étroitement de l'évolution scientifique, réagit ensuite directement sur la société. Les institutions et la condition d'uQ peuple sont toujours l'application de la morale qui y est dominante. Il finit

èbte mm j^fc&màètaimt pioi^é qfm Test Vipaq»^

sMîtoeik daBs Ferreiir qui Mnfood tes attributioM

do pouvoir spiriluel et du pouvoir temporel, pour

croire à l*^cftcité de prescriptions légales, de

mesures politiques qui ne sont pas m accord avee

les mœurs. Oiangas les moeum, et ce que vous ne

pouvez obtenir à force de règlements eà de péna*

lités, s'obtiendra de soi-^oéme. Pris en général ,

les hommes ne violent ni n'éludent les conditîoM

acceptées par leur conscience.

A ce point de vue , la philosophie pocdtive paraîtra plus révolutionnaire qu'aucmie antre doctrine ; elle Test en effet. Réfornant Fintérieur de Thomme, son esprit et son cœur, elle modifie de fond en comble le régime social. Mais en même temps elle n'a rien de perturbateur, car elle conmience par faire acquiescer les parties intéressées. En un mot^ elle satis&H pleinement à sa devise caractéristique : Ordre et progrès.

Cette longue discussion, je la résume par une dÊMîôn du Discours de M. Comte : c ToutM les écoles rénovatrices s'accordent aujourd'hui à s'occuper surtout du peuple, pour l'incorporer dignement à la société moderne, qui , depuis la fin du moyen*âge , prépare sa constitution finale. Elles coincident aussi, quant à la nature des grands besoins sociaux propres aux prolétaires , d'une paît , l'éducatfen norn^le ; de l'autre , le travail régulier , également dignes de syatémati» sation. Voilà tout ce que le positivisme offre de

5i APNACàVt^N

vrt)niciiit eommpii ayeo Mg difMMi iMigimt pHigf^mêivêÊ. Mais il se d^stiogae profaaëéiMiil de toutes psr sa manièi^ de oonoifeip ^ d'iifri œnpitii eette double organisatiou. H i^gai^ h stcônde systématisation ooBqme yécMiaireiiiett fondée sur ^ première, tandis qw juiqu'i^i m Iw seppe#e simultanées, ou plutôt, on i'«i(for§^ â« ré^^er le travail avant de conitUuer

rédw^tHW« Qocnque eette différenea d'ofdre semble d'«llOfd pm décisive , elle suffit pour ehanger r9ci}0>lenwpt le oarealèr^ etl^ mavebe do potre régéoorolJQ«i Car le mode qui prévaut OQ-COi^ l'evient, hm fondt à tenter la rôorgattisation temporelle U^p^ndttm^ meut & la spirituelle ; o'estirVdirfi. 9 oOQitrilire l'édilioe social sans tisses intellootuell^s ot momies^ Be là résulte , pour satisfaire aux justes exig«R<)«s .populaires , la préféreo(5e st^ile çt subytpsiv* ^(f^ oordée aux mesures politiques, dont TeilSpfipité semble immédiate^ Kv oontra(i« , I« poMtivi»WQ est pareillement coadyiit à faire pi*évaioir r|nfluenae paisible o(eert«ine« m^i^ iadircqtfi QK gn^ cUielle, du eentiment c; de 1^ raipp». En un mot, 1« double Ppl^tiop dw commun preWème spoi^l ^•a toujours empiriqui? et révolytionî^aire , de m«<»i^e à w^ter puveme^it patiouale, oh ellç dpt vieiidi^ fftiiopnelle et pacifique , avec pp vrai ç^-r rpotè»^ européen, telQP qpe l'organisatiQo da t^evail pi*4cédera ou suivra celle de Téducatipil {l\ IGa)- 1

Éâitit établi éam les articles préeédmti quelft-^ scieme, depuis ses fim humbles origines, a ince»- , samment tendu à substituer les notions posittvife aux notions théologiquas ou métaphysiques t étant établi que le progrès continu des spciétée a été m* bordonné au progi^ continu dos sciences ; étant établi qu'il n^ a réfonnation rtidieale dans Tordre noatériel qu'aprèa uœ nâfiarBiatiQii radicale da»s Tordre intelleetiid et «oral, il &ut iudi^uer queUaa sont les bases de Téducatioii ftitupe d'o& ^pendeBt les deux réfoimatioA^ subordomées VmQ à T^Htre.

L'éducat}ou Mtuelle ae divi^ en deux j^mHbb profcMMléineat; «éparée^ at mémQ aMrib^éfa ^bf ew« ^ diusi iH>rpQratioM différwtesi Té4|icatio|i {MH)ppimeqt dîtQ et Tlu^niMioa^

L'éducation appnufiîienk k ^ corporsHon eoelé^iâsliqujô , et Y'm$h truetion à la corporation universitaire^ X h vérttô^

le clei^é a souvent essayé et^esaftie encore de rentrer dans la possession de Tinstruction ; quand il était maître du gouvernement , sous la restauration, c'était à l'aide du monopole, et alors les libéraux réclamaient la liberté ; quand il eut perdu Cette pos-Mon par la révolution de juillet, il réclama la liberté, et les libéraux se remparèrent derrière le monopole, ëm ceci, comme dans tout le reste, les classes qui gouvernent la France n'ont plus m^un prince ; tout ert expécUaiit pour dies ; et les rapides diangements de la situation politique permettent de voitv à feu de distance , 1^ mêmes pei'soonages soutenir ee qu'ils avaient combattu, combattm ee qu'ils avaient soutenu. Rien ne pro» file plus que le spectacle de cette profonde immoralité aux classes populaires, qui jugent avec une sévérité croissante leurs prétendus supérieurs.

En tout cas, l'impuissance des deux corporations à se supplanter a été complète. L'Université n'a jamais eu de prétentions bien nettes à donner l'éducation; et d'ailleurs le pays n'aurait pas voulu charger de l'enseignement de la morale une métaphysiqi^ bien plus propre à comprométti^e les plus saines notions par ses subtilités et son caractère éminemment subjectif, qu'à les graver dans les âmes et tes développer. D'autre part , le dergé a toujoui*s laissé hors de ses plus anibitieiKSes pré^ tentions les établissements scientifiques. Un tel antagonisme, qui résulte nécessairement de tout

iiotr» |Mi8sé hfetoi%ia » se proloogara jusqu'à ce qu'une doetriue, réunissant ce qui , de sa nature , est ias^rable et n'a été séparé que pur le travail révolutioiiDaire des trois cents dernières années, donne ime meilleure instruction que la corpora* Uon laïque etaine meilleure éducatioo que la corporation ecclésiastique.

La jAilosopbie positive m'a trop bien aiH[>ris à vénérer la morale du moyen-ège , pour que je n'y voie pas un immense progrès sur celle de l'antiquité, et le fondement inattaquable de la morale qui doit prévaloir. Mais aujourd'hui, après l'élaboration scientifique et sociale qui a caractérisé l'époque moderne, elle est devenue tout à fait insuit fisante : insuffisante cmnme simple conservation du point obtenu*; insuffisante surtout comme développement ultérieur* Pour le premier chef, la morale du moyen -àg^, étant adhérente à âm croyances théologiques , souffre de la décadence progressive de ces croyances ; on a beau les in* eulquer aux enfants, il arrive un moment où, respii*ant Tatmosphère moderne , la plupart deviennent, comme on le voit partout aujouid'hui en £ur(^ , indifférents ou hostiles. On conçoit que, daus ce déchirement, les règles morales les plus ^ préciwses sont souvent compr<pnises par le ruineux appui que l'aucienue doctrine leur donne ; et, sans parler ici des^ égarements privés, iUuffit, dans Tordce public, de signaler les aberratif^ns mé-

taphysiques toachant la fai^We , le marhigiB , la > prétendue émancipation des femmes, la &anctlR«* eation des iKissions et le reste.

Quant au second ehef , rineABeacIté est encore plus notoire ; et depuis longtemps déjà la mopale du moyen-âge a produit tout ce qu'elle pouvait produire. Une saine analyse des choses découvre la raison de ce fait historique. D^abord une teÊe éducation est dépourvue de toute culture intellectuelle unr peu étendue ; elle consiste en une série de prescriptions dont la sanction repose sur une autorité surnaturelle. A la vérité, dira-t-o» , il ett toujours loisible d'ajouter k cette éducation Vinstrucflen qui sera jugée nécessaire; mais là m fer présente la grande difficulté moderne : la seienoe éfank inconciliable avec la tbéoidgie, on ne peut jtmnh fortifier un cAté sans afibiblir l'autre t ea phis d'instruction et moins de Cài, ou plua de fsi et moins dlostruetion, voilà le dilemme inextrica'* Me où l'on se débat depuis que le monde eatboHeor flSodal penche vers son déclin. En second lieu, destinée à des populations opprimées , et ayant essentiellemeiit eu pour ofBoe social de fiiire^ disparaître l'esclavage, une telle éducation n'est plus en rapport avee les tendances dHin milieu où le plus humble individu est émancipé. Suivant h remarque de M. C!omte , dans l'ordre ancien elle eût été subversive; dans l'ordre moderne elle serait «ervtle et ineufliifinte; on ne peut mieux

foire eempr^re fo otmotère de eette éduoation, ifitern^diaire, domine le temps où elle régna, aux besoins de Tantlquité et à eeux de Vèfè moderne. Excellente pour maintmn^ une soeiété dont el^ était en effet la elé de voûtOt elle n'avait, an«âeHi àm 06 point, à recommander que la résignation okea les uns, et Tauméne chez les autres, Taumône sous toutes les formes, et parfois seos les formes les plus touc^ntes. Il suffit dindiquer eette inévi-

lable issue pour montrer en quoi est iiniif Awit le régime dont il est ici question. Vainement on prétendrait agrandir son domfune et lui frsyor une voie ultérieure : qui ne voit maintenant If solidarité des choses? qui ne voit que^ pour donner Pratension sooiale que réclament les exigences nouvdles , il fout s^qdresser h d'auti*ei| oonditions que celles-U mémos qui tombent qu ftir et à ii)o« sure de eette extension? Si o^est pendant qu^e|^ s^établissait que Tesolave est sorti de ses «haliias peqr être recueilli par le servpge, c'est pendant qu^elle s'écroulait que le serf a été émancipé pour arriver au ^prolétariat. Il y a donc là une limite natarelle mise à son efficacité. En effet (et e^est le troifiîème oèté par ou il fop{ la eonsidérop) , au^ dessus de la morale aqUque essentiellement individMHe, elle wH, elle, essentiellement doipeitique, et c'est pour cela qu-elle a si beùreusement influé sur le sort de TesebiYe ancien ; mais ç\\o n'est pas directement sociale. Plaint en dehors de toute

vie Boeiale le but de diaque existence , elle reoferme cbaouD dans le soin d'un ^oïsine qu'elle flatte par da^ espérances cbimériques, il e^t vrai^ iwis indéfinies, et elle a pu mettre l'ascétisme solitaire et inutile de l'anachorète au-dessus de l'activité féconde du citoyen. On conçoit comment une pareille direction est contraire à l'élaboratîofi qui préoccupe les sociétés actuelles.

Ajoutez une coâdition sans doute accessoire , m^is qui pèse grandement dans la balam^ cte l'histoire, et qui n'a pas peu contribué à faire mcmter ce plateau qui, suivant le vieil Homère, s'élève quand une di^stinée finit/Il a toujours été forjt difficile, dans le monothéisme, de maintenir la convergence intellectuelle sur un credo , incessamment sujet à toutes les objections de la

métaphysique ; et cependant cela était d'une importance capitale, car, indép^damment des intérêts imaginaires qui y étaient attachés, il y en avait de trèsvéds et de très respectables , à savoir Tordre public, lequel, comme les événements révolutionnaires des trois cents dernières annéy l'ont pÀt assez voir, dépendait de l'assentiment donné. Aussi eut*on recours, pour contenir les divei^aices, à des moyens Tioleiils , à des sévérités effi*eyables, à l'inquisition. Ces répressions, fanl que la conscience religieuse ne fut pas ébranlée chez les peuples , ne passèrent que pour des nécessités cruelles; mais quand elle fut ébranlée.

tout parut odieux à la fois , les moyens et le but; et les persécutions d'un pouvoir devenu rétrograde, ne firent plus que hâter sa décadence.

J'ai longuement insisté sur cette insufBsancc^, qui est, en efifet, un point capital dans toute notre révolution moderne. J'aurais pu aussi bien , pi*e* nant la question par un autre cdté et invoquant le fait au lieu de la théorie, signaler dans l'Europe deux pays où le régime catholique, indûment prolongé , a exercé une funeste influence ; ces deux pays sont les Ëtats Pontificaux et l'Espagne. Là, bien évidemment, tout est resté stationnaiie et nrriéré, et les choses n'y reprennent leur cours régulier que par l'introduction toute récente des principes révolutionnaires. Pourquoi ce retard nfâlfaisant? Pourquoi cette introduction bienfhi*> sanle? Pourquoi ?, . . Parce qu'il y avait insuffisance lâentale dans le régime qui avait réussi à se perpétuer grâce à la compression.

Par une concordanee inévitable, mais qui n^a rien de compensateur, l'insuffisance est analogue dans rinfrtruetion que donne le régime universitaire. Cette instruction est au fond celle qu'à l'origine recevaient les prétt*^, et qui se réduisait surtout à

l'étude de leur langue sacrée, plus la culture iBalectique nécessaire à la défense de leurs dogmes. Il n'entra jamais dans l'esprit dé la philosophie positive de nier l'efficacité relative des institution» qui cmt eu leur durée ; cette instruction

I» APPiilG4TUMI

littéraire et métophysique n éeirvi TévolutioD mo^ derue : lillét*aii'é| elle a fsivoriié aet^soirematat le développomeot esthétique; loétaphytique, elle a aidé à la dissolution des droyaoees Uiéalôgk}Ues. Mais, pour en oaractériseï^ Kinsuffiëttnce et l'iHwtionnalité » il suffît de remarquer que œ systtoi^ prétendu universel n'a jamais embi^assé les [nrolétaires^ et^ toutes les fois que l'asceMion des classes nouvelles a fait smtir la nécessité de le modifiet*, ou bien on a songé à des instructions professionnelles, ou bien on Ta surchargé de suppléments seieûtiOques sans coordination « soit entre eHJt, soit avec le système originaire* Je n'appuieisai pas davantage là-dessus; il est bien évident qUe, si, par- impossible, on étendait oe système aux {prolétaires, on leur dounei'ait seuleme&t des meyws d'expression elt de critique» Or, des mûy^m de oHtique sont devenus passablement iliuttkni^ ^u moins en Ftance^ où la dissokitiott de l'ordre ancien est tellement avancée; et des moyens d expression^ sans ooneeptioû correspondante^ besOnt pi*opres qu'à faire prévaloir l'iaàagifliktioti sur la mison et à troubler la rectitt^le du MMà ; trouble aiy<mvd'hui si manifeste parmi nos olisses lettféesi

Telle est la situation réeipixique de rédiicttifoa et de IMnstt'uction, Elles se tiennent en échec. Dans le siffîtimept eot)fus de son double beMiOf la société ne pnmel ni à la ihéaleoie de l'emfAi^er de

rioBtrucU^a, ni à la métaphysique de s'emparer de Téducatioii. Quelles que soient les oscillations politiques et les espérances conti*adictoires qu'elles susdtent f rien ne peut U*ancher Tinsoluble imbroglio» Décrépitude et impuissance ! Ce triste débat n'esta daitt les termes où il est posé, susceptible d'aucune fin*

QuittoQS cette agitation stérile pour venir à des conditions meilleures I où Téducation et l'instruc* tiofii cessant d'être hostiles Tune à l'autre , seront distribuées par un même pouvoir, appliquées à un même service, et où le cœur et Tesprit trouveront une satisfaction commune. En voici le plan : t La marche générale de l'éducation systématique^ dit M. Comte, page 170, est tracée, sans aucune incertitude, par la loi encyclopédique qui déteitnine la hiérarchie des sciences. Car les études scientifiques du prolétaire doivent se rapporter, comme celles du philosophe , d'abord à notre condition inorganique , ensuite à notre propre nature , personnelle et sooiale, pour constituer la double base rationnelle de notre conduite réelle. On sait que la première classe comprend deux couples de sciences préliminaiies , l'un mathématico-astrono* inique, l'autre physico-chimique. A chacun d'eux, l'initiation positive consacrera deux années. Mais l'extension supérieure et la pr^ondérance iDgique du premier obligeront alors à deux leçons hebdomadaires , tandis qu'une seule suffira i>éellemeot

pour tout le reste de Téducation prolétaire. Les exigences beaucoup moindres de l'apprentissage industriel» à ce début, permettront naturellement ce surcroît initial d'occupations spé-

culatives. Â cette préparation inorganique succédera Tétude biologique» aisément susceptible alors d'être condensée en une ciuquième année» dans un cours de qdarante leçons vraiment philosophiques et populaires. D'après tout ce préambule indispensable » une sixième année , de ménie durée didactique » systématisera définitivement toutes les spéculations réelles par Fétude directe de la sociologie» qui rendra &milières les vraies notions sur la structure et le mouvement des soeiétés humaines» surtout modernes. Un tel fondement permettra à la dernière de ces sept années du noviciat positif de diriger immédiatement l'ensemble de celte éducation vers sa principale destination sociale , par Texposition méthodique de la morale » dont chaque démonstration essentielle deviendra alors pleinement appréciable » suivant la saine théorie (ô(a inonde » de la vie et de Thiamanîté. Pendant tout ce (fours d'études» le trimestre libre de chaque année sera partiellement consacré aux examen^ publics destinés à constater l'assimilation de toutes les connaissances antérieures. Les exercices esthétiques de k pi*emière éducation se prolongefront vêlontairehfient au hiiiteu des travaux scien- ^fiquos i^ h secomie » pour peu que les goûts naturels s'y trouvent sagement encouragés. Us feront naître accessoirenaent , dans les deux dernières années de Tinitiation philosophique, Tétude de nos deux principales langues anciennes , à titre de complément poétique, lié d ailleurs aux théories historiques et morales dont le |^rolétaire sera alors préoccupé. Si Tbabitude du grec intéresse surtout

nos origines esthétiques, celle du latin est encore

plus utile au plein sentiment de notice filiation

sociale. >

Tels sont les linéaments généraux de Téducation populaire, absolument universelle et compre* uanl aussi les femmes, sauf les modifications que comporte la nature des choses. Elle est pleiuement historique ; car elle résume tout notre passé ; elle est pleinement philosophique, car elle systéraïïtise tout ce qui n'est et n'a pu être jusqu'à préseutque fragmentaire ; elle est pleinement satisfaisante , car Tesprit, qui depuis la fin du moyeu âge est en insurrection contre renseignement religieux , n'a rien là qu'il ne sanctionne ; elle est pleinement moi*ale, car, après avoir donné à Tesprit la satisfaction scientifique qu'on ne peut lui refuser sans com{)romettre l'ordre social , elle le subordonne au cœur, cpoune le veut la saine théorie de la na« tm*e humaine; elle est pleinement rationelle, car, sans rien sacrifier, elle accorde la prépondérance à inculture de la raison sur celle del'imagiuation ; eUeest pleinement progressive, car elle suit le

grand courant delà science, et, différente en cela des conceptions théologîques, elle n'a rîen h craindre des déconyertes les plus lointaines ; elle est pleinement conservatrice, car, soumettant toutes les intelligences aux conditions du monde inorganique, de la vie et des sociétés , et tous les coeurs aux besoins de la sociabilité, elle écarte les tendan-» ces anarchiques, d'autant plus menaçantes que les conditions du monde inorganique , de la vie et des sociétés sont moins connues.

Une telle éducation dépassant infiniment celle qui est aujourd'hui le partage des plus instruits , ne se trouvant encore que

chez le petit nombre de ceux qui ont eu le courage de refaire leurs études sur le plan de la philosophie positive , et néanmoins étant destinée au plus humble prolétaire, une telle éducation, dîs-je, soulèvera, comme impossible, la clameur^du préjugé. Je laisse de côté Tirrationalité de notre enseignement actuel, où tout se fait en vue des détails, rien en vue de l'ensemble; où le temps se gaspille sans profit, et où il n'y a pas moins d^amendement à introduire pour la forme que pour le fond : ce qui revient h ^e qu^l faut changer les savants en philosophes. Je laisse de côté aussi l'état présent du prolétaire, où Texploîtation de Tenfant, delà femme et de l'homme est poussée à des limites contre lesquelles le sentiment a souvent réclamé et a parfois suscité des mesures législatives: c'est en exami-

naut le gouvernement temporel , que j'indiquerai coniment , sans compromettre ni Ta ppren tissage ni le travail , il est possible de créer des loisirs sufisantsJe viens sur-le-chapip h Tidée principale <f une telle éducation , c*est-à-dire à rinstltution d'un pouvoir éducateur^ ou philosophique, oy spîtUucL Cette dernière dénomination , consacrée par la tradition historique, est le meilleur^. 11 (but, dans toute légitime organisation de la société» depuis Fadmirable ébauche inaugurée par le catholicisme , il faut un pouvoir uniquement consacré à distribuer Téducation populaire, complètement indépendant , en ses fonctions» de l'autorité temporelle , et ayant auprès de ta conscience de chacun à fhire valoir le droit de la morale commune. La confusion des deux pouvoirs élémentaires est un effet de la situation révolutionnaire ; leur sépai*ation seule y mettra fin. L*état n'a empiété sur Tancien pouvoir spirituel que parce que celui-ci était devenu rétro-

grade ; il rentrera dans ^es attributions devant un pouvoir spirituel deve;)U progres3if. La morale » comme Ta très bien vu h catholicisme^ doit tout primer : or, elle ne le peut qu'à la condition d'avoir dans la société un organe utriquement chargé de cette auguste fonction. Et, finalement , qui ne reconnaît qu'ici la morale et réducation se confondent ?

On doit de plus remarquer que séparer le pouvoir spirièiel d'avec le pouvoir temporel, c'est, en

d'autres termes, séparer la théorie d*avec la pratique. Or , personne ne conteste plus , dans tous les départements de la connaissance humaine, que cette séparation est indispensable et aussi favoftble à la pratique qu'à la théorie. Comment en serait-il autrement pour les spéculations les plus compliquées et les plus difficiles, à savoir les spéculations sociales ? Comment, ici, ne conviendraitil pas plus encore , s'il est possible , qu'en tout autre cas, de distinguer entre l'art et la science , entre la pratique et la théorie , et de remettre l'une et l'autre en des mains différentes? Au reste, en ceci , on constate une application de la grande loi historique découverte par M. Comte : plus une science est compliquée, et par conséquent a tardé à se constituer , plus l'art correspondant y est resté longtemps adhérent. Ainsi la biologie, l'une dos sciences les plus compliquées et les plus tardives, ne fait que de se dégager de l'art médical; et la sociologie, encore plus compliquée et plus tardive, n'est pas sortie de sa confusion avec l'art (politique.

A l'impossibilité alléguée d'un côté , peut-être répondra4-on d'un autre côté en alléguant l'inefficacité. Quoi! dira-t-on, c'est quand de toute part on réclame des améliorations matérielles que vous proposez des améliorations mentales ! relisez donc la

fable du Milan et du Rossignol. Je réponds d'abord : Les mesures immédiates ne pavent pas

être radicales, les mesures radicales ne peuvent pas être immédiates ; je recommande à chacun la méditation de cette proposition, et je passe outre. La réforme mentale aura pour conséquence la réforme matérielle ; j'ai montré, dans Tarticle précédent, l'histoire à la main, qu'il en avait toujours it il n'est pas inutile , par une aler la puissance qui lui est inle pays de l'Europe où certaîe est le plus malheureux , l'Irpposez qu'en un jour s'opère la réforme qui ne peut être obtenue que par des années , et que chacun s*y trouve tout d'un coup élevé suivant le programme ci-dessus indiqué. Croyez-vous, rien autre cependant n'étant changé, croyez-vous que par cela seul tout ne semit pas changé ? Croyez-»vous que riclies et pauvres n'auraient pas immédiatement d'autres rapports, et qu une formidable opinion publique ne surgirait pas à l'instant même pour tout réformer ?

Mais le temps seul peut propager l'éducation positive, qui sera la clôture de la révolution, et j'aurai Heu d'indiquer quelles sont les conditions qui, dans notre état révolutionnaire, doivent la faciliter davantage. Seulement, je demande, dans la perturbation croissante où se trouve l'Europe , je demande aux politiques ce qu ils comptent faire. Prétendent-ils nous inculquer de nouveau la foi aux clergés, le dévouement aux royautés, l'humi-

lité devant les noblesses? Soit ; mais alors ils sa» vent fort bien qu'ils entreprennent une loogoe guerre contre Tesprit moderne. Dans tous les oas, .comment ce qui ^ dans sa splendeur, n'a pu se jsuiintenir pourrait^l , dans sa décadence» se rsu^ seoir et se

restaurer ? N'out-ils, au contraire, aucune de ces prétentions, et veulenUils seulemeiit laisser aller les choses? Soit encore^ mais alors ils abdiquent toute puissance réelle dans le préseni et toute gloire dans l'avenir» Mais si cette lutte rétrograde les eïïruie, ou si cette nullité les humi*lie , qu'ils considèrent avec attention la direction du grand oourant moderne, et qu'ils essaient de trouver autre chose que la réforme mentale proposée par la philosophie positive.

Depuis que ces dernières lignes ont été écrites, le cours public et giatuit que M. Comte feisait au Palais-National a été fermé par l'autorité supérieure» et cela sans aucun prétexte apparent : le professeur en appelait toujours à la raison , à la science » à la philosophie , et jamais aux passions orageuses. Il est aisé de fermer la porte d'une Sûllé ; mais il ne l'est pas d'arrêter une doctrine.

y a un certain optimisme en ce sens que « l'évolution du genre humain étant un phénomène ni^ turei et tout à fait soustrait aux volontés indiviT duelles, ce qui doit, en gros, arriver^ arrive cq effet, et arrive spontanément. Ajoutons une re* marque profonde de M. Comte : en tant que dus à des êtres intelligents , qui tendent toujours à corriger les imperfections de leur économie collective ., les phénomènes sociaux doivent offrir un ordie moins imparfait que si, avec une égale

(1) iituiamlj 3 septembre m9*

complication, lesagens en pouvaient éti*e aveugles. Voilà tout ce qu'il y a de vrai dans Toptimisme historique, émanation arriérée de l'optimisme théologique , qui , attribuant l'origine et la direction des sociétés à une providence toute bonne et toute puissante, chercha par diverses imaginations à concilier cette prémisse purement subjective avec la réalité et les faits.

La première restriction h cet optimisme, c'est que toutes les populations sont loin d'être arrivées au même degré de civilasation. Ainsi que , dans une génération , tous les individus ne parviennent pas à rage adulte et à la croissance voulue, les uns meurent prématurément, les autres 'restent coutrefeits et au-dessous de la stature commune ; Ôe même , parmi les populations ou membres individuels du genre humain , les uns ont disparu sans héritiers , et les autres sont encore à l'état â*avorton , d'entant ou à peine d'adolescent. Ce que le grand poète placé à 1 aurore de la civilisation a dit des familles humaines s'applique aussi aux nations ; elles sont comme les feuilles , dont les unes se dispersent au soui&e des vents , et les autres renaissent à la saison nouvelle. La raison qui fait que l'état social s arrête chez un peuple est certainement l'arrêt du développement scientifique. Mais pourquoi la science n'est-elle pas née ici , et pourquoi , là , ne s'est-elle pas élevée au-« dessus de tel ou tel niveau? Ceci est un digue

objet de recherche pour Térudition, qiiî, systématisée comtne tout le reste par la philosophie positive, et mise au service de la véritable histoire, I en d'aveugles travaux , en de

G kiels que soient les résultats

c itures, on en sait assez déjà

] I toutes les populations ont

1 entique , ne différant que par

nt parvenues; notion fonda- *a aux populations les plus le procurer le développement ns carnage ni extermination, et par une intervention mieux entendue que celle où Ton essaie de faire passer, sans intermédiaire, des peuples fétichiques au monothéisme chrétien. La seconde restriction à Toptimisme, c'est que Téconomie spontanée des sociétés est bien audessous de ce que peut la faire le judicieux emploi de l'intelligence humaine. De même que l'activité médicale, soil par l'hygiène , soit par la thérapeutique, prévient ou guérit, sans pouvoir rien changer aux conditions statiques et dynamiques de la vie, une foule de désordres et de maux , de même l'activité politique, sans pouvoir rien changer aux conditions statiques et dynamiques de la société, est destinée h une puissance encore plus grande pour le bien des états. En effet, notre puissance effective est d'autant plus étendue que les phénomènes dont il s'agit sont plus compliqués ; nulle

quant aux phéDomènes célestes , dont la combinaison est la plus simple, elle croit à mesure qu*on passa aux phénomènes àe la physique « de h chimie, de la yie et de la société. Aussi rien n'est plus propre que la saine théorie de l'histoire li susciter dans les cœurs le ferme et noble désir de travailler à ramélioration commune. Ne comptant 9ur aucune providence pour la santé sociale pas plus qu'il n'y compte pour la santé individuellei et reconnaissant que, si la seconde dépend jusqu'à un certain point de sa science et de sa sagesse , la première en dépend encore davan-

tage , l'homme, sous cette doiMe notion , se sentira énergiquement sollicité à intervenir dans sa propre destinée. Ainsi, par ce côté encore se dégage la science sociale. Il y aurait optimisme ou fatalisme, comme on voudrait, suivant l'hypothèse, théistique ou athée, qu'on se ferait du monde, si les phénomènes sociaux n'étaient pas plus modifiables à l'homme que ne le sont les phénomènes célestes. Il y aurait vanité complète de nos efforts et renoncement définitif à toute intervention , s'ils n'étaient gouvernés par aucune règle naturelle et demeuraient incessamment le jouet d'un hasard toujours prêt à dé&ire le lendemain l'œuvre de la veille. Point de science, si le phénomène n'a pas une loi ; point de puissance , s'il n'est pas assez compliqué pour nous offrir des prises justement proportionnées à sa complication. J'insiste , sous toutes les formes,

fiur cette conceptioD capitale due à M* Gomte^ que ia société est uû phénomène naturel , d'une part soumis à une loi suprême, de l'autre comportant des modifications étendues. Le premier terme ost la garantie contre lanarchie, en persuadant aux

ictureetle développemeot

conditions que rien ne

intervertir; le second

ntre l'inerte routine et la

en dirigeant l'attention

rens réguliers d'améliorer

recherchons quelle est l'organisation temporelle où nous conduit le courant historique ; étant ainsi à l'avance avertis de la

combinaison sociaîe dont nous devons, entre toutes celles qui présentement s'agitent, favoriser l'avènement.

D'aussi grands changements que ceq:s qui se préparent dans la société moderne ont des causes profondes, qu'il faut chercher dans la société antique. Celle*ci fut essentiellement guerrière. Sans remonter aux vastes empires de FAsie, il suffit de considérer la Grèce et Rome pour se représenter avec une suffisante exactitude les habitudes et le caractère des classes gouvernantes. Faire la guerre était, si non Toccupation constante, du ioaoinsla constante préoccupation. La Grèce, par des raisons qu'il serait trop long de déduire, mais qui sont

parfritement assignables , faillit k la destinée qui l'appelait, et ne sut pas donner h cette activité Tiolente un but déterminé d'assimilation et de conquête. Mais ce grand rôle échut à Rome , dont h main puissante fit , par la guerre , une œuvre sociale et constitua d'une manière définitive le vaste corps de la république occidentale.

Sans doute, sous le régime caiholico-féodal, qui suivit, la guerre resta encore la fonction privi* légiée de la noblesse. La principale gloire fut celle des armes. Cependant une notable différence se laisse apercevoir ; et celui qui comparera la guerre du moyen-âge avec celle de Tantiquité^ comprendra bien, quelles que soient ses idées sur la valeur relaiive des deux civilisations, que quelque chose de considérable a été changé dans le monde. Les chrétiens guerroient entre eux à peu près comme en Grèce on faisait de cité à cité. Mais la grande affaire est de repousser et de contenir les invasions musulmanes. On ne voit plus (les croisades elles-mêmes ne sont que des opérations défensives), on ne voit plus de ces vastes et persévérantes conquêtes qui signalèrent la

période antique. La chrétienté, comme la Grèce contre les Perses, sauve son indépendance , gage âe l'évolution future, mais elle n'entreprend pas de franchir ses limites et de s'étendre par les armes. Évidemment l'impulsion militaire est affaiblie : d'autres mœurs, d'autres tendances ont prévalu.

Pour s'assurer que cette décroissance est bieu réelle et ne dépend pas de quelque circonstance fortuite, il faut que Ihistoire se prolonge, et fournisse de nouveaux ternies de comparaison. La décadence du régime catholico-féodal survient, c'est-à-dire la e commence. La guerre ne s'éai ; mais, évidemment encore, onsidérable a été changé dansle ;Ile devient religieuse, commeraire; mais la guerre pour la conquête cesse graduellement , ;s populations européennes les tre un mobile qui détermine les hommes à sacrifier leur vie et leur avoir.

Enfin, de nos jours, voilà trente-quatre ans d'une paix européenne non interrompue ; et cela au milieu de commotions intestines dont la gravité est extrême. La France a chassé deux fois ses rois ; TEspagne et le Portugal ont eu leurs révolutions ; ritalie s agite sans cesse sous le joug qui Taccable ; Milan, Vienne, Berlin ont vu la royauté s'humilier. Au spectacle de tant d'ébranlements, au souvenir de la facilité avec laquelle les rois prenaient naguère encore les armes , combien de po« litiques se sont dit qu'une conflragration était imminente ! Chaque fois l'événement est venu contredire ces prévisions. Sans doute ce n'est, si je puis ainsi parler, qu'une paix négative ; mais plus elle dure , plus les éléments de la paix positive se

fbrfifient, et dans peu d^années ils seront a^se^ puissants pour écarter déflnitivement toute crainte sérieuse.]Le seul danger réel vient des denai* bqrbareç du Nord, des serfs enrégimen-

tés qu^un despote fait marcher a son gré. Mais la moindre intelligence entre la France, rAUemagne et Tltalie annulera Tinfluence malfaisante du septentrion sauvage ; et cette intelligence, qui faillit se réaliser à la révolution dernière, va se préparer sous Tac^ tive propagande que permettra la paix négative conservée après février comme avant, et elle passera dans les faits à la première ascension populaire.

Cette décroissance et extinction finale de la guerre serait tout-à-fait précaire ou^ pour mieux dire, n'ayant eu aucune raison d'être, ne se serait pas manifestée si Tactivité humaine ne se fût frayé une autre voie. Cette voie est Tindustrie ou exploitation progressive et systématique du domaine terrestre. Depuis les premiers rudiments, qui ne manquent jamais , et que Ton rencontre dans la vie sauvage même la plus dépourvue, unearme, un outil quelconque, un abri contre les intempéries, depuis ces premiers rudiments, Tindustrie passe par le régime païen où, subordonnée à la suprême besogne du temps » la guerre et la conquête , elle est exploitée par l'intermédiaire des esclaves ; elle se développe bien autrement dans le moyen4ge , il n'est besoin, pour le recon-

naître^ que de se rappeler les grandes communes de cette époque » et particulièrement les cités italiennes et flamandes ; enfin, dans la phase révolutionnaire, son ascendant devient tout-à-fait décisif, et c'est, en effet, alors que la guerre, détournée définitivement du but antique , du seul but qui pût lui être raisonnablement assigné , ne sert plus, entre les populations européennes ^ que des causes politiques. Les peuples secouent leurs rois ; les rois, à chaque fois amoindris, s'imposent à leurs peuples. Quand

ces conflits auront cessé par Texlension républicaine , il n'y aura plus de guerre en Europe, d^autant plus certainement que, même en Tétat précaire où nous sonmies^ rien ne peut rallumer les grands incendies.

Telle est la substitution fondamentale survenue par le progrès des choses dans la destination de notre activité temporelle. Au lieu d'user leurs forces en des luttes qui n'ont eu qu'à un moment donné une utilité civilisatrice, et qui aujour^ d*huî seraient non seulement stériles, mais encore profondément perturbatrices, les sociétés^ devenant petit à petit plus humaines et meilleures,' s*appliquent constamment davantage^ et un jour sVppliqueront uniquement à lutter contre la nature. L'activité militaire et l'activité industrielle sont comme deux courants dont l'un va toujours tarissant et l'autre toujours grossissant, jusqu'à ce que le premier disparaisse dans le cein de

l'iudustrie , comme ces fleuves de rAfrique qui, partis écumeux et gi*oudants du sommet des montagnes, se perdent peu à peu sous un ciel embrasé et dans une terre absorbante, sans avoir atteint rOcéan.

Et voyez comment les choses sont étroitement liées par leurs rapports; voyez comment un certain état intellectuel et moral a toujours pour corrélatif un certain état social. La science croit, la théologie et la métaphysique déclinent; la guerre s'éteint, Tindustrie se développe; les anciens pouvoirs privilégiés s annulent, et les classes laborieuses arrivent à une vie meilleure. Dans cette filiation ininterrompue, vous ne pourriez pas déplacer un terme sans rendre tout inintelligible et impossible; ni le règne de la théologie n'est compatible avec le règne de l'industrie ; ni le progrès systématique de la science avec le privilège des castes; ni lac-

tivité militaire avec l'ascension graduelle et le perfectionnement des prolétaires. Ce sont là autant de phases historiques qui se succèdent par une dérivation nécessaire. Ces nécessités de Thistoire, ces phénomènes enchaînés l'un à Tautre, ces solidarités insurmontables sont les bases mêmes de la sociologie et celles sur lesquelles il faut le plus appeler l'attention du lecteur ; car ce sont les points où l'instruction commune est le plus en défaut. C'est Téquivaleot, en biologie, de la notion de la hiérarchie organique,

m LA PHiLOftOPHlfi PoS1T1V£. Hi

du rapport entre Torgane et la fonelkHi, et de

rioftoepce des i^lieux. L humanité est vétîtable-*

ment un grand cor|^s collectif, ayant sa croiasanea

régulière, et pourvu, comme tout corps indivis

duel, d'oi^nes temporaires qui s'atropUent, se

flétrissent et disparaissent faute d'emploi et de

nutrition. Les institutions provisoires du passé,

dont la postévité la plus reculée admirera toujours

et honorera la création et la splendeur, sont de

tels organes; elles s'atr<^hient et s'éteignent, la

vie se portant ailleurs , à mesure que rhumanité

grandit et appaoche de son âge adulte.

C'est donc la tradition historique elle-même qui, sans aucun arbitraire et sans rien de fortuit ni de passager, nous amène au

règne de l'industrie. Devant Tiadualrie, tout le passé tombe et s'évanouH successivement. Ponr Thomme moderne, il •e peut plus y avoird'autre occupation temporelle, d*'auti*e activité pratique que l'occupation, que Tactivité industrielle. Ainsi, l'issue de la longue révolution qui survint au déclin du régime catholico-féodal est clairement indiquée; elle aboutit non pas à des remaniements , je ne sais lesquels^ dans les institetions , non pas à rétablissement dt^ lé^ime coi>stitulionnel, elle abofltità un change* ment dans les mœurs, d^ans les habitudes, dans, les intérêts, à une rénovation totale, a^ remplacement définitif d'un ordAC social qi)t finit pat un ordre social qifi arrive à t>on plein.

^ ra^éMAenl du ré^tm IndnsltM «Ht baé^^ tokbiéi 11 eât iuévitable aussi qàe tes ehttê de rinduitriesoioQt nos chefs temp^te\s. Nous n'avons pâft betoia de patriciens ni dé gentils-hommes qoi Mus mènent aux guerres et amc conquêtes ; noua n'avons pas besoin de Césars ni de rois qui con*" centrent en leurs mains le pouVoii^ du glaive» Gea £(Kictions, jadis prééminentes^ detieùtlebt êana eÉtaploit Mais nous avons besoin de dif^tetirsqdi aacbenl conduire les travaux i^aeiâquèé de tlûduf^ irte avec fermeté et intelligence^ travaut où certes ne manquera ni la complication, ni la ^iïsculte ni la grandeur. C'est donc là que doit aboutir tout le pouvoir temporel. Dire que les bras et les capitaux employés pour la guerre deviendront disponibles, c'est dire ce qu'il y a d# moindre dans la qii^stion ; ce qui est décisif, c'est que la pilnci'* painté tombe, et avec elle le glaive et la gloire du glaive. Ce qui était grand et ^oriaux , C était de gagner des batailles et de soumettre des nations ; ce qui sera grand et glorieux, sera de remportei' èe^ avantages sur la nature et de la subjuguer.

Autre fonction , autre pouvoir, là on touche du iKyigt la rénovation t^adicale qu'amène la révolution lAôdème ; et quand , danis Tordre spirituel, on diet les notions de la philosophie posîtîfeen regard des notions théologîques et métaphysiques, on a te tableau foùaplet aussi bien que précis de Tordre social futuf , qui déjà se fait jour de tOMe (MUt

DE LA rniLOMPH^ ^OSiTI^'E. §3

à triivers les déoorabres du r4|^4 aiieieu.

J'a^ conduit assez ftvant lo lecteur dans les dé*

duGtioM hi8torii|ues pour q^Ml puisse conoerair

Htainteâaôt sans difficulté quelle profonde illusioti

pitis Se irepréâenter. I^a demi-révotu^ioti de l'An* ^tek*re fut pour ce pays uot avance el un Inetê* &it qui aujourd'hui Tarnèrc H lui nait singulière^» meilti Pendant celle halte le ecntinent a marché ; et quand l'heure des révolutions y sonna, il était bien plus dégagé des entraves du moyen^âge que TAngleterre au moment de sa rénovation préma*lunée et imparfeite. Dans l'empire britannique le système oonstitutionnel est encore tout théolo^ qile^ tout féodal^ tout monarchique. A la véritéi mir le eontinent^ et notamment en France, il fut beaucoup moina théologtque, féodal, monarelilA qm* Mùb que sont ces atténuations? le régtaie pàaséesl abnqlumeut condiimné.à périr ; le système eooetitutîdim^^ ne£uiatit que le modifier, neei qta'ttae transitioii plue kmgue en ArnglMeiiie , pluA courte sur le continent. Les exigences spiritueHei et temf9féU«i de l'at enîr ne Qomp«prtent rie» de

pareil. Âipoîttiirirn'est pa6 renouveler. Eo raison de cette instabilité du syHème constitutionnel parnû nous, le maniement en a été généralement vernis à des avocats, à des littérateurs , à des rhé* teurs, k des si^histés. 11 fallait que la sitwtioa fttjt bien peu rationnelle pour avoir des organes aussi peu cousirtants. Sans doute, il y eut ua m(h meut où cette fonction leur échut légitimement ; mais peut-être la postérité s'étunnera«t*^Ile qu'une telle confiance ait été prolongée tant au-delà de rintervalle où elle était justifiable.

Entre le temps présent et celui où les chefe industriels arriveront au pouvoir ^t un interrègne inévitable ; car, ni Tobstacle qui les en sépare n'est encore suffisamment aplani, ni eux-mém^s n'ont subi la préparation intellectuelle et morale qui doit les en rendre dignes. Cet interrègne^ j'en signalerai dans un des articles subséquents les conditions. lbfi^ indépendanmient de cette objection ainsi éo%rtée, peut-être quelqu'un craindra-t-îl que, le pouvoir étmit remis aux industriels, on ne tombe dans un matérialisme dégradant. On y tqmberait cif taineo^nt, et le soin des plus girossiers intérêts menacerait d'absorber l'existence, si l'ordre nouveau no renfermait pas le vrai corr^tif , à savoir «a pouvoir spirituel distinct, une ééucation populaire , la culture scientifiqfue et la cuUure eslb^ tique.

Les ehefe iaduatràels, ayant ainsi reçateptuvoir.

DE LA PHIiOftaNilB POSITIVE. H

et , par connéquMt, la richesse , auront en retopr un grand labeur , une grande charge. Il leur &odra administrer Tindustrie de manière que le prolétaire ait le travail assuré, que Tenfant du prolétaire ne smtassugétiqu*à Tapprentissage , et que la femme

du prolétaii*e puisse rester dans son ménage. Phis ils s'approcheront de ces conditicMis, plus leur gouvernement sera respecté et aimé ; plus ils s*eD écarteront, pl*js les remontrances du pouvoir spirituel et Topiiiton populaire s'élève^» roDt pour les redresser.

En résumé , sous le régime païen , le prolétaire est esclave; sous le régime catholico^féodal , il est sert; soQslerégkiae révolutioiin%ire, il est affran«> €fà, maissans culture intellectuelle et sans sécurité matérielie; sous le régime positif , il a Téducation eomf^te et le travail garanti.

kWMknm

Les deoi mote péuaia <)iuici ia titra île ee oiiapit^ Tout été afin ^ prémunir dès Fabond le leetnif contre toute méprise , et ne pas lui laisser (traira m} în^taDt qu'il paurrait s^'agir de la restaumlioD ténébreuse d'idées suroalurelles. Vm estauaiaBi il appartient au jpeuple de ^aI^|qutté qui eut m plus haut degré le sentiiiieqt de la eobésiaa ao^ pi^Ie ; et, taqdia que le HWt grpe eorreipeodaiit n'exprime que Tadg^tiop 498 diaux. Je inoUel^ exprime la liaison des hommes autour d'un centre commun. L'autre est moderne; il signifie h conception abstraite de la grandieur et de la beauté collectives , mais relies, et, à ce titre, détermine une religion qui ne peut pins s'adresser aux êtres suruaturels supposés par les hommes passés, et vainement cherchés par les hommes modernes.

En effet, tout le travail de la science a eu pour résultat de démontrer que nulle part il n'y a place pMr l'intervention des dieux d'aucune théologie.

(1) Natfanal, 10 septembre 1849.

A }a v^f lié, \m hiilaîre» rapporteut un gm^ i«Qr bre de ÊiUs pneryeiliôpx où }a puissance diriw preqd nu porp» , agit drrectameiit cit se roaniffalAf l^^is la pratique histoplquea fraj#é d'un douid gé» p^r;^ tout^ ces relatioQ^, en montrant qfm Im UQ^ n^vaîept aqcupe dul^ienticHé , et qu9 ceU^f qui étaient authentiques ne devaient leur caraptôfS wrpatord qu'ans^ cxoysînce^ 4ep hoipioe^ d'a)r^. De 1^ ^orte, le miracle s'eat trouvé ep déoMMMi (îpnqdèief in)pos8ib)e à qooatrer dnns le préaeut^ ipipp^îbje à démontrer dans le pf^éi \\ u a pliv eœp^ehé de Yojr le monde tel q^'^^ est, p'aft^- dire une trame iippénétrable de causes et d^efleta^ à laquelle l'esprit ne peut eoncevoir ni commeur cernent» ni fia. Or, qui ne comprend que lamîraclf est la seule preuve positive de l'existence des étrep sunu^Ms, et que les preuves dites métaphysif- qu6§ ne peuvent, à cet ^rd, valoir le moindre téipoigni^ie? Cest de la sorte que la racine- dop

croyances théo}ogiques s est des^ohée §t s^ dfi-
§èche de plus en phis dans la conscience modw^iMI-
|1 en «st de m^me ^^Topinion concernant |a
perpétuité des individus ^près la mort, Cet|e
opinion^ quels que soient les préjugés ordinaints
là^dessuSt ne fait point partie intégrante de Tidée
feliglense. I) suffit de rappeler qu'une feide de
peuples sauvages n^ont aucune notioa «ir l'im-
iMortalité dea âmet ; qu'avauè Tère ofcrétiaime une

partie des Juife i^ejetlit positivesteet cette doc

m APPLICATION

feÎM, el qo*aujoar«rtn]i encore fhfmBense rcKgion ilu bouddhisme en e»t dépourvue. Celte croyance, qtft pouvait être vraie, ne s^est pas trouvée telle; ta science n a pu constater un fait quelconque do vie après la mort ; -et aussi, comme un étang qui n^est plus alimenté, Fopinion de la perpétuité individuelle baisse pH)gressivement.

Tel est le résiihat de la longue critique que la BCiesce a exercée, dès Torigine , sur le tbéok>gisme, résultat ni cLerché, ni prévu, ni voulu, et ^i , se réalisant ainsi, est le jugement même de

Itiittoire. Mais, à son tour^ la critique, si elle veut être du dix-neuvième siècle et non plus du dix-huitième , ne doit pas être négative. En d'autres termes , la révolution (car c'est toujours de la révolution qu'il s'agît) , doit , ici comme ailleurs, passer à une action positive ,* si elle entend résoudre le problème social qui est posé. La longue anarchie qui signala en Grèce et à Kone la décaémce de Tordre antique , ne se termina , malgré de stériles efforts de restauration, que quand une doctrine meilleure, le chri^ianisme^ se mit à la phice de ce qui s'en allait. Autrement, la dissolution du paganisme aurait indéfiniment duré; et dans la crainte que le toit ne s'effondrât sur les tèaUtants du logis, on aurait incessamment étayé et entrtMDu la ruine.

R^>tfeaon8 donc,*6ur ce tar^in 6ficore, la mêtbode kistOMq«e , la méthode de filiation , la^eeiile

qui îtti|iire «ne pfeiae ooufianee qiiftod il s'agkde choses sociologiques* C'est elle qui oous a fisuini la hiérai'Ghic àe^ scii^nceseileursystématisatm eu uDe aeuk grande smnee ou phil-Mophie posik tive;. c'est elle qui nouaaiodîqyé la création du poqvoiir spirituel œodeme ; c'est elle qui nous a tMcé les linéaments de réduoatioii populaire; c'est elle qui nous a signalé les cond-Mons auxquelles les prcAétaires devront leur ascension : c'est die ^ nous a montré la guenre s'éleignaat, liodustrie prépondérante et la nature du nouveau pouvoir tMiporeJ; c'est elle aussi qui nous édaireiyi 9it$t Yiàésà qui doit réunir les homnes en une ooaiœumm aujourdhtti virtaellement détruite, soit que Top considère les sectes qui se partagent rancienne et vénéraUe doctrine, soit que Ton songe aux inextiagvîbles révoltes éb l'esprit scientffique contre toute doctrine tbéologique. Voltaire a dit se-

lon k véritable pinsée de son temps, et en finissant, de la façon ki plus singulière, mais la plus natuidle au <bx-huitièn» siècle, le caractère de MahoDitt:

Il faut un nouveau culte , il faut de nouveaux fers , 11 faut un nouveau Dieu pour Taveugîe univers.

L'univers alors n'^it pas aveiqjie; car à la notion d'uM multitude-incohérente de dieux , il pcéféra la notion relativement bmi plus satimmetle d'un Dieu unique. Aujourd^ii l'univers est encore moins avengie ; et il ne se laissera toucher que

ET «De i^atité Méfllê, m ^1 ¥ieiiiimt se I <jbates, les Inqaiétiides, les dAchiremente, les réhellieiis suscitées pur ie progrès incessant de» Botioûs positives en des consciences théologiqaes.

Tout au contraire du tofs oélèbre et si ntfhrement métaphysique de Voltaire (1), il fcttt ^re t si cette réalité idéale n'existait pas, on né paumnt IMnTenter . Bn eflel, elle est au fond de tootes les eeneeptions religieuses, depuis les plus radime»tâlres JQsqtt*auK plus compliquées. Au débot, kfi derétablissementsponlanédufétlehtdme, Tboiiini^ iupposa, dans tous les êtres quMl adorait^ dêt «••• lon^s semblables à4a sienne. Son intelligence MX alors trop dénuée pour qu'il Imaginât autre chose. Les notions ri)straites Iqi étaient étrangères ; et s'il ne pouvait nftttre rhumanité nulle part , da meinsfl mit l'homme edtout et partout, Ge ftit enoore Thomme qui peupla toutes les localités célestes quand, du fétichisme, on passa au pol]^ théisme; mais le progrès accompli ne permettait plus d'insérer grossièrement des volontés buaisaqes dans tous les êtres naturels ; rabstractio» avait commencé à na|tre çp l'esprit humain, et, avec elle , Hdé^K 4^ i Içs dieux des dlfféreates mythologies allèrent se dépouillant davan-

tage du fétichisme moosirfieax et d'un naturalisme plua du mqins raffiner, jusqti^aux images splendidea q«e oféalegénie d^s Grecs, fii, ce qui est impossible, le • *

(i) Si Dlea n%ii$toit pm, il faudr^t l^v^ter.

DE LA PHILOSOran POSITIVE. M

fiMelMme ou le pel;lh4i8me, ayant éné, ae wit en préaeiiee de la acienoe qui ae aevalt néaiH moins développée, ou, ce qui est équivalent, al on voujiail apprécier les fétiehismea ou les polytkéis- ! verses populatlena,

1 } fijt^ eelle in dix-

hristianlaaM ,' lierait

érentes à de tellea

it tout d'un même

^e, comme est eelte

de la philosophie positive à Tégard de toutes les

religions, indiquera, sans aucune concession pour

i'erreor, le noyau de réalité que renferment de

telles conceptions, et refflcacité sociale qu'elles

oomportèrent.

Les tfaéocinties antiques ftirent , à une époque où certainement pointèrent des gerqies de déca» denee, agitées par une élaboration métapbysiqq^ que nous ne connaissons que par ses effets, el qui se manifesta par l'œuvre de Moïse en Egypte , âê Ko-

reastre en Perse, de Bouddha dans Thide. il ne d^it iêi être question que de celle de Molsa. Nul ne méconnaîtra la prééminence de cette cpéàtton re» ligleuse $uv le régime précédent ; nul ne méconnati* tra, non plus, les caractères anthropomorphiques qui y sont de toute part etnpreints. Mais Jéhovak est un dieu qui sort des entrailtes du polythéisme , il lui manque ce qui, dans le langage théologique d'un temps postérieur, a été, avec tant de justesse.

W AM^LiCATlOII

noonoé midhtiofl; Ses adorateurs n'ont pai» «i* oore conscience de tout ce qu'il y a d'humanité duns Tobjet de leur culte.

GMte vue est bien plus précise dans la religion iflWEDédiatemeut subséquente. Les besoins intelleetuàs et morauft du milieu où elle se développait complétèrent Taotique conception de Moïse. Ici la ^' divinité revêt la nature humaine, de s(M>te que cette

communication fait partie essentielle de la foi nw* velk. La critique du dix-huitième siècle, frappée uniquemœt des traits mythologiques et léguai* res , réprouva le tout ; mais la critique du &• newième siècle ne manqua pas de faire le trigâgeet de relever ce qu'il y avait d'éternellement vrai dans ce fond traditionnel, c Placés dans un individu, dans un dieu*homme, dit Strauss en sa Vie de Jésus {U 2, p J 762), les propriétés et les fouctio&s ^ue 1 Église attribue au Christ, se contredisent; dles concordent dans l'idée de l'espèce. L'hm:nanité est la réunion des deux natures , le dieu fait lM)nime, c'est-à-dire l'esprit infini qui s'est aliéné lui-même jusqu'à la nature finie, et Tesprit fini qui ae souvient de

son infinité. Elle est l'enfant de la mèfe visible et du père invisible, de l'esprit et de k nature. EUe est celui qui fait des miracles ; car, ^s le cours de l'histoire humaine , l'esprit maîtrise de pliiA en plus complètement la nature au ijiebors de l'homme, et celle-ci, en face de lui, descend au râle de matière inerte sur laquelle son

DE hJL PHU42t>SOPHIE POSITIVE. 95

actiyité s*exet*ce. Ëile est Timpeccable, car la

marche de son développement est irréprochible ;

la souillure ne s'attache jamais qu'à TindiTidu, et

B'atteint ni Tespèce ni son histoire. Ëile est celui

te et monte au ciel; car pour

laturalité procède une vie spi-

lus haute, et du rejet du fioi

esprit individuel, national et

son unité avec Tesprit infini

du ciel. >

Maigre sa teinte métaphysique et paothéistique» ce morceau détermine exactement combien la religion primitive s'était perfectionoée et quel progrès y avait fait Tidée de l'humanité. Ainsi sent allées les choses : l'homme a commencé par pté* ter ce qu'il sentait eu lui, iatelligence et volonté, aux êtres de la nature ; puis il a idéalisé Thomme; enfin l'humanité dle-^méme est entrée dans la conception religieuse. Et comment en aurait-il pu être au-

trement? Les êtres surnaturels, quekscience a si longtemps cherchés vainement, ne se sont pas offeris davantage aux mortels des premiers âges. Mais ce qui s'eat constamment offert à eux, c'est le sentiment de leur propre nature. liiils ont puisé; et à mesure que ce sentiment se généralisait et s'épurait, des types religieux plus parfaits apparaissaient dans le monde. Les religions sont la mesure du progrès des choses.

Conduits de la sorte jusqu'au temps présent par

M APmilfiAtTIOfi

Ift flUatioii historique , il ne nous reste jrius qu^i fiii^etdemmcnt ce qui a été iosciemment fiiil par ilos aWiat, à retirer tes derniers voiles, et à preti'^ drè déterminément l'humanité pour idéal de Dos penaées « pour centre de nos affections, poar but de notre activité et de nos services, pour ol^et éB moé ttteê. Et ici un contraste se présente s le ira* tail iiiéia|4iysique moderne aboutit sous nos yeux^ 90tt au panthéisme, soit au déisme, soit à Và^ théisme. Le panthéisme, s'il pouvait jamais âoqué» rir q(]elq\)è consistance et sortir du vague où Uû'a pîefi de réeU tomberait dans une sorte de fê^ ohismè, sans aucune des compensations qui ap^ peptenaiefit à ce régime antique. Le déisme reeule vers Jéhovah ou vers Âlloh, et cela sans prophète^ sans culte, sans rien m un mot de ce qui fit le rôle social <te ces religions. Enfin l'athéisme, qui spé* cttle sur la nature ^ sur les atomes , sur les causes et l'oiîg ne du moi^e^ n'est qu'uue forn^ de thé* ologismev moins rationnelle que ranoienne» puis» qu'il ipétend traiter les mâmes problécœeë , sans y appliquer le seule mode que ces problèmes eptu» portent, à savoir la mippositionde i»loutés et d'iil« telligeuces analogues à la volonté et àrintelligeiiM humaine. Le plus fi^me précepte dek pfailosophit positive

est d'abandonner tctttie recherche sur h (mnmem^aient et la fin des choses, redberolieaiseuse, puisque impossible, et qui, boaoe ^oui* l'eu^ iftuce du feare humaio, est indigne de ioa âge adulte.

A cet àg«, k6 voiles et lei tymbolas ne mn« yitenent pas. Or, il u'y a qu'une existeoei à la fieis rédle et idéale oomme lîiumanité y qui « aatas vttk et sans symbole ^ ptmse oependant toudier U» cœuva^ ilkimiDer lea esprits et commander «OM te aerriees. Sans doute c'est par laroie ratîMa'» lUte que commence cette nouvelle oréatioû^ non pas théologique, mais. religieuse. Bien loin d'y vair uti empêchement, on doit y voir une condition eaeeatielle de succès, une condition^ sana luqueUe rien ne pourrait se &ire« Penser le Contraire, c'eal se laisser tromper par l'état actuel dès reUgiona^ çii, en effet , se soutiennent aujounl'bui pair le cAté affectif. Mais, pour connaître ce qu'il en est, quittons la décadence présente^ et remontons nul causes primitives qui les firent réussir» Ce fitt le rationalisme qui fraya la voie au christianiaine

dana le monde païen» Autrement, quelle prise au**

ait eue la nouvelle foi sur les hommes ? Le paga^

nisme avait ses éh'es surnatui*eb, ses âmes qui i»ur*

vivaient après la mort , son paradia et son eiaSet%

Bien plus, ce dut être une rude épreuve et un dé*

chirement bien douloureux pom* la conscience

païenne , de quitter cette croyance qui lui offi'ait

des dieux partout présentai qui peup^t le ciel»

les airs, les bois, les montagnes et jusqu'au foyer

domeetique de divinités Êunilièces « et mettait in*

cessammeut Thomme en contact avec les objets de

son adoration ; mais le côté fatiottJiâle l'empot^ta;

le polythéisme était discrédité dàm toutes les iutettigwees ; et comme, ainsi que je l'ai dit, il n'y a pa» de piogrès intëlectttel qui ne s'accompagne en définitive d'un progrès moral, ic chmtianisme ne pouvant ^s être supérieur au paganisme intol* leetuellen^nt, sans l'être mollement, les grancb bienfaits qu'il apportait aux hommes, achevèrent sa consolidation définitive.

Toujours donc le rationalisme précède et fonde. Lui seul subjugue l'esprit, dont l'insurrection formidable brisa le ^^nisme et brise présentement le^christianisnie. Or, devant l'idéal nouveau qui se £miie, il n^est plus d^insurrection pareille à redouter ; car le connaître e^ le but suprême de toute k science. Cet idéal , perpétuellement modifiable et mobile, obéit à des loi^ mathéma-

tiques, astaMHiomiques , physiques, chimiques, biologiques, sociologiques. Pour le comprendre, il iàut explor^lemiiieuoùrhomtee est placé et l'homme lui-même. Il faut étudier les nombres et les formes. il fiiut plonger le regard dans l'immensité et se représenter la terre , frêle esquif, navigant dans les espaces infinis sous la conduite de son soleil, lui-mtoie lancé daàs une course sans fin. Tl faut déterminer ees forces immanentes à la matière qui la rendent pesante, chaude, lumineuse, électrique, magnétique,, sonore. Il faut suivre d'un (Bit patient l'échange moléculaire qui composé et décompose sans relèche4ee agrégats naturels. H feut,

4e la efaÂmie inanimée» jfmsùv h It étàoAd anifnée^ €t ttaoer les conditions dhistnielurè et de dérdop^ peinent de la vie indiridtiellei Enin , arriirant^ ^ur ecraronnement de toutes nos spéculatibns

B , il fimt enivre dans le

[a eroissance des wciâlég^

9 et la formation de l'idée

esure que toQt s'aœélibre

autour de nette et au dedand de nous. Ce seul ta^

bleau suffit peur constater oombien l'idéal neuiPeaii

l'emporte sur Tuncien. Que Vm compare la stéri-'

llté des notions vagues et conti-adictoires que

suggèrent les êtres tliéologiqties avec la fécondité

4e8 notionb positives que isuggère i'humlinitéi et

Ton aurd mesuré exaotement Tintervalle qu{séjpiite

le régime tbéologiqne du régime positif.

A une si profonde satis&ction intellectuelle est Uée une non moins profonde satisfaction du ocBur^ Ce n est pas en Vain que dans les hommes qui sont r^trés dans les ombres éteraelles nous voyons des iKieux et des pères ; ce n'est pas en tain q^ dnna les hommes qui jouissent avec nous de notre eoitamnn eoieil nous voyons des frères et des eom* pagnons de labeur ; ce n'est pas en tain que dails les hommes qfui naissent et naîtront noUt(voytins noÊ enfiuits et la plus chère partie de nous mé*- AéBi Plus rhomme vit au dehors de son égoitme^ ylf ail Bfnsent Maéliof é et heureux. Ccst un iudi^ii> Ue bonlsienr ^e d'avoir de ees altections îdéalos

ef désintéressées. Si la patrie a in^ré tant et de m touchants dévouements , que ne fera pas Thu^ manité, patrie universelle?

Et, à vrai dire, qu'ai-je besoin de m^to'e au futur, et de renvoyer à Ta venir ce qui déjk éclate de toute part sous nos yeux ? Qu'est-ce, aujourd'hui, dans toute l'Europe, que le dévouement à la République, sinon le dévouement à Fhunmnité.^ Et oà manquent les persécutions pour éprouver la foi noc^elle? Ces nobles jeunes gens éd la l^ion de Vienne, pqpr qui soat-ils morts? Ces braves Aliemauds que leurs princes fusillent de sang-froid , pour qui reçoivent ils ces balles royales? Ces généreux Italiens qui tombent sous le plomb autrichien, 4)0ur qui s'exposent-ils aux coups des boui^ reaux? Pour qui, en tout lieu, brave-t-on

la prison, l'exil et la perte des biens? N'est-ce pas pour que la République triomphe en Occident? Et sous ee mot de République, que se cache*t-il, sinon un perfectionnement de l'humanité devenant plus lihi*e, plus morale, plus grande, plus heureuse? N'est-ce pas la servir énergiquement ? Et, pour la servir ainsi, ne faut-il pas que le cœur s^it profondément touché?

Là où le sentiment a déjà tant d)activité et de puissance ; là où la raison scientifique a commencé par jeter tant de lumière ; là, sous ce concours à la fbis spontané et indispensable, il i^ manquera pas deseformerdes habitudessociales qui consacreront ce qui est déjs^ consacré par l'esprit et par le cœur.

DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE. i)9

Culture morale ^ scleiiilfliitte, ciitkëtl^ue et industrielle (1).

Avant tf exposer les conséquences que comporte l'extension, aujourd'hui manifeste, de la crise révolutionnaire à toute l'Europe , et les mesures transitoires que suggère la claire apperception du but final, relouruous-nous un moment pour considérer l'ensemble du régime futur ou positif, et apprécier les influences qui lui appartiennent.

l-a morale, dans son ascension historique, doit sa culture individuelle au paganisme , sa culture domestique au christianisme ; elle devra sa culture sociale à la philosophie positive. Je me plais à mettre en évidence les nécessites les moins apparentes qui déterminent le développement général; mais, de fait, un tel et si précieux attribut n'est inhérent à la philosophie positive qu^en vertu même du jugement qu'elle porte sur tout le passé. Si, comme le christianisme, elle damnait les idolâtres; si, comme la philosophie critique, elle

(1) mtional^ 17 septembre i8/i9.

répudiait le christianisme pour contracter je ne sais quelle alliance avec le paganisme, elle deviendrait , ainsi que toutes ces sectes, particulière et exclusive, et la morale ne pourrait pas faire, audelà du point chrétien , un progrès qui la fonde et Torganise. Mais, comme la philosophie positive réconcilie toutes ces discordances religieuses, philosophiques, politiques, la notion de l'humanité sort pleine, entière, efficace, et, avec elle, une nioralt in'évocablement dirigée vei*8 le grand idéal que nous perfectionnons à mesure qu*il nous perfectionne.

L'agent essentiel de la rénovation estréducatimi positive telle qu'elle a été définie. Là est la meilleure égalité; et, en même temps qu'elle eet la meilleure , elle est aussi la seule qu'il soit possible d atteindre et de fonder. On se trompe quand on recherche l'égalité matérielle : celle-ci est en contradiction insurmçntable avec les inégalités naturelles des individus. On ne se trompie pas quand on recherche l'égalité d'éducation ; cellê-oi e§t en concordance avec les besoins essentiels du monde moderne et Tunique moyen d'y satis&îrf . Les chrétiens avaient pleinement raison en théorie, comme ils l'ont eu en fait contre les Juifs , quttiâ, au lieu d'un messie temporel et conquérant les royaumes, ils ont cru un messie spirituel et réformant les cœurs. L'éducation positive , abreuvant chacun aux mêmes sources, établit entre les supé-

rieurs et les inférieurs temporels une inestimable égalité.

C'est la plus démooratique des conditions so- ' dftles y et , partant , k plus morale. Il est diflBeile aujourd'hui de se feire une idée suffisante de la puissance que prendra l'opinion publique

quand elle sei*a ainsi appuyée sur uneéducatîon commune. Les tendances convergentes d'une telle opinion, le nombre immense des échos qu'elle trouvera, les délinquants eux-mêmes rendant en leur for intét*leur un secret hommage aux règles soos lesquefe ils auront été élevés , tout agira avec inteu* site pour comprimer les rebellions de l'intérêt individuel et rendre prévalente la légitimité de r^ntéfét générai. Moins que dans tout autre régime les égarements seront à craindre soit en raison de la supériorité des notions qui constituent l'éducation positive , soit en raison de la prépondérance donnée par le régime positif à l'élément populaire. Le peuple j au sens restreint que comporte l'ambiguité 9 heureuse en ceci , du mot français , est le plus sûr gardien des sentiments désintéressés au sein du peuple pris dans le sens général. Où, dans les grandes crises, trouve-t-on ces entraînements irrésistibles , sinon dans les multitudes qui vont de gatté de cœur et sans arrière pen^e là où la religion , kl pairie, la République 1^ appellent? Quiconqpie voudra réfléchir à la situation des classes populaii*^ compf*endra comment le dévouement et la géué-^

rosité y surgissent plus naturellement que partout ailleurs, et, du même coup, verra comment Tédui^tion positive, les améliorant à k fois et les disciplinant, fera de leur tribunal un tribunal redouté par toupies justiciables de l'opinioiK Les lumières et le nombre ! Que l'on calcule les efTets de cette combinaison ! La morale est ainsi remise en farde à ceux-là mêmes qui ont la plus naturelle vofenté comme l'intérêt le plus direct à ce qu'elle soit soigneusement et conservée et développée»

De même nature est la rénovation qu'éprouve l'autre élément de la force morale, l'élém^t féminin. La connexion est nécessaire

, et déjà des historiens sagaces ont reconnu que la condition des femmes est, chez les diverses populations humaines, la mesure du progrès social. Ici, une éducation meilleure, et surtout une éducation dont les bases sont communes avec celle des hommes , de sorte qu'on ne verra plus ce dissentiment si ordinaire aujourd'hui et si pernicieux , l'homme méprisant ce que la femme adore ; le côté affectif mis au-dessus du côté intellectuel , le cœur audessus de Ye$;prït, la sociabilité au-dessus de la personnalité, ce qui est si pleinement et si heureusement conforme à la nature féminine ; raffectioii devenant la grande affaire d^une société où rifcimnnité est Tidédl, et tendant toujours à subordonner comme des serviteurs l'intelligence qui consfa*uit les théories et l'activité pratique qui les

«M^lique ; lad éléganeet délicates , si précieuses à k vie féfiHnine, pénltraut de toutes parts dans le prolétariat ; des habitudes de sociabilité charmaate^ qid n'oat jusqu'à présent été qu'une exception, s'étendant aux plus humbles conditions et y ap* portant une chaleur et une lumière qui n'y avaient janaais para; tellas sont les légitimes conséquences qu'eatralae avec soi l'établissement du régiaie positif.

ScNis cette influence , il se formera, si je puis aiwi parfer, une opinion publique féminine ; c'est* à*<ire que , sans soi*tir de la vie de la famille el fout en restant fidèle à leur vocation , les femmoi auront une part considérable dans la diroctbn des Sttitimœts et des mœurs. Aujourd'hui toute k machine soeiaie est eu dissolution : les fimumaj par le côté affectif, sont retenues aux institutiqas éa passé ; les homnaes, par le c6té intellectuel, smI «itralnés vers les entreprises révolutionnaires^ Mais quand le cceur et

l'esprit seront réconciliés; les femmes reprendront , au nom de la sociabilité nmiveUe, un empire si amoindri par l'anarchie actuelle ; et avec plus de généralité , partant, avec |ilus de force, on verra refleurir ces sentiments dt lendvesae et de vénération qui , dans l'âge oheva'^ leresque, ne fiirent jamais Tapanage que Himt ekase très restreinte.

Àimi, tom l'ordre posittf, la morale , premier besoki des sociétés, aura pour gardiens et pouf

loi KmMknm

m^fmas ce qa^il y a de plus géttérei» êl àb jkn^ diflkilèrêkté et oe qu'il y a ée plus tmite et de piM aIRietif. Devenir meillem par l^buaiMHé> et Vf itireà DOsdespeDdants unehumaDÎt^ iteilbuàti e^^i réCersel va-^t-rieut de notre déyel^mMBieiit a»faL

Vmm ressortir ce que le r^kne pcMMf vaoANi pwr b seiende, paraîtra peu nécessaire, puisqu'on aurait pu , à ravance, craindre qu'elle n'y prit use taop grande plaoe> si tout d'aboixl sa sntwediaailoD légitime au point de vue social, q'eûté lirtauMni élablb. liais ce premier apperçu, il huA le pi^iier. ItemaiMlez à un géomètre, méttie émiaeat^ quel est rabootissant de la scimce qu'il eultiiit i il sa SÉutfi que répondre ; pour lui elle est isolfe ; et ai, par la nature de son esprit, il porte quelque peu le BSgattl àu-»delà de Tborixon éti*ait qui le borné , i| Saiaipra d'introduire dans \fis sciences supérieqiM la méthode dç la sienne; ce qui conduira aux plus Inereyablàs conséquevees. Au lieu du géopiètre, emuidérez le biologiste; celui^i , à la vérité, est> par sa science même, placé à un point de raeplM ki^ et plus compréheosif ; mais , d'une part., il winque de k base mathématiqDe,

^^strodonique^ f^ysique^ cbimique, qui soutient tout aotsa savmr paAif, el, d'autre part, eaa\msk. le géenèteei il est naturellement disposé à impoiîter dans là s e i ^iee Ml^éiîeure m sodokpe, les métboét^ qui lui féw^issent dans la sieoue. C'est cette p^rpéttieUe

DE tk PHlLÔMflrtt ^OSITITK. i^

ui^HFpatioB iM BcimieêB iofé^ieiipeft sup les supé«*

rieures , que M. GomM, avec sa profondeur ordi^

naiM) a nettement câractéHséa , quand il a toulu

86 Mtidre eompte^ d# ee qu^impliquait le nepradie

de matérialisme adressé oommunément et josl^

fiieni à la culture actuelle des soien^es. Au reste,

FfneiAiéreBeè et le réMéoifsement qpe je sfgtiaki

sepiis cette ferme se retrouvent claireiiient abusée

dbtiB k constitution même des corps scientifiques.

L^Âeadémiedes sciences est cornposée d'éMment»

alMi#loin^ hétérogènes; les biologistes stml

ét«a«gers k la géométrie ; les géomètres à la bîo r

logie. En un WMt, les seiences inerganiques et laa

soMiees (NPganiques s'j ragirdeia fane s^ i^mh

p^enflre et s'y parlent sans s'écouter. Bien plus, dsBs

Figiiofanee nécessaire eà Ton était de la vraif^

hiérarchie, ignorance du reste qui eommeneeè

etssetf d^dtre exeusable» on est allé placer dans une

autreacadémie, lessei^iees hkteriquQs etsoeiatos ;

coiiunq s^il était possible dp eonnattre les lois de

la yie coUactive, sans connaître les lois de la tie

înâivîduelle, et celles^i à I^ur tour sons eonnattre

lea Idis du monde inorganique. Afisei là, <|atis leur

i»«|(ei9)eiit métupbyaique* ell^s «'ngit^pt «t^r^U^*

DM^t. ii'icadémie des goieno^s «'«pQÎpt 4^ télé ;

rAet«iéaiie *m wm«^ politiques n'f ppîiH ûfn

le premitr service qm rend je régiip« pmtH^ fistd'Mlirlai^obésîmi là où dpmine nnisob^cmc^.

106 kPMMkJWS

Celte tète qui manque à VkeaMaàe 4es sci oaqpf . et à laquelle toutes les scieaeeft UiféiieBres doÎT^il aboutir est k socMogie. Ce corps qai nanqoe -à Tautre Académie est le systèflie des cinq sciences iol^rieures (mathématique, astronomie, physique» chimie, biologie), système sans lequel la scienœ politique ne peut être qu'un vain exereiee de métaphysique ou une érudition sans guide et sfltfis Imnière, amassant des matériaux dont elle ne sait ni la vsdeur ni 1 emploi. Mais quand la grande et d^oitive conception de la philosofdiie positire est accomplie, alors un jour nouveau se lève; les enclMilnements naturels se mentr^it

évid^its ; la soeioiogie ne peut se pass^ des sdences qui la préeèi^it et qui ne sont que des échelons; et si quelques-uns veulent s'arrêter, comme on a Êdt jusqu'à ce jour par nécessité, à Tun des degrés inférieurs , il &ut laisser à des esprits enfants une occupation qui fiit en effet cdle de Ten&nce des sociétés, La vérité est que, grâce au régime positif, il n'y a qu'une science et qu'une éducation.

Le second service, c'est de atéer l'histoire scientifique. Jusque là, qu'ont pu être les prétendues histoires des sciences, sinon une collection laborieuse de faits, qui maintenant atteiid la véri* table clitiq^e? Mais du moment que Von aperçoit la science comme un grand fleuve dont les sciences particulières sont les affluents , on tient toute la liaison des choses et des idées. On ecmiprend

pourquoi, en biologie, les anciens ne sont jamais, allés au-delà des notions statiques ou^oatooiiques, demeurant toujours incapables de passe^aux notions dynamiques; c'est qu'il leur manquait une science intermédiaire, la chimie. On comprend pourquoi la sociolo^ ne devait surgir que vers notre temps ; car ce fut seuleméit alors que la biologie prit une constitution définitive. La philosophie positive est un sommet élevé d^où l'on découvre tout le pays |»reouru , les accidents du terrain , le tracé d^ routes, la voie des cours d'eau. Mieux que persqfme peut-être j'ai pu me rendre compte du service rendu, quand, m'étant approprié cette pbilosoj^e, et l'appliquant à des études qui m'avaient occupé tant d'années, je les vis prendre, sous cette lumière nouvelle, une lucidité qui leur manquait, et, partant, susciter en mon esprit un bien plus vif intérêt.

Enfin, le troisième service, c^est, en créant un système, de donner un but. Aujourd'hui que l'esprit de détail, qui a si heureu-

sement fondé les sciences particulières, s'est épuisé et devient même rétrograde, on n'a plus aucun moyen de diriger ni de juger les travaux. Les plus futiles vont de pair av9C les plus importants; et si un tel état, purement préUmin$ire et préparatoire, pouvait s'installer, on ne tarderait pas à voir le régime scientifique , tomber eu une déchéance analogue à celle du régime théologique et les sciences devenir

l6i AP^LICATIAN

itte Mttt d'âreaue exploité par les adeptes et juste* nmit smpeet aux bons esprits. A une époque toute réeeote 6ii a fiiit de Part pour Vatt ; ayéc quel profit ? le résultat est lii pour ea témoigner. Au* jourd'hui on fait de la science pour la science, stérile exercice, dont le public, favorablement' prévenu par de glorieux et réèénts services , et d'ailleurs juge meore peu compétent, apfM^ciera bientôt sévèrement la vanité. La science, si elle était condamnée à n'avoir que cette destination que j'appellerai égoïste , s'aflaisserait sur ellemême, ne recrutant pour la servir que desintelligeiiees subalternes. Si , dans les temps précédents et sous son régime préliminaire, elle a eu de si glorieux adorateurs, c'est que, instinctivement, les jijfénies éminents qui s'y dévouaient sentaient la grandeur sociale de leur mission. Aujourd'hui cette mission expire si elle n'est renouvelée. Mais, par un progrès qui ne pouvait pas longtemps nmquer, la philosophie positive > organisant l'anarchie scientifique, donne un ralliement à tout ce qui se dispersait, une tête et un cœur à tout ce qui n'en avait plus, une vie à tout ce qui se mourait. Ici, eomme daqs le reste, se vérifie cet axiome profond de la nouvelle philosophie : l'eosanble Heul est réel ; les parties, à vraîidire, ne- le sont pas. UsufBt, pour tout rectifier et pour tout animer, de concevoir que

les sciences particulières concourent en une seule science» et. que cette seienee elle-

même a pour objet rhumanité. Elle seule nous appreod les coodkious du inonde, dé la vi& et de la société, les fatalités rigoui^euses ^i, pai^ Ce triple endroit, pèsent sur nous, et les moyens que la com-

ilités nous fournit polir r. Connaître Thumanilé aïeux, et transmettl*e« ité mieux connue, c'est i de la science.

^Sophie positive est uii abondant et plus beau :

un public. L'art païen reste toujours le modèle le plus complet que nous ayons du développement esthétique ; c'est qu'en effet, jusqu'à présent, nul ordre social n'a eu une telle stabilité et n'avait jeté de si profondes racines dans le cœur et dans l'espirit des populations. L'art chrétien, à cet égard, ne lui est pas comparable; à peine avait-il commencé à charmer le monde par d'admirables créations, que le régime catholico-féodal , qui le portait, en proie à une décomposition intestine, perdit graduellement son ascendatit, et que la révolution moderne s'intttva dans les esprits. Au reste , nous avons eu sous nos yeux ufiie miniature de ce qui s'eat passé plus lentement dans ces longues phaaes sociales. Quand, a^lM'ès les premières violences , la Resteuratiôb se fut consolidée et que, à une âpi^ciation superfi^ eielle ^ la l^itimité elk Charte paipreât oencâUèk*

rinconciliable débat entre l'ordre du passé et l'ordre de Tayenir, on vit (tant il faut peu de terre et de soleil !) on vit la restauration de Fart entreprise par des hommes jeunes alors et pleins

du feu le plus beau et des plus heureux talents. Pour quelque chose d'aussi artificiel , peu d'années devaient suffire, et, en effet, peu d'années furent accordées. Le coup de juillet vint tout bouleverser, et il falhrt passer de la serre chaude au plein vent et aux frimats. Chacun se rappelle les doléances éelatant de tout côté sur l'art qui finissait , sur le désarroi et la confusion universelle. Je n'oserai dire que, sous la quasi-légitimité, aucune direction nouvelle ait été essayée; en tout cas, un coup plus grave vint de nouveau dissoudre ce qui avait pu se rallier d'aspirations communes. On a là, comme en raccourci , la représentation de ce qui s'est lentement développé en la succession des phases sociales. L'art païen périt quand le christianisme lui enleva son but et son public ; l'art chrétien périt quand la révolution lui fit éprouver le même sort. La devise de l'art pour l'art est d'expression désespérée de natures artistes qui n'entendent plus l'écho leur ^répondre.

Tout change sous le régime positif, qui apporte à la fois un but et un public , deux choses liées indissolublement. De la nouvelle situation des cœurs et des esprits naît un idéal splendide, rhummité, dont la conception est due à la science,

mais éont la créatkm esthétique est réservée à rimaginatioU. Poésie, musique, peinture, sculpture, architecture puiseront à cette souire cornmuQe« De même que ces divinités droites et immobiles du stjle égyptien n'ont pris un charme inefiable que transformées et animées par le ciseau grec y de même le type immobile et sévère que fournit k philosophie doit recevoir des mains de Vart ces caractères de grandeur sublime et de beauté infinie dont Faction est si puissante pour toucher les hommes et les élever. Les œuvres iront devant des populations toutes prépa-

rées par leur éducation et leurs habitudes à dignement les sentir ; de la sorte s'établira cette réaction salutaire des artistes sur le public, du public sur les artistes, qui est à la fois récompense et jouissance. Idéaliser l'humanité , afin que , cet idéal embellissant notre existence, des types plus par&its et plus expressifs en sui^ssent pour Tâge suivant , telle est l'œuvre inépuissable de l'art.

L'industrie ne prospère pas moins sous le régime positif. Séparation définitive des higénieurs et des savants , aujourd'hui si vicieusement confonéus : extinction définitive du régime militaire ; application de toutes les forces actives à l'exploitation du domaine terrestre; systématisation régulière des différentes branches de cette exploitation; telles sont les conditions qui assurent le progrès indéfini des ressources conmiunes et de l'ordre temporel.

Aimi l'hëmme» preorat pour ràjet de tMtas ses aetititéi morûie , scientifique , e^héti^oe ^ ittdkiatHeilé, rhutnaûité.adiélioi^ indéfisimeat oet idéal, et m èdl itidéfiuimeut amélioré à aoo làur« hes géiiérMi(»flspOÂèebt; Thun^uiité dtird; «t déjà il m t^jrtnii à la pensée de t'uiiir au plus IoUmùéi pdèsé , au plus lointain arenir de oette fanmeme existence, et de confondre arec pMne saliafaotiM une vie individuelle et passagk^ dans cette vi6 eoliëeiivé et permanente.

1» LA FHlLOMlilIE P061TITC. 115

mëpvMmiie •MMeMtole (1).

Le régiaie positif ne porto en soi aucun particularisme qui le fasse Tapanage de quelques situations privil^ées.ll a une destination pleinement universelle , et doit s^étendre progressivement à

toutes les populations du globe terrestre. Si quelques-unes en sont présentement plus voisines que les autres, ce n'est qu une avance, véritable droit d'aînesse qui , bien compris et bien senti, imposera, envers les populations arriérées, des devoirs et suggérera des procédés tout différents delà politique suivie jusqu'à présent par la civilisation à l'égard de la barbarie ou demi-barbarie.

En ceci comme dans tout le reste, le développement instructif de l'histoire a préparé les éléments, et déjà se sont formés , enti*e les populations disséminées sur la terre , des groupes plus ou moins étendus , qui justement ont été incapables d'atteindre à l'universalité, parce que tous ils ont appartenu ou appartiennent encore à des ré- Ci) National^ 24 septembre 1849.

gimes trop peu rationnels. Le plus puissant de ces groupes est celui de l'Europe, avec les vastes ramifications qu'il a jetées en Amérique , en Australie et même en Afriquç, U se compose essentiellement de l'Italie , de la Péninsule ibérique, des îles britanpiques, de la France et de l'Allemagne, qui comprend dans son orbite la Hollande, le Danemarck et la Suède. Sur un plan inférieur se trouvent les peuples slaves avec leur christianisme grec, et ils seraient moins voisins sans le chatnon formé par le peuple polonais , qui expie; par la lâche complicité de l'Europe, le tort d'être le premier entre les siens. Au troisième raiig viennent les nations musulmanes , à qui Mahomet donna dans le monde une si haute place et une si puissante aciîon. Le quatrième échelon est occupé par les innombrables polythéistes de la Haute-Asie , habiles, comme le furent les polythéistes des théocraties primitives, dans une foule d'arts industriels et de métiers , mais inhabiles à franchir , comme les Grecs le franchirent, le seuil des théories

scientifiques. Enfin les fétichistes , dont la plupart sont aujourd'hui confinés dans l'Afrique , nous représentent j quoiqu'à des degrés déjà très divers, l'état meptal et les conceptions rudimentaires de notre enfance sociale. En ce tableau on a l'indication des étapes que parcourront, bien plus rapidement il est vrai , les populations arriérées pour se mettre au niveau des plus avancées ; et

c'est suivant Tordre ainsi tracé que , dans le.cours des deux ou trois siècles qui vont suivre, se feront les ^adjonctions successives. On peut estimer par là comment la civilisation que j'appellerai spontanée, par opposition à la civilisation systématique, qui est l'œuvré de la philosophie positive, a établi tous les degrés de l'ascension commune , et que partout il y a seulement à suivre une évolulidn partout et semblablement commencée .

S'il faut reporter aux Grecs les éléments scientifiques et esthétiques de noire civilisation, c'est aux Romains qu'il faut reporter l'organisation politique du vaste agrégat européen ou occidental. Tu regere imperio populos , a dit le poète latin, contemplant la grandeur de sa nation et le service qu'elle rendait aux populations. La Grèce^ par des victoires qui font encore battre les coeurs, et dont se souviendra la plus lointaine postérité, défendit notre avenir contre l'invasion des théocraties asiatiques. Mais si , même malgré la pointe heureuse d'Alexandre , elle eût eu en même temps à lutter contre les nations barbares qui occupaient une partie de l'Italie, la Gaule , la Bretagne et la Germanie , la stabilité du centre civilisateur restait livrée aux chances les plus périlleuses. Rome se chargea de cet office ; et , par le plus admirable système de conquête dont l'histoire fasse mention, et qui

d'ailleurs ne peut plus avoir d'analogue, soumettant l'Espagne , la Gaule et laBreta-

gne, elle mit sur le bord du Rhin la frontière du monde civilisé , laquelle était naguère sur la mer Adriatique* L'empreinte de Torganisationfut telle» que, même après Tinévitable dissolution, les provinces restèrent romaines d'esprit , et firent passer, au grand profit de TOccident, les envahisseurs dans le giron de la mère commune,

Mais, malgré le succès définitif de cette absorption , la catastrophe qui amena les barbares au cœur de Tempire, et la longue maladie qui s'ensuivit pour le corps social , prouvaient que l'œuvre romaine s'était arrêtée trop tôt , et qu'il était fâcheux que quelque César n'eût pas fait pour la Germanie ce que l'ancien avait fait pour la Gaule. On voit bien maintenant quel était le danger , quand ou se représente le suc(^s des incursions des Normands. Qu'eût-ce été si elles avaient été secondées /comme quelques siècles auparavant, par l'ébranlement de la Germanie ? Un grand roi reprit la tâche imparfaite là où Rome l'avait laissée. Placé dans la Gaule , qui était devenue et qui est restée le*centre normal de l'Occident, Gharlemagne entreprit d'en finir avec la barbarie d'outre- Rhin. Cette fois, le succès fut complet et sans retour ; non-seulement les invasions agressives des Germains cessèrent, ipais eux-mêmes, acquis définitivement à la cause commune de la civilisation, opposèrent un boulevard inexpugnable à une plus lointaine et plus sauvage barbarie. Charles roma-

Bisa les vastes pays de rAUemagoe aotant que Texigeait leur adjonction au mouvement euiopéen ; et dès-lors le corps social, incomparablement le plus puissant qu'il y ait eu en aucun temps , se trouva CMistitué. Ce qu'avait de précaire rétablissement grec entre les barbares de l'Occident et les théocraties de l'Asie , ce qu'avait de précaire même l'empire romain en face des profondeurs inexplorées du septentrion , disparut, et un ascendant in« surmontable fut assuré aux populations de l'Europe ou issues de l'Europe. Tel est le résultat de la politique romaine, menée à son terme par Charlemagne.

Pendant que l'assimilation s'opérait par les armes, par l'administrai ion, par la législation , par les lettres , une autre assimilation plus profonde encore et plus puissante procédait parallèlement. Aux connexions peu étroites du polythéisme, le catholicisme avait substitué l'unité religieuse ; et un chef» représentant de cette unité, siégeait dans l'antique cité de Romulus, devenue la capitale du monde spirituel. Toute la milice sacerdotale prenait là sa règle et sa discipline. Directrice uniforme des consciences, on comprend combien , sous ce régime prolongé pendant des siècles , les liens se resserrèrent entre les peuples occidentaux et les discordances diminuèrent,^ Sans doute ce n'est là qu'une préparation et une figure d'un régime où une plus intime et plus sûre association unira ces

pations. La concordance mentale nç portait que sur la base étroite d'une foi théblogîque ; cette foi, toujours menacé**. , laissait en dehors la science , rartetrindustrîe.

Aussi Tunion fut-elle souvent troublée par c(es discordes intestines ; mais elle dura toujours , et rébauche catholique reste , aux yeux de la postérité, une admirable et féconde conception , une création sociale , qui suffirait seule à mettre le moyen âge audessus de Tantiquité. Et , dans cet intervalle, que de manifestations témoignèrent du progrès qu avaient fait les mœurs communes ! Le$ croisades ^ vaste entreprise militaire qui mit fin aux invasions musulmanes ; l'industrie se développant simultanément sur les points les plus divers; Tart couvrant l'Europe de cathédrales et chantant les hauts faits des chevaliers et l'amour des dàmei en des compositions que répétaient toutes les langues européeimes ; la métaphysique arrivant par la scolastique à battre en brèche le réalisme et à donner la victoire au nominalisrae, avant-coureur nécessaire de la philosophie positive ; la science s'appropriant des découvertes capitales telles qu6 la bou>sôle et la poudre, cultivant les mathéftiatiques, travaillant l'optique et se lançant avee une ardeur fiévreuse dans l'alchimie, préparation de la chimie ; telle est l'évoliltiou collective de l'Europe catholicoféodale.

Cette môme évolution collective, minant, par son

progrès, là noble mais incomplète constriictîoji , amenait peu à peu à la surface les éléments révolutionnaires (jui éclatèrent d'abord par le protestailtisme. Dès la première explosion , le coup le plus décisif fut porté : Tunité catholique se trouva rompue. Tout ce qui s'ensuivit n'est qu'une conséquence de celte rupture : le cœur môme avait été frappé. Une telle dissolution aurait eu les plus graves conséquences pour l'ordre et la civilisation et annoncé un retour vers la barbarie, si la révolittîon , qui commençait ,

n'eût aussitôt fourni aux populations un nouveau ralliement et captivé de moment à moment davantage l'intelligence , les sentiments, les intérêts du groupe européen. Chacun se rappelle comment l'ébranlement protestant, devenant de plus en plus radical, amena la révolution de Hollande et celle d'Angleterre , et comment, se transformant en philosophie critique au 18® siècle, il eut pour dernière explication l'immense révolution de 89, qui rompit définitivement avec tout le régime du passé. D'ardentes sympathies éclatèrent à ce moment dans toute l'Europe ; un instant troublées et suspendues par les sanglantes folies de l'impéiialisme , elles ont repris leur cours régulier sous l'influence d'une paix longue et bienfaisante. Et comme en même temps les habitudes, les sentiments, les lillrratures, lessirts, les intérêts se sont liés de plus en plus , il en résulte une cohésion très étroite, même en l'absence

de toute unité politique ou philosophique. Aujour* rhui TEurope entière est partagée en deux grands partis, et partout se poursuit le débat entre la ré* voiution et la contre-révolution , entre le régime du passé et le régime de l'avenir. La moindre attention suffit pour montrer d'année en année le progrès et la pénétration des idées modernes dans des couches plus profondes et plus lointaines. Les choses mûrissent l'apidement peur un nouveau pouvoir spirituel qui rétablira Tunité morale et intellectuelle; pour un nouveau pouvoir temporel qui, appuyé sur cette base meilleure et plus solide, constituera une véritable fédération européenne. Tous les efforts de Li démocratie occidentale doivent être dirigés vers ce but, qui, enveloppé encore de nuages, en est dégagé par la philosophe positive. Avec une pareille indica-

tion on ne verra plus se reproduire les fautes qui se sont produites en Europe après la révolution de février. On ne veriti plus les délégués de l'Allemagne, plus préoccupés de questions de nationalité que de questions générales, poursuivre une guerre acharnée contre le Danemark et menacer l'Italie parceque, dans sa timide défense, elle envoyait quelques vaisseaux observer Trieste. On ne verra plus l'Italie elle-même, s'isolant dans son succès d'un moment, hésiter à réclamer utf appui nécessaire et prétendre faire à elle seule ce qui évidemment ne peut être Mi qu'en commun. Cette salutaire et

eertaine indication n'était pas aperçue avant fé« vrier : maintennut elle doit présider à la politique du parti démocratique en Occident. Tout ce qui tend à isoler les peuples et à entretenir entre eux des hostilités est contre-révolutionnaire ; teut ce qui tend à bien faire voir qu'ils sont membres d'une patrie commune en voie de formation est révolutionnaire. Il ne Êiudra pas un long temps pour qu'une telle tendance soit suivie des plus heureux effets ; car, dans Tart politique, la puis* sance, comme la sagesse, consiste à se mettre du côté des éléments dont l'avènement est dans la loi

de l'histoire.

La paix est le grand agent comme le grand but de la révolution ; le grand agent, les trente-quatre années pacifiques qui viennent de s'écouler le prouvent aux plus incrédules; le grand but, car son objet déterminé est d'unir tout l'Occident en une fédération où disparaîtront les derniers germes de la guerre. Aujourd'hui que la commotion de février a produit ce qu'elle avait momentanément à produire, et qu'un arrêt se fait sentir au moins dans la propagation matérielle, on peut se rendre compte de ce qui a été obtenu : la France en République, la Prusse en monarchie constitutionnelle, l'Autriche elIcHoaéme avec une Charte, et l'Italie, non assez vaincue pour que le silence s'y fasse, et désormais (ce qui est capital) entrée, presqu'autant que la France elle-même, dans l'é*

maocip^tion théologique. Le triomphe des rétrogrades b'a pu aller plus loin. Présentement, les armes se taisent et la discussion commence, la discussion active, inexorable^ et contre laquelle nos adversaires se trouvent si fiûbles que leur rêve est toujours de Tinterdire, et, ne le pouvant, leur consolation d'y mettre des entraves. A l'œuvre donc, démocrates de toute l'Europe ! et que le danger des persécutions soit un stimulant de plus! Éteindre jusqu^aux dernières étincelles des hostilités internationales est au premier rang de leurs devoirs et le plus utile des services qu'ils peuvent rendre* Ce général apaisement, qui a déjà fait tant de progi'ès en Europe, n'en a fait nulle part autant que parmi les prolétaires fiançais, et surtout les prolétaires parisiens, ici, comme en tout le reste, placés, par leqrs sentiments, si fort audessus des classes qui sont supérieures par la richesse. Il ne faut jamais (cela s'est vu trop souvent sous le règne de Louis-Philîppej, il ne faut jamais, dans rintérêt d'une opposition momenta-

née, réveiller des préjugés qui s'effacent, attiser des haines qui disparaissent, et pousser à des collisions que la force de la situation a toujours empêchées, et qui, avortant, donnent aux instigateurs le double tort de s'être trompés et d'avoir fait appel à do mauvaises et dangereuses passions. 11 faut (on n'a que trop abusé de ce triste moyen contre la Restauration et la quasp-Restauration), il n faut renoncer à

Itt

réhabiliter la mémoire âe I^empereur Napoléon, justement coniamné et par le résultat immédiat et par le résultat lointain. Je sais que l'imagination populaire est encore fortement saisie paip ces souvenirs ; mais il y a au fond une méprise qui, sir gnalée, explique beaucoup de choses : malheureusement, lors dç la catastrophe finale, l'intérêt de la tyranpie rétrograde et celui de la défense nationale se trouvèrent confondus. Toutefois, dans le nouveau milieu qui se forme, on rectifiera promptement une opinion qui tend d'elle-même à se rectifier : l'odieux système d'opprest^ipn à l'intérieur et de spoliation à l'extérieur qui caractérisa les sept à huit dernières années de l'Empire ne peut rester longtemps encore populaire. L'Impression laissée par cette époque funeste compte parmi les causes qui ont le plus entravé au dehors le mouvement de février et empêché une juste confiance dans le peuple français.

Le sentiment de la fraternité européenne grandit à me^^ure que la révolution se pi opage et que la cause démocratique fait de nouveaux proéélytes. Les coutre-révolutionnaires le seiitent bien, qui élèvent, tant qu'ils peuvent, des obstacles entre les peuples, se barricadent chez eux, et prennent les plus» inutiles des précautions contrôla plus inévitable des piopagandes. Quand Une

armée fnmçaise, en 1831 , vint s'interposer entre les Hollandais el les Belges, et mettre ceux-ci à l'abri de la victoire de

121 kvnxkm»

cenxJà, des soUatt, on se le rappelle, voulurent détruire le monument de Waterloo. C'était une juste susceptibilité , mais, par cela même qu'elle est juste chez nous, elle est juste aussi chez les autres. Aux yeux de la démocratie européenne, les guerres dernières ont été de véritables guerres civiles ; et, de même que nous n'attristons pas nos villes et nos campagnes par la vue de trophées érigés en l'honneur d'une dé&ite des Vendéens, de même nous devons bannir les trophées qui humilient les uns sans profit pour les autres. Le monument de Waterloo sera détruit par les mains de ceux qui l'ont élevé; mais auparavant, un tel exemple, essentiellement démocratique , sera donné par la France et suivi par le reste de ÏOmdent. On effacera, chez nous, les marques des victoires de TEmpire ; et, chez les autres, on ef&cera les marques des victoires sur TEmpire, jusqu'à ce qu'enân un drapeau dont on conviendra réunisse sous ses plis toute la famille européenne, sans effacer les drapeaux nationaux. Car le régime positif, nécessairement historique, loin d'annuler les nationalités, rendra aux provinces mêmes une place légitime.

Le cœur saigne, eu ce moment où l'anarchie est si grande et où cependant les sentiments commencent à se faire jour, le cœur saigne quand on voit ritalie en proie aux plus brutales violences. L'Autrichien y règne en maître ; il fusille^ il pend

ceux qui lui sont suspects de patriotisme, il bàtonne les hommes, il fustige les femmes, infligeant ainsi tour-à-tour la mort et la honte, plus cruelle que la mort. Et c*est cette Italie à

qui l'Europe doit Dante et d'admirables poésies, des peintures qui rivalisent avec les plus splendides créations de l'antiquité, une musique dont le charme pénètre partout, des découvertes scientifiques qui comp^ tent, pour une part notable, dans le commun héritage ! Certes la royauté, flanquée des serfs septentrionaux, doit être oublieuse de tant et de si grands services rendus à l'Occident. Mais la démocratie n'arrive que pour mettre fin à de telles monstruosités ; devant ses yeux, l'oppression systématique d'un membre de la famille, serait un véritable fratricide. Une profonde reconnaissance est due à chacun. Qui pourrait concevoir l'histoire de TOccident^ le progrès de nos sciences, la perfection de nos beaux-arts, Téclat de nos littératures, le développement (le notre industrie, si l'on y supprimait quelqu'un des grands organes, Italie, Espagne, France, Angleterre, Allemagne?

Jusqu'à présent les démocrates se sont renfermés dans les limites de leurs patries respectives, se contentant d'accorder de sincères sympathies à leurs frères de tous les pays, ^aujourd'hui il importe de donner à ces sympathies une direction plus déterminée. C'est une profonde illusion de croire que l'Europe puisse demeurer en l'état où

elle est. Toutes les conditions de raucieniie organisation ont disparu ou disparaissent. Les commetions prennent une gravité et une généralité qui ne

ir la voie et sur Tissue.

ï propagande aussi noble partout les esprits à la doit s'opérer. Il est temps onaux s'organisent. Voilà léterminée !

50 quelque soin les con- 3udront comment la pbisignale Tabou tissement [)de révolution, e^t auiisi ition des rapports inter-

na- I, par ses sentiments» par est pouhsé vers une con-

Rëirlailoii de la CousIKuUoii (!)•

L'Assemblée constituante a sagement introduit dans la Constitution une clause qui en permet la révision. En effet, sauf réliminalion définitive de la royauté, notre Hépublique actuelle est essentiellement indéterminée ; celui-là seul s'en étonnerait qui pourrait oublier combien de préjugés, saisis tous vivapts par la révolution, ont été sans intermédiaire transportés de l'ordre monarchique dans Tordre républicain. Mais il est une cause plus profonde et plus permanente dont, avant la philosophie positive, il était impossible qu'on fut averti: c^est que, Taboutissement de notre grande révolu* tion étant la réorganisation des opinions et des mœurs, en d'autres termes étant la création d'un nouveau pouvoir spirituel et d'un nouveau pouvoir temporel, tout ce qui précède, tout ce qui passe sous nos yeux n'est qu'une phase, une transition^ une étape. Bien ne s'arrête, rien ne demeure ;

{i) «atiQwU, V^ oc^ro J13494

seulement tout va eo se déterminant davantage ; et la stabilité réelle et durable n*est qu'au bout et au prix de lélaboration sociale que nous traver* sons. C*est le gouvernement le plus convenable à une pareille situation qu'il s'agit d'examiner ; examen auquel la Constitution qui nous régit oflPre une pleine latitude ; et le nivellement de tous les obstacles, grâces à l'abolition de la royauté , une pleine efiBcacité. Quelques points (et ceci m'oblige à ikie courte explication)» quelques points entre ceux que je vais

développer frapperont par leur ressemblance avec certaines parties de la discussion d'un journal de Paris. Un débat de priorité, non pas pour moi qui suis ici sans prétentions, mais même pour M. Comte» est loin de ma pensée. Si les idées en question, parvenues au journal par voie directe on indirecte, y ont été accueillies, tant mieux ; c'est une preuve qu'examinées, elles ont été trouvées bonnes par une personne pleine* ment désintéressée dans leur élaboration ; si, au contraire, elles y ont surgi spontanément, tant mieux encore; c'est une garantie de plus pour leur justesse et leur utilité qu'elles soient nées simultanément en des esprits sans communication les uns avec les autres. Mais, pour rendre manifeste Tune ou l'autre alternative, je dirai qu'elles ont été publiées au mois d'août 1848 dans une brochure rédigée en commun par M. Lafitte, professeur de mathématiques, H. Blagnin, ouvrier

mamiiBier, 6t moi (1) ; eà qu'un moî& aaparavant, 6o jaîUet 1848, elles avaient été indiquées par M. Comte lui-même dans ce discours dont je rends compte présentement.

Je reviens. Besoin n'est pas de rappeler que la révolution date non pas seulem^, comme sans doute quelqitôs esprits sa le figurent, du 24 fé^ vriar 1848, non pas du 29 juillet 1850, non pas de la chute de Teaipire, causée par l'alliance mo** meutaoéedes rois et des peuples, mais de lexplo^sion décisif e qui, en 89, commença de transporter dans l'ordre politique la mutation déjà opérée dans L^ inteUigences. Besoin ti'est pas de rappeler que la République elle-même , quelque bienfaisattle que soit déjà son action sociale, n'a de définitif encore que son côté négatif; à savoir la supfn^srion de la monarchie. Besoin n'est pas, non plus, quand on a vu quel a été le sort du gouvernement constitutionnel

en France, delonguemrat s'appesantir pour foire compr^idre ce qu'il sera, dans un délai plus ou moins court, en Italie, en Aile^ magne> en Autriche. Nous sommes donc parttut en fiM)e d'un provisonre, nidle part plus appareil que, dans notre propre pays^ où les dernières illu«» sions yiiWBent de s'^ivoler. Le socialisme, senti*

(i) Rapport à la Société positiviste par la commissioa chargée d'examiner la nature et le plan du nouveau gouvernement révolutionnaire de la République française, août iSliS. Matb^ quai Malaquais, 15.

ment aujourà'lNd inplmité d*bn bout de rBufope k l'autre» annonce le but ultérmir où noue Xha^ dons» et la philosophie positite le définit et le signale avec précision.

Ce provisoire n'a rien qui doive nous effrayer ; loin de là, il io^iorte à la sûreté commune» qu'il soit évident et ntianifeste à tous les yeot. Cette vue nejtte d'un état réel n'est autre chose que le Ainal qui guide le navigateur atlérissant. fiteitidre ou masquer les feux nocturnes de la tour ne eon* tribuerait certes en rien à diminuer les dangeft de la navigation. Or, n'est-ce pas ce qoe l'on Msait lorsqu'à d^ pouvoirs que l'épreuve de Teipé^ rience a montrés si transitoires^ on attribuait iio caractère définitif et permanent. Un tel caractère» si complètement en désaccord (le fait le prouvd comme la théorie) avec la situation véritable de k société, a indubitablement concouru^ pdur ut* grande part, à la catastrophe qui les a tods pt^ cipités. Ces pouvoirs déchus» au fond révolution* naires par. leur origine^ mais se méppemmt sur ta eondition du milieu, et voulant se iàire perpétudb^ ont utilisé

à cette fin ce qu'il y avait de piati* cable pour eux dans le système rétrograde; et, ptt là, se sont inévitablcnnent perdusi. Ce qui» depuis l'ère moderne , renverse un gouvernement , ce n'est pas la révolution ascendante, c'est la réaction descendante. La révolution s'accommode de tout gouvernement progres^'f; mais aucun praple ne

s'accommode présentement d'une rétrogradation quelque peu prolongée.

La Convention, le seul goqvemement vraiment progressif que nous ayons eu depuis soixante ans et qui^ à dé&ut de théorie, était guidée par des instincts si sûrs, n'y fut pas trompée, c Seule, dit M. Comte, p. 107, eHe sut éviter Torgueilleuse illusion de bâlîi* directement pour l'éternité sans attendre aucune fondation intellectuelle et morale. Par cela même que ses grandes mesures fu« rent ouvertement provisoires, sans excepter celles qui concernaient plutôt l'avenir que le présent, elles se trouvèrent en harmonie avec le milieu qu'elles devaient modifier. Tout vrai philosophe éprouvera toujours une respectueuse admiratioa pour cette sagesse instinetive, qui non-seulement n*était secondée par aucune théorie réelle, mais avait à combattre sans cesse la métaphysique décevante à travers laquelle devaient pensar ies seuls hommes d'état vraiment éminents dont l'Occident puisse s'honorer depuis la mort du grand Frédéric. Celte supériorité serait d'ailleurs inexplicable si les impérieuses nécessités qui l'exigèrent n'en avaient aussi secondé beaucoup l'essor, soit en manifestant mieux l'impossibilité actuelle d'aucun régime définitif, soit en contenant les anarchique^ illusions de la doctrine officielle par l'énergique concentration qui pouvait seule empêcher une invasion rétj'ogi'ade. Quand ce besoin salutaire cessa

de prévaloir Ja grande assemblée subità soutour^ quoique beaucoup moins que sa devancière , le vulgaire entraînement métaphysique vers la constitution abstraite et totale d'un prétendu état final, dont la durée ne s'étendit même pas jusqu'à la première paix. »

On peut affirmer (et cette assertion cessera de paraître paradoxale à ceux qui réfléchiront), on peut affirmer que dans la situation présente de l'Europe , tout gouvernement qui prétend à ôtre définitif est par cela même rétrograde et menacé d'une ruine plus ou moins prochaine. Se croire définitif, c'est s'imaginer que le terme de la grande révolution est atteint; et, comme, en fait, il ne l'est pas , non-seulement on ne travaillera en aucune façon à y parvenir , mais encore on emploiera» pour se maintenir, tous les débris du régime passé , auxquels on donnera tant bien que mal une vie factice et une résurrection menteuse. €ar, en l'absence des doctrines positives qui doivent présider au régime de l'avenir, où prendre un appui si ce n'est dans les doctrines rétrogrades, qui ont été aussi propres à gouverner les âges antérieurs qu'elles sont impropres à gouverner l'âge actuel? Des trois monarchies tombées , dont les héritiers s'allient aujourd'hui (jusqu'où et jusques à quand?) contre la République, considérez chacune l'une après l'autre dans leur ordre chronologiq^je. L'impérialisme, créant une noblesse et des

ma^orats, ioaugara la guerre et déchaîna la conquête au milieu des nations déjà si fraternelles de l'Europe et à la lumière déjà si éclatante du IB^' siècle; mais imaginez, si vous pouvez,

l'empereur Napoléon entamant, sans la guerre, sa guerre contre la révolution et n'absorbant pas toute l'attentiou publique en des triomphes chèrement achetés, en des périls chaque jour plus menaçants ; ceci dura environ dix ans. La Restauration se mit à chercher parmi la France nouvelle les restes de ses soutiens naturels , droit légitime , noblesse , cleigé; mais que &ire avec de telles prétentions, devant une opinion hostile , avec une presse mal bâillonnée, et sans ce qui porta tout le moyen âge, la foi théologique et Tordre féodal , c'est-à-dire l'ordre spirituel et l'ordre temporel , tous deux déchus et gisant dans la poudre? Ceci duia quinze ans. La quasi restauration , se modelant nécessai* rement sur l'Angleterre, essaya de la haute bourgeoisie , tâta du clergé ; mais elle n'avait ni une révolution protestante, gage d'une certaine foi théolc^ique, ni un corps ecclésiastique héritier incomplet , sans doute , mais enfin héritier des grandes prérogatives du moyen âge, ni une chambre haute encore toute féodale. Ceci dura dix-huit ans. Ainsi ce qui se crut définitif fut rétrograde ; ce qui se prétendait permanent fut singulièrement ti'ansitoire.

Donc, un provisoire nettement reconnu et fian-

chement accepté tel qiie je le détannhie , est ce qui convient le mieux tant que durera linterrëgne intellectuel et moral. Dans les circonstances incessanmient changeantes où nous vivons , il n*y a qu'un {gouvernement de circonstance qui puisse avoir la stabilité et inspirer la confiance. Dans le mouvement i*apide qui nous entraîne vers la clôture finale de la révolution, il n'y a qu'un gouvernement véritablement approprié h la marche des choses, qui puisse éviter les violents soubresaiits dont tous les autres nous ont rendus victimes. Pour ane parfôite intelligence du sujet, il y à

Heu de partager le temps écculé depuis 89 jusqu'à Tépoque, non extrêmement éloignée, où les opinions et les mœui*s commenceront à être suffisamment réorganisées, en deux périodes. La première arrive jusqu'au temps actuel, et, sauf le notable essai de la Convention , comprend des pouvoirs toujours rétrogrades au fond , toujours définitif^ en apparence, toujours éphémères en réalité. La seconde commence avec les indications lumineuses de la philosophie nouvelle. En d'autres termes , la première clôt la partie négative, la seconde inaugure la partie positive du régime transitoire propre à It révolution occidentale. Les quatre caractères essentiels de cette partie positive sont: !a pleine liberté d'exposition et de discussion , afin que la véritable opinion publique se forme et soit mise réellement en demeure de choisir entre le passé et

Timlmf ; It pHfpoùàéremct eoiititiiia du pouvoir «Hm«)» afiii^w 1^ tendances progressives soient ckiremeut rotnifi^stées et que l'ordre matériel soit Tigpweuaeineiit maintenu ; la sb^icte Inmtation ^û pCMtvoir lœal ou parlanentaire à TexaB^en du ïxaé^ get t afin que k nehesse publique soit soigueiise*^ ment administrée, wns distraction en de vaine QOi^lMa d'autorité , sans immixtion ineompétenle en la iibrieation des lois Qt radministration : en«* fin, la rrause du pouvoir aitre les mains d'émis cents prolétaires, aSn que les classes supérieures^ si éi^mment incapables de conduire les choses en h transîttou révolutionnaire, soient, dans Tin^ tétfél de teus, déchargée de lenr fardeau, et^e fai généralité des vues et la générosité des sentiments trouvent enfin de dignes organes.

M. Comte appelle pouvoir local la chambre deii députés. En effet, chaque député éki par un dé** partemmt est plus ou moins sous l'influence de resfwit, des tendances et des intérêts decedépaiv tement. C'est de k sorte que la chambre des dé^ putes est véritablement un pouvoir local, toujourf plus ou moins étranger aux tendances ffénérales qui doivmit diriger le pa^s daqa son ensemble. Il y a longtemps qu'on a signalé Timpossibilité où est un tel corps de faire de bonnes lois , a^endu lef amendements qui se croisent et l'esprit du pro}it qui se perd au milieu de ces divagations. U y a longtemps qu'on a signalé le désordre que porte

dâiifi TâdinkiistratioD la nécessité bà est un i tère de faire de» couoessions ou pertorbatriees, on eontMictoires , pour s'aMurer une nmjorité.

Ajoutez cfue , dans le système pariementaire , la prépondérance politique est attribuée à Thabileté de la parole , et to eapaeité de eoneeption subor*donnée au talent d'éloeution; e'est en vertu de Mite très mauvaise dispoateion , non r^rimée , eomme en Angleterre , parmi système aristeemti^ie, que le pouvoir se trouve dévolu aux avocats, aux rhéteurs, aux professeurs, aux journalistes, aux hommes de lettres. En restreignant la chambre des députés au vote de 1 impôt » on détruit le théAtre où les acteurs viennent gagner une notoriété et un crédit qui les conduisent à la dîreetioa des affaires. Mais tout ceci , quelle qu'en soit Timportance , est accessoire ; la raison fondamentale reste que , dans un grand pays comme la France, Félaboration {H*ogre6sive est moins rapide à la circonférence qu'au centre. Qr , dans le régime transitoire que nmis traversons , rien n'est plus dangereux que des retards ou des tendances rétrogradas.

. En conséquence , la chambre des députés doit être considérablement réduite en nombre et avoir pour unique attribution le contrôle et le vote des repett^ et des dépenses. Nommée au suffrage universd, ses fonctions seront gmtuites, afin qu'elle^ arrivent surtout aux mains d'hommes riches ,

ceUe «lassed'bommes étant parlioulièreipent apte à régler d& la manière la plus exacte et la plu8 utile les matières fijiancières.

M. Comte oofnme pouvoir central celui qui est clergé nonseulement , comme Tancien pouvoir exécutif, de diriger les af&ires générales du pays, nais encore , d'après la modification subite de la chambre des déjHités , de faire les lois. Mais cette extension d'attribution serait insuffisante pour lui donner un caractère vraiment nouveau si son ori* fine n'était pas différente. Pour quiconque a saisi la cause ^ ébranlements révolutionnaires qui viennait si fréquenmient déranger un ordre visi- Mernem prêeaire, il est clair qu'ils sont provoqués par les tendances rétrogrades des gouvernements. C'^st donc contre ces tendances qu*il faut se met* tre en garde. Or, on n'y parviendra qu'en jéhargeantde la nomination du pouvoir central 1^ corps électoral le plus ouvert à l'esprit progressif. Par cette condition essentielle , une telle nomination revient au peuple de Paris. On se l'écriera certai- Dement contre une pareille disposition , surtout dans un moment o4tout ce qui n'a pas vu de boa œil l'établissement de la République s'insurge avec violence contre l'usurpation prétendue de la capitale* Cependant ce n'est pas autre chose que reconnaître un fait. Depuis que nous sommes en révolution , Paris a toujoui*s défait et refait les gouvernements; et tant que la France restera la

Pranee , fl en sera âindu Paris n^eat point ville particulière qui ait sa popuhtioD à soi : il reçoit ses habitants de tous les points do territoire; et, h tous ces nouveaux venus, il inspire eet esprit de généralité, de sage impartialité , d'éneipqma résolutions qui est le privHége de la glorieiise ea«* pitale de la France La force des chosea Ini a cin» tamment attribué, dans nos péripéties révolntioûnaires, la nomination ou la sanction des obeftqal ont gouvemé* Qu*y a-t-il à ftiire pour la politique positive, sinon de recennattre cette inévitable ii« tri^ution, et de la r^larism*? Paris doit ttonmier sciemment nos cheft, au lieu de prêter itiaeit»* medt sa force h ceux que le hasard lui oflu.

Pour mettre toutes les fausses prétentions k néant, remarquez que Télectorat est une fonction, et que toute fonction doit être confiée à celui qui est capable delà mieux remplir. Or, il est incontestable que Paris est le plus apte à nommer le pouvoir central, comme il est incontestable que les départements doivent avoir la haute main sur le budget. Au reste, on ne changerait pas notablement Tes* prit de Télection si au peuple de Paris on adjoi-* gnait celui des cinq ou six plus grandes villes de la France. Les derniers événements ont montré que ces centres d'activité étaient à Tunisson de Paris.

Soit que l'on s'en tienne à Paris , soit qu'on étende l'élection aux autres grandes villes, l'essen*

tiel est que l'ori^ne du pouvoir central soit dans le Ibyer même des sentiments et des idées qui meurent le inonde moderne. Continuellement rééiigible en tout où en partie , il sera

composé de trois hommes ; cela est indiqué par une division naturelle des affiûres : Textérieur aveo Tannée et kl marine; Fintérieur, et enfin les finances ; trois grandes fonctions, trois fonctionnaires. Par un tel gouvernement , c'est revenir, dans la donnée et sm« les conditions d'une société démocratique, à w qui se pratiquait dans l'ancienne monarchie, et r^endre notre tradition un moment interrompue pMf le régime constitutionnel. Les états généraux n'étaient appelés que pour le budget ; ils arrivaient, il est vrai, avec leurs cahiers et feisaient des remontrances ; mais le pouvoir central gardait ia plénitude de ses attributions. Comme , à ce mo^ ment , le pouvoir central était dans sa période asoendante et favorisait les véritables intérêts po«pnlaires, il avait pour lui les sympathies génâra«ies ; les tentatives aristocratiques n^aboutirent qu'à le fortifier. Rendre au pouvoir central son aetion, et au poii^air local sa fonction , c'est coq*tinua», avec des formes nouvelles^ un système qui a dignement préparé la France à être le chef de la grande rénavation moderne.

Eu face d'un pouvoir central ainsi organisé , 9 &ut organiser une puissante opinion publique. Pour y atteindre, la première condition est l'eo^

tière lib^té des clubs : rétablissement régulier de pareils centres de surveillauce et de discussion est le complément de toute institution démocratique. La seconde est la comfièta liberté de la presse» c'est-à-dire la suppression des cautiounem^its, l'écartement de la fiction du gérant , et l'abolition de la clause immorale qui protège la vie privée de Tbomme public. La vie privée est la première garantie de la vie publique. La trmûème est la plèbe liberté de Téducatiou. De la sorte, le gouvernement est à la

fois surveillé avec vigilance #t réduit à une action purement temporelle. Ce dernier point est capital en un temps où tout dépoid d'une réoi^nisanion spirituelle.

La conséquence inévitable du système ici proposé est de faire arriver le pouvoir central aux mains des prolétaires. Chaque classe, dans le monde moderne, a été révolutionnaire à son tour; en d'autres termes, a servi l'évolution qui se prépare et le passage du r^methéalogique au régime positif. Les rois ont été longtemps les agents de ce mouvement. Puis est venu le tour des bourgeois, qui se firent les exécuteurs des restes de k féodalité et sapèrent les bases de la rauputé. Suffisants à mener à bien cette partie négative de notre régime transitoire , ils ne le sont pas pour la partie positive. Celle-ci échoit aux prolétaires; conune elle est voisine de la clôture de la révolution , elle exige un sentiment de la sociabilité ne se trouvant

aujourd'hui que chez ceux que leur nombre, leur pauvreté et leur dégagement de la plupart des préjugés métaphysiques appellent à ce rôle. Les prolétaires montent comme un flot grossissant. Les autres classes n'ont plus que des peurs et dés regrets ; eux seuls ont des aspirations et la fermeté du cœur. Les choses, en changeant, changent d'organes. Ceux qui ont entamé la révolution ne peuvent la finir. Cette tâche est dévolue aux prolétaires.

Ainsi , la philosophie positive indique , comme propre à nous Étire traverser la fin de l'état révolutionnaire, un gouvernenaent oà la gestion financière sera remise aux départements, la conduite de la politique générale à Paris , et où les forces spirituelles seront continuellement livrées à leurs propres tendances. C'est dans ce seas qu'elle conseille la révision légale de la Constitution*

IlMujpeft à prendre Im pliui proeluilne(i(l).

Lé gouvemement caractérisé par la limitation du pouvoir parlementaire et Texteasicm du pouvoir centml, par l'influence des départements sur le budget, et des grandes villes (soit Paris seid y soit Paris et les autres) sur k direotioo générale^ par h renrâse spontanée des affairai finandèfes entre les mains de gens aisés et des allaires politiques entre les mains de prolétairer, oe gouvernement , dis^-je, vei*s lequel doit tendre la réi*isiQii légale de la Constitution, aura d'importantes mesures à prendre immédiatement. Ce n'est pas pour le jeu stérile d'un mécanisme quelconque , c'est pour une action prompte et décisive que la politique appelle de nouveaux organes.

La première de ces mesures est une immense réduction de l'armée. Elle aurait dû tout d'abord occuper le gouvernement républicain après le 24 février; loin de là, on ne songea qu'à augmenter l'état militaire. Avec quel profit pour la France où pour l'Europe? l'événement s'est chargé de le

(i) National^ 15 octobre 18A9.

diffi i j^kls insupportable pour tes contribuables, danger pour nos financis « et néanmoins ^ au deborsi nullité complète , aussi profonde dans Tattaque d'une Tille isolée i qu'on savait bien. hors d'état de se défiendre, que dans rhunble rétablissement du pape et de l'inquisition» Et^qu'on ne prétend^ pas qu'une meilleure politique aui'ait autrement utilisé une brave et belle armée de cinq c«nt mille hommes^ Il n'y a plus de place en Ëutape

pour Tacticm de pareilles forces. Lors de h demii^e commotion européenne , les esprits n'é* talent pas assez préparés pour comprendre la solldiurité intime de iikaque nation et la nécessité d'une coopération comi^une; 4le là^ en- toute hypothèse» l'inutilité de notre immense année» Loie detk prochaine commotion enropoenne» les démo* oraties occidentales se sentiropt tellement sœurs » et si bien asiprées de l^r »»tael appui ^ que de* recbef et pour un aiiti*e motifs Isa grâiutes ai'mées et 9 partants les gl^dt» gtienaes n'auront auoun emploi.

En attendant, il faut» nous» savoir nous 4iéli¥rol' d'un fiirdeai ée««iant4 Eki oft endroit, le gouver^ nemant tins ««qu'on me permet|e de citer h pvoverbe, d'un même igac deux moutured. Lui demande4-on la dknînution d^l'armée, il invoque^ pour r^Qusser une teile demande ^ l'état menaçant de l%w^ et les coiflits pessibles. Lui reprochrfr^n M «tante des iwurreetions populaires et la posai*

bUké d'une coalitioa contre noua, tt répKmA qu'aucune hostilité n'est à crainire de la part des grandes puissances , ai^uant ainsi d'une seule et même situation pour justifier tantôt sa politique extérieure, tantôt son budget militaire* Le &it est que la seconde alternative est la seule véritable ; la paix est assurée , et les grandes puissances, aussi bien que les petites , ont trop h Êiire avec leurs sujets pour songer à l'immense et périlleuse entreprise d'une gueiTC contre la République française. Nul roi d'Europe ne se sent, eii présence de l'hostilité sourde on déclarée de ses sujets , la velléité de venir provoquer sur leur propre territoire ces millions de paysans^ d'ouvi'îgrs, de boui^eois, à qui k fumée de la poudre ne cause aucune peur. Je n'irai pas retaire ici l'admirable

page de P.-L» CSourier, gravée dans ton les souvenirs, et exprimant, en traits acérés comme la pointe d'une épée, et quasi le lindeman de Waterloo, que la Fi*aiice , sans roi ni empermr^ sans ncd^esse ancienne ou nouvelle, sans garde impériale ou royale, 8am*ait bien se défendre contre toutes les coalitions, si sa ferme résolution de poursuivre son oeavre rénovatrice vencontrait fuelque i^elo en Euiope. Cet émine«t révolutionnaire (pourquoi ne rappella»s^e pas qu'il fut aussi un habile helféniste ; et mei^ veilleusement versé dans la connaissance de notre vieille langue du xvi^ siè(4e, unilssant la pfeas ourieuse éradition et les plus vives tefidancea éteio-

ci:atK|P^) y cet émineut révolutionnaire ne vécut pas assez pour voir le principe rétrograde frappé d'immobilité en 1850, vigoureusement attaf ué en 1S48 dans l'Italie , dans l'Allemagne , dan» la Hougrie, et, aux deux époques , incapable de rien entreprendre contre la démocratie française.

Il faut bien le dire : de même que rÂutricbe entretient une armée énorme , non pas pour combattre la Russie , mais pour comprimer l'Italie, la Bohême, la Hongrie ; de même qu^ la Prusse se tient sur le pied de gueire , non pas pour guet*royer contre le Nord ou le Midi , maïs poifr contenir ses démocrates , écraser rhisurrection bçdoise, prêter main-forte contre les insurgés saxons; de même le gouvernement français ne garde quatre ou cinq cent mille homme sous les.arm«s pour aucune crainte qfiMl ait d'une ag)*e8i^0B étrangère, mais il les garde contre l'inlérieur. On voit comh bien il importe que 1§ nouveau gouvernement qui devra sa naissance à la révision de la Constitution, soit soustrait à la nécessité de ne vivre qu'entouré de sabres> de canons et de baïonnettes, et, récrpr^quement, combien ce nouveau

gouveniement devra se hâter de soulager le pays d'un ferdeau fiscal âous lequel tout languit , et qui expose incessamment nos finances aux plus graves embarras. Un gouvernement progressif remis entre les mains de prolétaires , peut seul dorénavant nous

procurer oette éecmoinie tutéidire, eét ttittieMe bienfiût,

Saoi entrer ici dam aucun détail aur Teffectif ^ fbtet, on arrivera certainement à le rMuire de fe- 9<m que la conscription , ce dur et inégal tribut^ cesae de peser sur les populations. Cest h regret que les familles voient partir leurs enfants; c'eist à regret que les jeunes gens eux-mêmes quittent la charma ou l'atelier pour aller au régiments H n'y a plus de service volontaire que thm les effi»" ciers et diez «n certain nombre d'hommes qtie leur goût amène sous le drapeau. Ce nombl^e sera s^ea faudra, pqur alimenter Tar" |(la fin de not»e régime trs^^ s qu^ allégement pour chacun !

B pour les familles de voir arrî* ver sai}s inquiétude l'âge où il fsmlrail llrer âu sort ! quelle dimimition dana nos dépeneest cp de bras vigoureux rastitués à la proâuctiofi 1 q/n^ garantie donnée-à la paix euntpéeiHie ! qtiêl etëoh pie de cenfiance m nos forces! quelle preuve de renoneementè tx){ite ambition violente et partais batrice ! quel champ ouvert à notii^ influence ttO«' raie l qvel gage de fraternité envers toutes les èbmocraties d'Europe 1 Je n'ai pas besoin diajaiiter que la marine éprouvera une réduction semMahle^ Ou n'en doit garder que ce qu'il faut potir pro^ ger nos posscsc^ions lointaines et prendre notre part de la police des mera» Mais tont ce fui tend

à constituer un marine aggressive doit être re-

De telleiàetd! grande économies agiront de ta façon la plus fevorable sur la fbrtune publique, Gommo Ufl bateau trop chargé qui s'enfonce, et duquel on petite un poids encombrant, les flnan ce» de l'État se k^elève^ont pnr cet Immense allégement, et qvee elles les finances privées, qui en dépendent par tant de tiens. En même temps, le gouvernement aura à sa disposition des l'essources coneidéi^ables pOur entreprendre de vastes travaux d'utilitét Dès*-iqre on pourra commencer à (Mivlsager le territoire de h France comrtie Un grônd domaine qu'il s'agit d'améliorer systématiquement. Bxtlension des chemins de fer et des Voûtes; agrandissement de ia viabîHté cantonale; cours d^eau mieux utilisés» soit pour la navigation, soit poui^ Karrosement ; reboisement ; dessèchement des lbu3t toondés ; mise en culture dé ce qui en vaut la peine; abanât)n dee locaKtês décidément iBfialiihve« aux bois et aux bêtes; adsainlssemetife , de» hobiteli^ae urbaine^ et rurales : tel est le progfiMQtmepoiir lequel il faut beaucoup d^argent, et pdHf lEquel on en maïaquera tôUjouï^s sî Ton s'obstifle h dépenser improduetitement de si grosses sommes. Mais on s'y obstinera (qui ne voit la lîaisb» d'uue fousse politique et d^un vaste élal milifati'e?), on s'y obstinera (qui ne voit la Ifaîson d'uçB fausse politique et des classes auxquelles est

remis présentement, mais provisoirement, le pouvoir?), on s'y obstinera tant que le mouvement moderne n'aura pas trouvé ses vrais oignes. Sans doute aussi, le nouveau gouvernement aura lieu de songer à instituer quelques fêtes populaires. Quoique les véritables fêtes de Thumanité ne puissent commencer que sous le régime pleinement positif, et après la réorganisation des opi-

nions et des mœurs, toutefois, en choisissant des anniversaires chers à la nation ou quelques grandes mémoires vénérées du public occidental , il ne sera pas impossible de susciter des sympathies générales qui seules font le charme et la puissance de ces solennités* Alors il &udra se souvenir ^ sauf accomodation à notre temps, des magnifiques fêtes que donnait la Grèce à 01ympie,à Tlsthme de Gorinthe, dans la ville d'Athènes, fêtes qui n'ont été qu'imparfaitement reproduites par les tournois et les trouvères , et qui sont définitivement tombées en désuétude au fur et à mesure que la vieille organisation sociale tombait en décadence. Exercices corporels, musique et poésie, saurtmt encore captiver les yeux et les oreilles d'une feule atten* tive. Telle est la féconde propriété du régime positif, qu'il va redemander de bonnes choses oubliées aux civilisations peidues , même aux plus lointaines» même à l'humble fétichisme, qui doit nous enseigner à mieux traiter , tout en tenant compte des inexorables exigences de notre orga-

nisatioo, les auimaux qui vivent avec nous.

Ce n'est encore^ on peut l'affirmer, que le gouvernement issu des entrailles mêmes de la démocratie qui prendra une autre mesure , provisoire aussi mais non moins essentielle à la terminaison de notre révolution, à savoir la suppression du budget des cultes et du budget de TUniversité. Comme tout autre gouvernement sera conservateur, c'est-à-dire disposé à emprunter au passé les moyens de maintenir Tordre , il ne voudra jamais se priver de l'influence sacerdotale, qu'il croit utile, attendu qu'elle a régi jadis les populations, ni de l'influence métaphysique, qui fournit l'aliment intellectuel aux classes actuellement dirigeantes. Tout se tient : la révolution, comme un cheval de manège, ne fera que

piétiner tant qu'on n'aura pas franchi résolument ce double pas. On ira de réaction rétrograde en commotion progressive, d'oscillation vers un côté en oscillation vers un autre , tant que le dernier fil qui tient encore réunies les doctrines du passé n'aura pas été coupé. Ni l'éducation que donne la théologie, ni Tinstruction que donne la métaphysique ne sont désormais capables de prévenir les explosions , elles ne le sont pas non plus de rien organiser, engagées qu'elles se trouvent en un conflit «insoluble, se haïssant et toutefois étant la condition l'une de l'autre. La métaphysique ne vit aujourd'hui que parce qu'elle semble une protestation et une indé-

gr.

pendance contre h théologie; lath^ûlogie M^H que psirce qu'elle sei^ble une gai^ntie et tme vtilité contre les divagations interminables et le^ m^ gestions individuelles, de Tesprit métâ|pl|fss|i^t (Test, dans Tordre spirituel , l^ vérjt^ble et vive image de ce qu'était, dans Tordre temporel, te régime constitutionnel, Lo métaphysique rep^'ét sente le pouvoir parlepiept^ire , tracas^ier, ^ivat gateur, anarchique, rpais maintenu parce que 1^ royauté avait cessé d'inspirer aucune confiance. La théologie représente le pouvoir royal» rétro^radoi siérile, déclassé^ mais maintenu parce qq'il sefu-t hiait remplir le rôle, négatif sans doute, de défeq^ seur de 1 prdre. Ce n'était qu'un semblant ; troi3 chutes pesantes en un bref intervalle l'ont démontré; et la République a fait justice du tanlôrae^ De n^éme que, dans Tordre temporel, il étqjt ahso|a-! ment indispensable pour le progrès uUéiîenf) qn^elle pivelât la royauté, cet obstacle toqjpqrs c|e? bout^ ce mensonge de stabilité toujours troq^ypeqr» de même, dans Tordre spirituel, il est ii^disipens^t* ble qu'elle

abandonnne ce couple insépan)blj^ ^ théplogie et métaphysique , qui déçoit l^s esprjt^ eu ioi$sant croire qq'il existe encore uqe orgîinisaliou iptcllcctl»elle et morale de la société. L^ suppression des budgets thcologiquc et métaphysique est le corollaire de)a suppressjpH de 4^ royaulé.

Il va sans dire que le gouvernement, non-sen)o-

m^t çopservi^ra , mais epcore développera l'insti*uplion priipaire. Il va sans t^ire qu'il maÎQti6D«- ^ra S9S écoles spéciales ^ et môme il en est une))ei)ye]]^ dont je vaû» bientôt indiquer le pka et conseiller h création* Mais tout ce qui prétend i âopner réducatipQ complète de l'hofnme, toirt ^ qui, partant de la théologie et de la morale, essaie d'arriver à la science et ne le peut à eatise d'une incompatibilité radicale eqtre les deux points de vue, tout ce qui, partant de la scieneeet de la métaphysique, essaie d'arriver à la morale et à la société, et ne le peut faute d'un système réel sur l'histoire et sur la connaissance de rhumani'- \é 9 tout cela , dis-je , doit cesser d'être alimenté par l'Ëtat. Dès que cet appui iaillira, il sera manifeste combien caduc est déjà devenu le régime 'actuel. Plus on ira, plus on comprendra qu'on est ep présence d'un dilemme inexorable : ou con- ^Oi'ver l'éducation actuelle, mi-tbéologique^ mimétapliysique, par conséquent les opinions et les mqpurs, par conséquent l'instabilité de notre société, l'anarchie matérielle n'étant que l'effet de l'angrchie spirituelle , ou abandonner décidément cette prétendu^ ancre de salut qui ne sauve pljis ripo, et permettre une franche et libre compétition entre le r^gin^^ théologique, le régime métaphysique, et le régime positif. Donc, av^it tout, il importe de réduire le gouvernement à ses attributions pratiques, (jégngées de toute vaine préte|^-

tioii il retenir une prépondérance théorique qa*il dut provisoirement usurper lors de b décomposition nécessaire du régime catholico-féodal. L*avéuement politique du peuple suscitera les seuls gouverneurs qui veuillent aujourd'hui renoncer à toute domination spirituelle. L'Ëtatne peut donner la liberté d'enseignement sans cesser de payer le btidget ecclésiastique ; il ne peut non plus cesser de payer le budget ecclésiastique sans donner h liberté d'mseignement. Au reste, une telle transition se fera en respectant scrupuleusement les intérêts des personnes ecclésiastiques et universitaires. Il n'est pas permis de briser des carrières où les particuliers se sont engagés sur la foi publique. Le régime positif non-seulement n'ébranle pas les propriétaires; mais il tend à consolider les fonctionnaires.

De même que la Convention , guidée par son merveilleux pressentiment social, fit une tentative caractéristique, mais insuffisante, en créant l'École polytechnique, où l'esprit scientifique, quoique très incomplet, aspirait, pour la première fois , à se dégager ouvertement de tout alliage tbéologique ou métaphysique , de même le gouvernement qu'amènera le progrès démocratique aura à s'honorer d'une fondation qui résume l'élaboration accomplie depus 95. Bornée aux études mathématiques et inorganiques, seules alors systé- Kiatisables, l'École de la Convention ne pouvait

auciiDeinent réaliser les intentions philosoplHques de ses éminent fondateurs; la méthode positive, surtout inductive, y est à peine entrevue , puisque la faine appréciation de cette méthode

exige Tensemble hiérarchique de ses diverses applica* tions; on n'y cultive sérieusement que la partie préliminaire de la logique déductive, limitée aux sujets assez simples pour que la combinaison des signes paraisse dispenser de Télaboration des idées ; le vide y est encore plus sensible quant à la doctrine, où ne pénètre aucune conception directement relative à la vie, même individuelle. La nouvelle école positive^ héritière de la première, et émanée , comme la première , d'un pouvoir progressif, reposera sur la coordination définitive des diverses sciences fondamentales, selon leurs relations nécessaires : mathématique, astronomie, physique, chimie , biologie, sociologie. Si c'était ici le lieu (peut-être un jour reprendrai-je un si beau sujet), je ferais ressortir quels immenses progrès se sont effectués sous Timpulsion révolutionnaire. Seulement, je ne puis m'empécher de signaler, à si peu de distance dans le temps , toute la distance dans l'état scientifique entre Técole de la Convention et l'école positive ici proposée. L'une va jusqu'à la chimie, et s'arrête là, hésitant sur le chemin ultérieur ; l'autre embrasse jusqu'à la sociologie, et systématise tout, science, histoire, morale, humanité. Quel vaste développement contenu entre ces deux termes !

%\ h iwpwUe école» qui réalisera provi»ww*<mant pour im bw(spécial et des services pabUes ce 4|ui doit étr^ réducation populaire sous le réfpiue positifi et ce que j'ai exposé diu^ le cipqi^èq^e ile cesf^rticles; eu la novv^le éosk^ b yéritable esprit pliilosophique domioera toujowii. Trois auuées de hautes étudesi anccessiT^wieot lelaliyiNi aPK Mx ordres de coudions abstwlc», aboutiront enfin à une inébranlable sy sténaatisatim de la iQciprale, dès lors garantie contre les sophismes çorrupteui^s^ Unc) sfctive culture esthétique préserycra d ailleurs ce grand novic^itt do la sécberej»^ inhérente aux méditations trop scienti(iqiie(^-

\]u^ teli^ école ^'adresse d*abord aux médecins* |)epHis que la patbologje se subordonne profopdénoeqt à U biplogie^ on m conteste plus la jaécessjité préalable des études inorganiques d'après leur base mathématique. Quoique lab^oin de compléter la biologie par la sociologie soit aujourd'hui beaucoup inojus senti, vnP intime connexité conduis bientôt)espenset|rs médicaui^.à clore wm 1^^ initiation théorique, qu^ sans çeia sianqne à la fois de ^ot et de lien« I^'étud^ des maladies mentales et morales fompit d'ailleurs de piMspants motifs pour reconnaUre spécialement que toutes les spéculations sur Thoname individuel sont insuffisantûs et mêmes précaires, quand elles ne s'étendent pas jusqu'à la vie sociale; hOule pleinement réelle* Outre se^ médecins , le gotivernement

DE LA Pp||.OSOPiUIg POSITIVE. %}^

pQUi*ra reçrutpr, dap» cette écalp, clés «njets ppqy lei» cliaires scientifiques, mêmes spépi^es, surtouf; quaiu^ le public £^ura sauctionné la règle positiviste qui fait gucces^sivement passer chaque profei^çur par les six degrés essentiels de renseignement abi^tr^it. Des ipotifs encore plus puissants conduiraient qussi à tirer de l'écoie posjtiye quelque^ juges préservés du dangereui^ noviciat que procure piaintenant le barreau. Les gri^nds magistrats on| toujours senti qu'un office directement lié à la ponnaiss^nce réelle de la nature humaine, a la fois individuelle et collective, exige la plus forte préparation prppre à chaque époque. Une équivalente conclusion s'applique encore à la classe administrative proprement dite^ partout négligée jusgu ici, et qui ne saurait aujourd'hui se mieo^ relever que d'après une semblablp éducation. Cette profession, loin âç décroître, doit naturellerpent grandir pour régulariser les fonctions secondaires du

pouvoir temporel, qui exigent à la fois une préparation spéciale et une consécration ei^plusive (1). ïcî §Vrôte \^ tâche <|ue je jn'élaîs donpée et

(1) Voyez de plus amples détails, sur TéeOl^ positive, ditna une brochure publjée par MM. les docteurs Segond, de Mpntègre et Charles Robin, sous le titre : happori à la société ' positiviste^ par la commission chargée <t examiner la nature et le pian de C école positive^ destinée surtout à régénérer les médecins, mars 1849, chez Mathias, quai Malaquais, 15.

que j*ai pu terminer sans obstacle et sans interruption, grâce à rhospitalité déjà bien vieille qu'on m'accorde dans la dernière page de ce journal (1). Là révolution a commencé vei*s la fin du moyen-âge, aux premières lueurs de Tesprit moderne sentant son incompatibilité avec Tordre catholico-féodal. Une éruption violente, deux siècles plus tard, en manifesta la propagation dans les intelligences par le pi*otestantisme. Près de trois cents ans furent employés à tirer les conséquences; et à la fin du dix-huitième siècle, la France donna le signal d'une rénovation bien plus radicale. Les soixante années qui viennent de s'écouler ont montré, d'une part, que les essais qu'on croyait définitifs n'avaient aucune vertu, et, d autre part, que les anciennes doctrines étaient absolument impuissantes soit à rien conserver, soit à rien restaurer. Dans cet intervalle, l'élaboration continue des sciences, achevant la biologie, a permis de concevoir la sociolp^e; et dès lors, un penseur éminent (au défaut de M. Comte, c'eût été plus tôt ou plus tard un autre) , a fait voir que l'état révolutionnaire n'avait de solution que par l'organisation d'un nouvel ordre social, qui consacrerait : la séparation du pouvoir temporel d'avec le pou-

voir spirituel ; un pouvoir temporel administrant l'industrie ; un pouvoir spirituel distribuant l'éducation ;

(1) IjeNationaL

une éducation scientii^e, morale et esthétique donnée au peuple ; et l'hunoanité devenant l'idée religieuse et le culte des hommes. En un mot, tout ce qui avait fait Tefficacité du régime catholico-féodal se trouve, sur un niveau plus élevé et en pleine conformité avec les exigences de l'esprit moderne, reproduit dans le régime positif.

Indépendamment des joies et des douleurs qui accompagnent le triomphe ou la défaite, indé* pendamment des fluctuations de l'intelligence et des défaillances du cœur dont nous voyons tant et de si déplorables exemples, ce qu'il y a de plus pénible en ce temps-ci, c'est, dans le for intérieur du même homme, le heurt des principes les plus opposé, le choc de la théologie et de la science, de l'autorité et de la liberté, du passé et de l'avenir. Mais ce qu'il y a de souverainement satisfaisant et de suprême dans la philosophie positive, c'est qu'elle réconcilie ces discordances intimes, porte la clarté dans l'esprit et la foi dans le cœur, et précipite Tfaomme tout entier dans la plénitude de la lumière et dans l'infinie volupté du dévouement.

A un tel enseignement les prolétaires apprennent que leur digne incorporation à la société moderne est le but de la révolution, but qui n'est ni une chimère ni une Ithaque toujours fuyant devant eux. A un tel enseignement ils apprennent qu'en* tre l'état présent et l'état définitif est une transi-

tion qui comporte certaines mesures, a6n qu'on ne voie pas reparaître les stériles hésitations de Février sur la marche à

suivre. Ils ont le nombre ; que leur manque-t-ii pour gagner la direction des affaires? s'entendre. Mais qp'ils en soient bien sûrs : ils ne s Wendront pas sur des intérêts ; ils ne s'entendront que sur des sentiments et des idées. Ce sentiment, cette idée, c'est la religion de l'humanité.

TABLE DES MATIÈRES

Pag.

ÀYant-propos* v

Prévisions 1

Des bases scienliGques du nouvel ordre social 14

Progrés parallèle de la société et de la science, et destination sociale du positivisme 28

Socialisme 41

Éducation, et séparation du pouvoir spirjluel d*avec le pouvoir

temporel - . . . . ^

Organisation temporelle 71

Idéal ou religion* 86

Culture morale, scientifique, esthétique et industrielle 99

République occidentale 113

Révision de la Constitution Iâ7

Mesures h prendre les plus prochaines 14S

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/applicationdela00littgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.